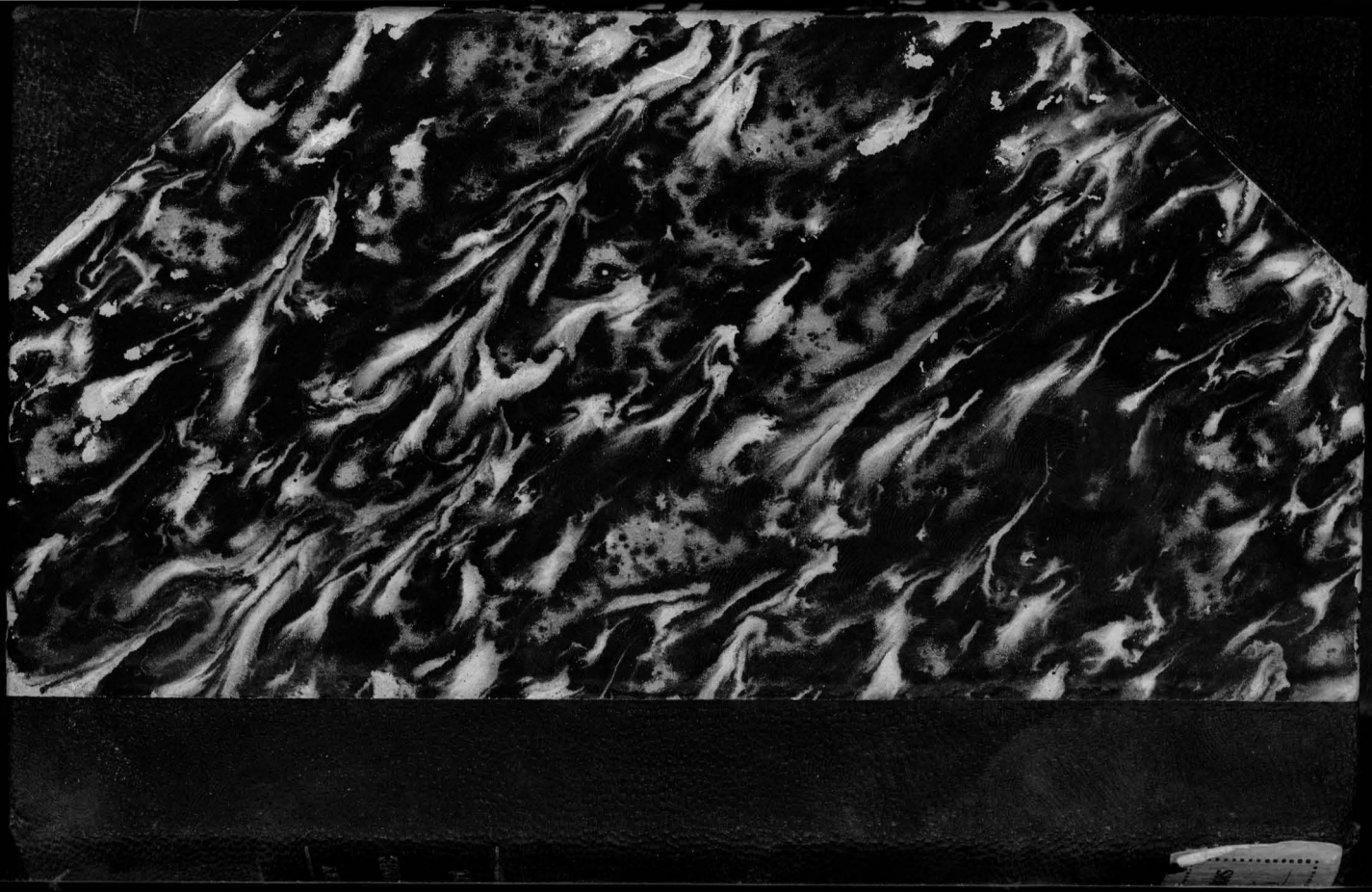
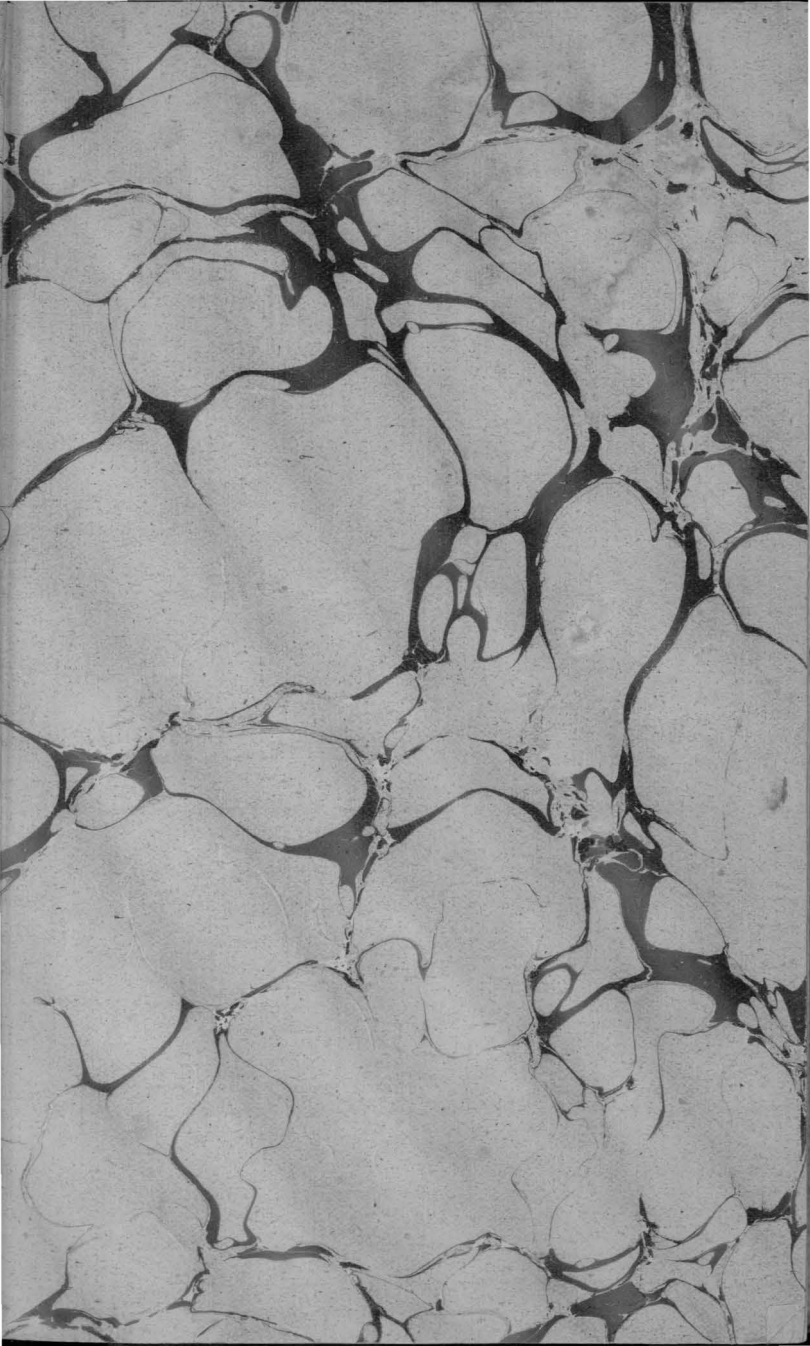




c 595

LA FEMME

DANS L'HUMANITÉ

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain

FONDS DUBOIS : 595

ÉDOUARD DE POMPERY

LA FEMME

DANS L'HUMANITÉ

SA NATURE

SON ROLE ET SA VALEUR SOCIALE

La condition sociale de la femme marque le degré de civilisation d'un peuple. Voyez l'Europe, l'Asie.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE POITIERS

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

Tous droits réservés

RB 23259

Il est difficile de se taire sur le chapitre des femmes, et difficile d'en bien parler. En effet, filles, amantes, épouses ou mères, elles remplissent, sinon toujours la meilleure, au moins la plus grande part de notre existence. Par les sentiments de la famille, par le poétique rayonnement de leur beauté, par l'amour, il est incontestable qu'elles sont le plus général et le plus vif stimulant de l'activité de l'homme.

Dieu sait tout ce qu'on a dit pour et contre les femmes. Elles sont la source de tous nos biens et la cause de tous nos maux. Il est bien des pessimistes à l'endroit des femmes; mais, par une étrange contradiction, chacun met à part sa mère, sa sœur, etc., c'est en somme tout le sexe pris en détail. L'homme absout et condamne à tort et à travers. Nous ver-

rons pourquoi. Cela suffit pour établir l'importance de la question.

Parler des femmes pour les maudire, c'est faire le procès de l'humanité, puisqu'elles en forment justement la moitié. Maudire le genre humain et le déclarer abject, c'est tout simplement nier l'œuvre de Dieu et se révolter contre la nature des choses. Les légendes, sur lesquelles on base la malédiction, sont vieilles, sans doute ; et c'est pour cela que nous les trouvons puériles et passerons outre, sans jeter l'anathème à la femme non plus qu'à l'humanité. Pour le penseur, dégagé de tout préjugé originel, il s'agit de rechercher ce qu'est la femme dans sa nature propre et quel est son rôle dans l'espèce dont elle fait partie.

La question de l'esclavage est plus avancée que la question de la femme. En principe, l'esclavage est universellement condamné dans la pensée moderne ainsi que par les lois des peuples civilisés. L'esprit humain s'est débarrassé de cette lèpre séculaire. En fait, elle disparaît chaque jour de la face de la terre. Pour ce qui touche la femme, les principes sont confus. Les dogmes religieux, les légendes et les mythes, les lois civiles s'élèvent contre elle et l'on peut dire qu'à quelques égards ici

les faits dépassent les idées généralement acceptées.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner pour peu qu'on y réfléchisse. Si grande que soit la question de l'esclavage, elle est encore moins haute et moins fondamentale que celle qui embrasse la moitié de l'espèce. La solution de la première offre moins de difficultés que celle de la seconde, qui tient essentiellement à des progrès considérables dans l'état économique, dans les idées et les sentiments des sociétés humaines.

Au point de vue social, la femme diffère autant de l'homme qu'elle s'en distingue physiologiquement et par son aspect extérieur. S'il y a encore beaucoup à dire contre la femme, c'est parce qu'il y a beaucoup à dire contre l'homme et contre les sociétés réalisées jusqu'à ce jour. Après Dieu, l'homme et la société créent la femme. Si elle est encore de pauvre venue, c'est la faute de l'un et de l'autre.

Et nous ne voyons pas qui serait en droit de ramasser cette pierre de justice, jadis si lourde aux mains des Pharisiens, pour lapider la fille d'Ève en lui disant : *Raca*.

LA

FEMME

DANS

L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER

L'ÉTOILE

I

La joie de la maison, c'est l'enfant.

Qui n'a vu de ces intérieurs tristes, mornes et froids, où tout semble frappé d'une sorte de malédiction. Ce n'est pas qu'il y manque l'aisance, parfois le luxe : voitures, laquais, bijoux et toilettes, grand air, bonne table, amis et parasites. Cependant on ne rit point dans ces lieux, ou ce sont des rires fous et forcés qui ne dilatent point

l'âme, mais bien plutôt ressemblent à l'explosion d'une souffrance contenue.

Au contraire, si restreinte que soit l'existence d'un jeune ménage où s'agitent deux ou trois marmots, voyez tout à coup quelle lumière blonde, quelle joie saine et vibrante! C'est le rayon de soleil pénétrant dans un humble logis et le transformant en palais.

Pourquoi cela? Parce que l'enfant, c'est l'espérance, c'est la grâce riante, la douce faiblesse, la naïveté et la candeur; c'est la confiance insoucieuse, c'est le mouvement, l'imprévu, le rayonnement de la vie humaine à son aurore.

Les larmes (car il y a toujours des larmes!) ici sont faciles, tarissent promptement et ne laissent pas de traces. Les baisers et les rires, la joie bruyante et folle, les ébats gracieux, une activité incessante et curieuse, correspondant à un merveilleux accroissement de facultés, voilà ce qui remplit la vie. L'enfant est un but direct, qui sollicite autour de lui le concours le plus vif et le plus empressé.

De même que l'enfant est la joie du foyer, ainsi la femme qui tient de l'enfant, qui l'est plus d'à moitié, la femme est la joie de l'humanité.

A la femme aussi appartient le rire à belles dents, l'insouciance, l'impression soudaine, l'émotion vive, l'espérance folle, la douce faiblesse et le mol abandon. Ses mouvements agiles et gracieux, son beau visage, candide et ingénu, reposent le regard. Le timbre pur de sa voix, sa parole claire et sympathique réjouissent l'oreille. Son intelligence prompte et nette, ses propos légers et joyeux rassérènent l'esprit, tandis que ses émollientes caresses font épanouir le cœur.

II

Dans un des fragments des Mémoires de lord Byron, que la trahison déloyale de Thomas Moore a ravis au public, le noble poëte s'exprime ainsi :

« Il y a pour moi quelque chose de calmant » dans la seule présence d'une femme, quelque » étrange influence, même sans amour, que je ne » puis expliquer surtout avec la mauvaise opinion » que j'ai de ce sexe. Mais pourtant, je me sens » toujours de meilleure humeur avec moi-même

» et avec toute autre chose s'il y a une femme » dans le voisinage, ne fût-ce que mistress Mule, » chargée d'allumer mon feu, la plus vieille sem- » piternelle et la plus flétrie de son espèce. »

Byron accuse ici, et sans y prendre trop garde, le fond même de la nature humaine. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, une révélation naïve et profonde à la fois.

Oui, la femme adoucit, humanise le corps social. C'est un calmant. Sans son influence, l'homme demeurerait toujours voué au culte de la force brutale. Violent et grossier, il ne sentirait nul besoin de vivre en paix, de se faire industrieux, artiste et savant. Pourquoi créer la richesse, développer ses besoins, raffiner ses goûts, poétiser et ennoblir sa vie ! Que lui importe, à lui, dont la vigueur organique peut s'accommoder de la rudesse des sociétés primitives ?

Il était réservé à la femme, qui représente le côté faible et doux, gracieux et idéal de l'espèce, de faire comprendre et sentir que, de par la nature, le genre humain est appelé à vivre, non pas dans la sauvagerie et la lutte, l'ignorance et la misère, mais dans la paix, la lumière et la fraternité. La douceur de la femme touche l'homme,

qui s'incline devant sa faiblesse, parce que sa force ne lui est pas contestée. De même que l'enfant inspire à la mère tous les dévouements, ainsi la femme fait jaillir du cœur de l'homme la pitié, la bonté, la justice.

La femme garde toujours ce caractère sacré : *donner la vie.*

A l'état sauvage, l'homme tue et détruit, tandis que la femelle conserve et fait vivre l'espèce. Celui qui sera le sublime Prométhée, l'Hercule domptant la nature, Briarée aux cent bras, et l'ingénieux Protée à la multiple industrie, se rapproche tout à fait de l'animal dans son caractère le plus horrible, le carnassier. L'homme est au-dessous de son destin, et, n'était la femme, il resterait plongé dans cette fange sanglante. La femme marche seule dans la voie droite, comme si elle ne pouvait faillir à sa mission.

Aussitôt que l'homme répond à sa destinée par les premières lueurs du génie, par les premiers efforts de son activité créatrice, la femme agrandit son rôle. Elle se révèle sous la forme la plus pure et la plus achevée de l'espèce, elle apparaît comme le vase d'élection d'où doit s'épandre le parfum de la vie, la douceur, la tendresse, la pitié, la bien-

veillance et l'amour. Elle se fait admirer et aimer comme la manifestation de l'une des faces de l'idéal de beauté, de justice et de vérité auquel l'homme aspire sans cesse.

L'enfant est le point lumineux du foyer, comme la femme est l'étoile polaire de l'humanité. Elle est le guide et l'attrait de la route du grand pèlerin.

CHAPITRE II

APOLOGUE

I

Figurons-nous, par impossible, qu'il n'y a plus de femmes au monde, que la beauté a disparu de la face de la terre. Il ne reste que des bimanes femelles, capables de reproduire l'espèce.

Plus de beauté, plus de femmes proprement dites, partant plus d'amour, plus d'illusions et de mensonges qui en usurpent le nom. Rien que des bimanes et des hommes qui seront tout ce que vous voudrez, des Antinoüs, des Apollon, des Hercule.

Essayons de nous rendre compte des effets résultant d'une telle disparition, au point de vue social. Je prie de remarquer que le genre humain n'est pas détruit. Seulement, le cœur, l'imagination, l'idéal de l'homme n'ont plus d'objet dans la beauté de la femme. L'homme pourra encore rêver

et penser, faire de la poésie descriptive et lyrique sur la nature et sur Dieu. La faim sollicitera son activité, l'instinct paternel le retiendra au travail. L'ambition remuera encore un certain nombre d'hommes et les sentiments supérieurs agiront toujours sur quelques âmes d'élite.

Mais le grand ressort de la vie, le mobile le plus énergique, celui qui anime tous les êtres, l'amour, s'étant enfui au ciel avec la beauté, la terre attristée réclamera vainement la main inerte de l'homme.

Pourquoi produire et créer ? Que fera l'ouvrier devant son œuvre, le peintre devant sa toile, le statuaire devant son marbre? Que chanteront le musicien et le poëte? Pour qui tisser ces étoffes soyeuses et brillantes, pour qui ces meubles élégants, ces tapis moelleux, pour qui ciseler ces bijoux, enchâsser ces perles orientales, rehausser l'éclat de ces diamants? A quoi bon ces recherches et ces raffinements d'un luxe inutile? Quel besoin d'introduire dans la vie ces satisfactions d'un goût délicat, d'une sensibilité exquise? Pourquoi des parfums, des fleurs, des glaces de Venise?

Il n'y a plus personne à parer, à embellir. Cha-

cun vit, comme un animal, du strict nécessaire. Il n'y a plus d'homme parce qu'il n'y a plus de femme. Vénus est morte. Il ne reste pas pierre sur pierre du temple de l'Amour, l'homme végète en sauvage au sein de la nature désolée. Redevenu brutal et barbare, il adore de nouveau la force et prend les mœurs de la bête fauve.

II

Voyons l'inverse de cette hypothèse.

A l'heure qu'il est, qu'une femme, non un bimane, une seule, apparaisse dans un groupe d'hommes; que ce soit dans un cercle, dans un waggon, dans un camp, à une table d'hôte, il n'importe... La présence de la femme va tout changer.

Ces hommes ne seront plus les mêmes. Ils vont être plus mesurés dans leurs actes et leurs paroles; ils vont se montrer polis, déférents, aimables. Tous subiront l'influence de la femme et voudront lui plaire. On lui saura gré de la moindre de ses manifestations. Un mot, un geste, un regard, un

mouvement de tête, une ondulation de corps, ce parfum de femme qui s'exhale comme celui de la fleur, cette beauté en mouvement; tout cela sera senti vivement. Rien n'échappera. Le culte sera naturellement rétabli. C'est le rayon de soleil dissipant les nuages, le feu vivifiant au milieu d'un hiver glacial et morne.

III

Qu'ils avaient bien compris la puissance de la beauté, ces docteurs du dogme terrible du renoncement au monde et de l'expiation, ces docteurs de la mort présente en vue de la vie éternelle.

La femme, c'est le péché, c'est Satan, c'est l'ennemi!

Qu'elle soit couverte de cendres, que sa longue chevelure tombe sous le fer, qu'elle soit cachée par un triple voile, que ses yeux soient éteints par les larmes et la crainte, qu'elle marche étroitement fermée dans un linceul; que rien n'en apparaisse ou tout est perdu. Ève est le péché du premier homme.

Et les docteurs ont raison. Le plus sûr moyen de détacher l'homme de la terre, c'est de détruire la femme par la mortification et d'en faire un misérable bimane.

L'apparition de la beauté sur la terre, le rayonnement de la femme sur la société humaine, c'est le lever du soleil sur les moissons endormies, sur les forêts frémissantes. Sans la beauté d'Ève, sans l'amour, la vie de l'homme s'arrête et son sang se glace.

Il nous plaît d'opposer à ces rudes docteurs de la loi ancienne quelques lignes du plus chrétien, du plus moral et du plus tolérant des pasteurs d'âmes, mort de nos jours. C'est Fénelon, mais Fénelon grandi de tous les progrès des temps modernes.

Voici ces lignes extraites d'une lettre de Channing à sa sœur :

« Je pense quelquefois que les femmes nous » sont en tout supérieures : ce monde serait as- » surément un triste lieu sans vous. La femme a » apporté du Paradis son sourire et sa tendresse, » qui valent bien plus que les roses sans épines et » les doux zéphirs qu'elle y aura laissés. »

CHAPITRE III

IMPRESSIONNABILITÉ DE LA FEMME

I

Il est impossible de rien comprendre à la nature de la femme, si, d'abord, on ne voit pas qu'elle est, avant tout, un être essentiellement impressionnable. L'impressionnabilité, voilà le fait dominant de la nature féminine.

Au reste, cette impressionnabilité ressort visiblement de son organisme. Quelques lignes de physiologie sont ici nécessaires.

Pour peu qu'on ait le sentiment de la forme, on sera vivement frappé par le contraste qui caractérise la conformation cérébrale de l'homme et de la femme. L'homme a la tête haute et le front large; la femme a le front petit et la tête longue. Or, la partie antérieure et supérieure de l'encéphale est le siége des facultés princières de l'in-

telligence et des sentiments supérieurs de l'espèce, tandis que la partie postérieure et latérale du cerveau renferme les instincts de conservation et de reproduction, préside au mouvement et à la vie de tous les viscères de l'organisme.

Les cordons nerveux de la femme sont plus gros que ceux de l'homme : ce qui semble attester encore que le système nerveux ganglionnaire a plus d'importance chez la femme que chez l'homme.

La composition chimique du sang diffère notablement : le sang de l'homme est plus riche en globules rouges; celui de la femme contient plus d'eau et d'albumine. La respiration de la femme est à peu près réduite aux mouvements des muscles intercostaux. L'action du diaphragme est faible : le sang étant moins riche et la respiration moins énergique, l'appareil musculaire de la femme est moins vigoureux que celui de l'homme; et d'autre part, comme le sang et les nerfs se font équilibre, il en résulte que chez la femme le système nerveux demeure prédominant.

La partie supérieure du torse est puissante chez l'homme, gracieuse chez la femme. La base de la pyramide pour l'un est la poitrine, qui soutient

la tête de Prométhée et d'où sortent les épaules d'Atlas; pour l'autre, cette base est dans le bassin destiné à être le premier berceau de l'homme.

La menstruation et la grossesse donnent des preuves palpables de l'excitabilité de la femme, excitabilité qui va, parfois, jusqu'à l'aberration des organes des sens et des facultés mentales, sans qu'on puisse dire qu'il y ait trouble dans l'état de santé.

En outre, chez la femme, l'enveloppe cutanée est plus délicate, les membres sont plus menus et plus fins, les perceptives plus vives et plus pénétrantes, et les organes des sens plus exquis.

La manière dont les maux physiques affectent l'homme et la femme caractérise encore la différence d'impressionnabilité de leur organisme.

La femme redoute vivement et repousse avec effroi la souffrance physique, puis elle la supporte avec une patience et une résignation incomparables. L'homme voit venir le mal sans crainte, mais il le subit avec impatience et révolte. Cette différence tient visiblement à ce qu'autant la sensibilité est vive et exquise chez l'une, autant elle est forte et profonde chez l'autre. D'une part, les tissus sont mous, flexibles, délicats; de l'autre,

ils sont fermes et résistants. Par sa faiblesse organique, la femme arrive plus promptement à cet état, où le malade, à force de souffrir, n'a plus que des sensations obtuses.

Il résulte de cette différence d'organisation que les femmes sont naturellement plus impressionnables que les hommes. Le monde extérieur a plus d'action sur elles que sur nous.

II

La cause de la puissance et de la faiblesse de la femme, est en grande partie fondée sur ce point capital, son impressionnabilité.

Quoi de plus émouvant et de plus charmant à la fois que le spectacle de cet être en vibration ? Il sourit, il chante, il danse, et le voilà couché, nonchalant, abattu. Il rêve, il est triste, silencieux, fermé; soudain, il s'élance, bondit, étincelle dans un rayon de lumière. Caméléon splendide, il reflète avec une exquise délicatesse tout ce qui l'entoure, et ressent les émotions les plus diverses.

Il s'agite dans une sphère d'action étourdissante. Il vous éblouit. Tout à coup, le brillant papillon tombe à terre, morne, décoloré, sans vie apparente; mais le voilà qui vole au bout de l'horizon et se perd, comme une alouette ivre de chants, au plus haut de l'éther azuré.

Telle est sa puissance : elle éclate dans une vie ardente, toute de contrastes inattendus, qui captivent et enchantent.

Mais quel fond faire sur cet être singulier, qui appartient à l'émotion et y vit comme la salamandre dans le feu, au dire des anciens? Il était tout à vous avec élan, avec tendresse, il s'était donné avec un abandon absolu, il vous appartenait... Sûr de lui, plein de confiance, vous le regardez avec amour :... ses yeux sont ternes, il ne se souvient plus... son âme est ailleurs !...

En proie à une mobilité incessante, poussé par un besoin irrésistible d'émotions, cet être ne peut s'arrêter, se fixer et mettre quelque suite dans ses actes. La raison, les devoirs, la nécessité des choses, sont d'impuissantes barrières. Cet être, que le mouvement entraîne, on ne sait où le prendre. Il est partout et nulle part.

Pour un être pareil, il n'y a ni bien ni mal, ni

vrai ni faux. Tout est relatif à l'état où il se trouve, et cet état varie sans cesse. Avec autant de mobilité que la foule et l'enfant, dominé comme eux par l'impression, il brise ce qu'il avait adoré, il élève ce qu'il avait abaissé.

De là, pour la femme, l'impossibilité de se dégager des faits pour voir les principes, de se détourner des effets pour connaître les causes, et, comme conséquence, de là une sorte d'infirmité intellectuelle qui l'empêche de généraliser, une sorte d'impuissance morale qui ne lui permet pas de s'élever à la justice.

III

L'impressionnabilité étant le trait essentiellement caractéristique de la femme, les plus séduisantes seront les plus impressionnables. Une physionomie mobile faite d'ombre et de lumière, un visage qui sourit en pleurant et pleure en souriant, l'ingénuité de l'enfant jointe au charme du sexe, un naïf désir de plaire sous le voile d'une chaste pudeur, l'apparence de la raison unie au

dévouement enthousiaste, une émotion céleste, reflet du sentiment qu'elle inspire, émotion qui l'élève au-dessus d'elle-même et la fait plus belle que nature, comment ne pas être brûlé par les irradiations de ce foyer de vie et de lumière?

Les femmes impressionnables ne peuvent être maîtresses d'elles-mêmes. Elles sont tout au présent, jamais au passé ou à l'avenir. Elles ne peuvent répondre de ce qu'elles feront parce qu'elles n'en savent rien elles-mêmes. De très-bonne foi elles disent: Je ferai cela. — Et dans le moment elles le feraient; mais, le moment passé, c'est autre chose.

Le vent a tourné, il fait soleil, le rossignol a chanté dans la nuit étoilée, Berthe vient de passer brillante au bras de son mari; Georges sur son cheval alezan doré, et il a réellement bonne mine, ou bien la cloche de l'église a tinté et voilà M. le curé qui traverse la rue.

IV

Ne soyez jamais en peine de celles qui ont le don des larmes, dit madame de Sévigné.

Le spirituel peintre de genre de la société du XVII^e^ siècle, avait sans doute observé maintes fois que les femmes qui pleurent si bien se consolent de même. Il est de la nature des impressions vives de durer peu. Incontestablement ces larmes sont de bon aloi et versées du fond de l'âme comme le rire qui leur succédera sera franc et à belles dents. Il en est ainsi des enfants, ces gracieuses créatures si mobiles, si promptes à la douleur et à la joie.

Qui n'a vu des femmes se fondre en larmes d'autant plus abondantes que leurs perles diamantées ne faisaient qu'ajouter une grâce de plus au brillant de leurs yeux humides, au carmin de leurs lèvres, au velouté de leur visage. Ainsi en est-il des gouttes de pluie sur le calice des roses.

La nature a fait les femmes faciles aux pleurs.

N'est-ce pas parce qu'ils raniment leurs charmes et les relèvent? Il est difficile de résister aux prières d'une belle éplorée.

V

Cette vive impressionnabilité de la femme peut seule rendre raison, sans trop de désavantage pour le caractère propre à sa nature, de ses coquetteries aventureuses, de ses retours inattendus, de ses mensonges, de ses noirceurs, de ses trahisons, de ces mouvements qui la poussent dans un sens ou dans un autre tout à fait inverse.

On voit des femmes pleurer sans motifs apparents ou se livrer à une gaieté folle que rien ne provoque. Cherchez-vous à pénétrer la cause d'un état aussi caractérisé, demande inutile. Elles ne savent pas. C'est ainsi. Elles ont leurs nerfs. Cette impressionnabilité constitue un besoin impérieux d'émotion. Les agitations, les tourments, les inquiétudes, les espérances insensées, les désespoirs profonds, les péripéties dramatiques sont nécessaires à un être aussi vibrant. On consultera les

sorciers, on s'agenouillera dans un confessionnal, on éprouvera le besoin du merveilleux sous toutes les formes. On sera malade; le bon docteur consulté, s'il est quelque peu expert ou philosophe, ne perdra pas tout son latin et se retira en donnant de l'eau bénite de cour et murmurant : *Mulier propter uterum condita est.*

La sage madame Rolland a dit : Les femmes, en leur physique, sont aussi mobiles que l'air qu'elles respirent, et George Sand, allant plus loin en sa qualité de poëte, a écrit : La femme est l'être le plus impressionnable de la création et par conséquent celui qui peut nous donner le plus de jouissances et le moins de droits, le plus d'ivresse et le moins de sécurité.

VI

La science constate chaque jour l'influence des milieux sur tous les êtres vivants. L'espèce humaine est soumise à cette loi générale, et, dans l'espèce, les individus les plus impressionnables sont ceux qui en reçoivent les plus fortes empreintes et les modifications les plus profondes.

Ne voyons-nous pas des femmes, dans les conditions d'un rude et pénible labeur, se rapprocher de la forme masculine ? Le buste perd ses courbes gracieuses, les épaules prennent de la carrure, les bras se font anguleux, le bassin devient étroit, les cuisses plates et longues, les jambes grêles ou lourdes, les pieds s'écrasent, la peau s'épaissit, les traits du visage grossissent et s'arrêtent durs et fixes. Voilà le bimane. Des modifications d'un autre genre se remarquent chez les femmes vivant dans le luxe et l'oisiveté. Les fonctions vitales s'abaissent, le sang moins riche laisse prédominer la lymphe, la nutrition se fait mal, les pâles couleurs surviennent, le système nerveux irritable, maladif, nous offre souvent des femmes atteintes d'un excès de sensibilité. Leur impressionnabilité n'est plus normale. Il importe ici de tenir compte de cette observation.

VII

En résumé, la nature a fait la femme impressionnable, si bien que, plus la femme est impressionnable, normalement toutefois, plus elle a le

caractère spécial de son sexe, plus elle a d'action sur l'homme, plus Ève est séduisante.

En vertu de son impressionnabilité, la femme traduit plus fidèlement que l'homme l'époque où elle a vécu.

Toujours frappée par les faits, toujours vibrante au vent qui passe, toujours sous le coup des émotions nécessaires et variées qui entretiennent sa vie, la femme perçoit vite et bien, mais réfléchit et raisonne peu. Elle ne saurait généraliser, abstraire, philosopher. Il faut qu'elle sente et palpite.

En raison de cette impressionnabilité, la femme pourra être douce et bonne, compatissante, dévouée, héroïque ; elle ne sera pas juste, parce qu'elle ne le sera pas par esprit de justice, mais pour obéir à ses impressions sans pouvoir s'en rendre compte. Ce qui est vrai, ce qui est juste, c'est ce qu'elle sent si vivement, c'est l'émotion à laquelle elle appartient.

CHAPITRE IV

LA FEMME ET LA SOCIÉTÉ PRÉSENTE

I

Telle est la société, telle est la femme.

Le sauvage et le barbare s'occupent peu de la femme. Ils commencent par déplorer sa naissance autant qu'ils se réjouissent de celle d'un mâle. Dans une société pauvre et grossière, le fort, seul, a sa place. Comme elle manque de vigueur physique, la femme est méprisée et réduite au rôle de bête de somme, d'animal reproducteur. C'est un bimane femelle.

La nature ayant créé la femme pour plaire, pour régner par le charme, son royaume ne pouvait être de ce monde rudimentaire.

Hélas! que la femme doit subir d'avanies et de dégradations, de peines et de douleurs, avant que brille le jour où la petite main d'Omphale substi-

tuera à la massue sanglante d'Hercule sa quenouille victorieuse, où Aspasie charmera Périclès, inspirera Socrate et Phidias!

Le culte de la force avec ses abus caractérise les sociétés primitives. Les sociétés en voie de civilisation se distinguent par le décroissement proportionnel de la force, et par l'empire croissant de la beauté avec ses bienfaits et ses abus, lorsqu'il est sans contrepoids.

Comment la femme, cette nature d'enfant, modelée et pétrie par les faits, pourrait-elle aujourd'hui exercer normalement sa puissance? Œuvre de l'homme et du milieu, elle est le reflet, l'écho, le miroir, l'expression intime et vivante de ce qui est.

Si ce qui est sonne faux et lui apporte des sensations violentes, des émotions en sens contraire, si elle est à la fois adorée et opprimée, flattée et méprisée, tantôt tenue en tutelle par les lois, garrottée par les préjugés et les mœurs, tantôt imposant ses caprices et trônant en déesse, comment la pauvre femme serait-elle ce qu'elle doit être selon la nature, ce que l'homme la rêve dans ses aspirations : la plus pure et la plus exquise manifestation de l'espèce humaine?

Avant de jeter la pierre à la femme, que l'homme se regarde d'abord lui-même, et qu'il examine la société actuelle. Je veux bien qu'il brise son miroir, parce qu'il trouve l'image trop laide ; mais à condition qu'il prenne garde que cette image vient de lui et de la société, et que la femme n'en est que le vif et éblouissant reflet. Voyons donc ce que nous sommes, afin de nous rendre compte de ce que nous pourrions être en droit d'exiger de la femme.

II

L'homme est loin d'avoir dompté la misère et fait le jour en son âme.

Presque entièrement sous l'empire de l'instinct, il est cupide, envieux, batailleur, plein de mensonges et de ruses. Il écorche et écrase son prochain. Toujours à l'état de lutte, son intérêt n'étant pas coordonné à celui de son semblable, sa loi est la loi dure du *chacun chez soi, chacun pour soi*. L'association fraternelle n'est guère pour lui qu'un mot vide de sens. Sa physionomie

contractée et anxieuse, ses regards froids, défiants ou haineux, son attitude d'antagoniste, d'exploité ou d'exploiteur, tout exprime et révèle l'état de son âme.

L'aspect général de la société n'est pas moins significatif et moins triste. Tout atteste sa misère, sa souffrance et sa brutalité. Les prisons, les bagnes, l'échafaud, les maisons de fous et de prostitution, les hôpitaux, l'infanticide, partout l'appareil de la force pour comprimer, enchaîner et châtier ; voilà ce qui frappe les yeux et retentit douloureusement au fond du cœur. Est-il besoin, pour achever le tableau, d'insister sur le trait caractéristique de cette situation, la guerre ?

Pendant la paix, la prévision de la guerre épuise les ressources des peuples, détourne du travail les plus jeunes et les plus robustes, et perd en travaux improductifs la part la plus claire du revenu des États ; immense holocauste qu'il faut s'estimer heureux d'accomplir, pourvu qu'il ne se change pas en une série de lamentables hécatombes où périt par centaines de mille hommes la fleur de la jeunesse, où s'abîment les moissons et les villes, où coulent par torrents le sang et l'or des nations.

Au moral, c'est bien pis. La guerre agit sur l'espèce comme l'acte essentiellement démoralisateur. Voyez une foule espagnole, ivre de sang et furieuse de carnage pour un simple combat de taureaux. Que peuvent devenir des masses enrégimentées pour tuer, par honneur, par patriotisme, par religion, pour la gloire et au son de la musique quand elle peut peut se faire entendre? Si l'on ajoute que ces masses endurent la faim, le froid, le chaud, la fatigue, que leur instinct de conservation est légitimement surexcité jusqu'au paroxysme, on en pourra calculer l'effroyable résultat sur l'âme humaine. L'homme devient loup et tigre, la société n'est plus qu'une mêlée de fauves.

Voilà dans quel milieu vit la femme. Elle est la compagne de ces hommes aveugles, se débattant dans la misère, acharnés à la lutte industrielle pour le pain de chaque jour et voués aux gigantesques dévastations et aux fratricides tueries de la guerre. Et maintenant, vous demandez à la femme qu'elle reste pure, candide, douce, bonne, sincère, qu'elle ait toutes les vertus comme elle doit avoir toutes les grâces!...

Eh quoi! la société produit naturellement chez

l'homme toutes les difformités morales et physiques que nous connaissons, et vous vous étonnez que le plus grand nombre des femmes ne soient encore que des bimanes, qu'il y en ait de laides et de corrompues !...

Combien rencontrez-vous dans une foule de visages calmes et souriants, ouverts et sympathiques, nobles et bienveillants ? C'est à peine si vos regards peuvent se reposer exceptionnellement sur quelques individus de cet ordre, tandis qu'ils sont le plus souvent affligés par ces physionomies ternes et lourdes, dures et rusées, instinctives et brutales, qui n'ont donné que trop de prise au spirituel crayon de Granville. Que de bouledogues, de renards, de loups, de pourceaux, de figures rappelant le caractère de l'animalité !

La société pourrait être comparée à un navire mal construit, mal pourvu de vivres et de moyens d'action pour naviguer sur le grand Océan, à un navire peuplé de marins grossiers et dirigé par des officiers inhabiles. Souvent l'incapacité du capitaine fait faire fausse route et échouer le grand navire. Chacun est forcément réduit à une maigre ration. Tout le monde souffre plus ou moins. Le mécontentement est général, et parfois

l'équipage se mutine et se révolte. La force, sous l'empire de la nécessité, rétablit brutalement l'ordre, et l'on se remet en marche tant bien que mal.

Dans ces conditions, les faibles sont victimes, les forts, oppresseurs. Les bons et les justes, en petit nombre, consultent le ciel, cherchent à pénétrer du regard l'immensité de l'horizon, à découvrir l'étoile polaire. Il faut bien de l'égoïsme et de l'aveuglement pour ne pas sentir cette solidarité de misères et de douleurs, pour se trouver heureux en de semblables circonstances. On ne vit qu'en arrachant sa part au faible, on ne respire à pleine poitrine qu'en étouffant son voisin. Comme dans le règne animal, les gros mangent les petits. Pour demeurer juste, il faut être cent fois juste; pour rester bon, il faut être cent fois bon. L'intérêt particulier vous détourne de l'intérêt public : l'on ne sert le second qu'en sacrifiant le premier, et, pour cela, il faut avoir l'âme d'un héros ou d'un martyr.

III

Les hommes sont encore si grossiers, qu'à l'aspect de la beauté déjà développée dans l'espèce, on pourrait se demander si elle n'est pas hors de proportion avec le degré de notre civilisation.

Faut-il y voir une munificence providentielle, ou plutôt ce point lumineux ne serait-il pas d'une absolue nécessité pour nous aider à sortir de nos limbes sociaux? La beauté de la femme est un phare sur notre route, un encouragement suprême. Dans les sociétés inférieures traversées par l'humanité, la femme peut être comparée à la colombe de l'arche revenant avec le rameau d'olivier. La beauté de la femme est le premier rayon lumineux qui annonce la fin des époques barbares et destructives.

Dans ces périodes sociales, la beauté ne pouvait être sans danger un don généralement répandu; elle eût produit de funestes effets pour les deux sexes : dégradation, asservissement, paraly-

sie de l'idéal, attendu la nature improgressive de la femme.

Ce résultat n'est pas douteux et ne se trouve que trop justifié par les faits. Voyez l'état de certaines républiques de l'Amérique espagnole, où le sexe faible est très-beau, domine l'homme ignorant et sensuel, mais est lui-même soumis à l'influence d'un clergé catholique comme au temps de Philippe II. Ces pays agonisent dans une déplorable anarchie. Les brunes filles du Goyaquil, aussi bien que les blondes filles de Quito ou les piquantes Liméniennes, out également une action funeste sur les contrées où elles règnent. Cette fatale influence de la beauté pour l'homme ignorant et sensuel, est visible sur l'individu comme sur les nations.

IV

D'après la légende, Ève est la dernière venue dans la vie. La légende n'a pas tort. La femme ne peut apparaître dans sa splendeur que lorsque l'humanité est préparée à la recevoir.

Il faut d'abord que l'homme s'affranchisse de

l'ignorance et terrasse le monstre hideux de la misère; il faut que, dépouillant sa rudesse primitive, les sentiments l'emportent sur les instincts; il faut qu'il fasse effort de génie et de travail avant que la femme soit appelée et puisse se manifester dans toute sa grâce.

Les femmes des sauvages et des barbares sont des bimanes. Le plus grand nombre des femmes civilisées ne sont pas autre chose. Comme les belles roses, les femmes ne peuvent éclore que quand la science et l'industrie de l'homme ont défriché le sol, purifié l'atmosphère et constitué un milieu favorable à l'épanouissement de la fleur humaine, quand l'homme lui-même est devenu digne de la cultiver et de la cueillir en ce nouvel Éden créé de ses mains.

Tenez-le pour certain, et voyez-y un symptôme : là où l'on s'occupe beaucoup de la femme, de son sort et de son influence, c'est un signe que le mouvement évolutif de l'espèce prend de la consistance, que l'humanité s'affirme dans son double aspect, et que l'aurore sociale point à l'horizon.

CHAPITRE V

DE LA BEAUTÉ HUMAINE

I

Posons d'abord ce principe fondamental :

Être femme, c'est être belle.

On ne peut donner le nom de femme à une créature qui n'est pas revêtue de cette grâce souveraine de la Beauté, par laquelle l'homme est frappé victorieusement et suscité à une vie nouvelle, comme Paul sur le chemin de Damas.

Ce principe est d'une vérité rigoureuse et incontestable. Essayez donc de comprendre la femme sans beauté, d'étudier cette créature dépouillée de la grâce et du charme. Autant vaudrait admirer la fleur dans son germe et le papillon dans sa chrysalide. Quand la beauté n'est pas éclose en elle, la femme n'existe qu'en puis-

sance ; elle n'est pas encore d'une manière visible, utile et sociale.

En effet, la beauté est tellement la première raison d'être de la femme que, si la beauté lui fait défaut, ses qualités s'effacent, et que, lorsqu'elle resplendit, ses imperfections disparaissent. La virginité et la maternité elles-mêmes, ces deux grands côtés poétiques de la femme, que sont-ils sans la beauté? Qu'importe la virginité de la laide? Combien moins touchante est la maternité chez un bimane ?

Au contraire : Phryné coupable et sur le point d'être condamnée, est tout à coup découverte par son avocat. Sa beauté frappe et illumine l'Aréopage. Ce que n'avait pu faire l'éloquence de l'homme est accompli par la beauté de la femme.

Le même phénomène se remarque à propos de Marie Stuart.

Odieuse par ses perfidies, cette femme qui attira dans un piége son mari pour le faire assassiner par son amant, elle reste sympathique dans l'histoire. Elle repousse et on lui pardonne parce qu'elle fut belle et malheureuse. On lui pardonne encore parce que ce qu'il y eut d'ignoble en sa conduite, tient à l'horrible époque où elle vécut.

Mais, si Marie Stuart n'avait pas été belle, si cette beauté consacrée par l'histoire n'était pas venue jusqu'à nous, je le demande, qui s'en occuperait?

Dans l'ordre de la nature et par rapport à leurs fonctions, toutes les créatures doivent être regardées comme belles. L'homme est donc beau, je ne le conteste pas. Mais si nous nous plaçons au point de vue esthétique, si nous jugeons des formes par les lignes qui les engendrent, il faut reconnaître que la femme est plus belle que l'homme.

Le grand physiologiste allemand, Carus, a fait ressortir un des premiers combien les formes du squelette humain attestaient la supériorité de notre espèce sur le règne animal. Les os de l'homme sont seuls terminés par des courbes d'ordre supérieur, comme il convient à la dignité de son rôle, à la grandeur de ses fonctions sur le globe. L'enveloppe féminine est déterminée par des courbes d'un ordre plus élevé que ne l'est la forme masculine. Cela est surtout sensible dans le col, les bras, le torse, sur lequel se soulève épanouie la fleur sacrée où s'attache le fruit de l'espèce pour y puiser la vie, où le désir appelle les lèvres et la main de l'homme.

Ma fille, il n'y a rien de si aimable que d'être belle, c'est un présent de Dieu qu'il faut conserver; écrit quelque part madame de Sévigné. Chacun le répète après elle et le trouve bon; toute mère en dit autant à sa fille; toute petite fille y croit d'instinct, et, naturellement, fait de son mieux pour qu'il en soit ainsi.

Ces observations et ces faits contiennent un haut enseignement : ils montrent l'empire de la beauté. Quel pouvoir est plus légitime et plus naturel? Les brutes grossières, les esprits mal faits ou déviés peuvent seuls contester l'empire de la beauté, de même que les aveugles peuvent nier le soleil.

II

Maintenant, il ne faut jamais perdre de vue cette considératton capitale, que la beauté et le charme de la femme sont des conditions tellement essentielles à l'humanité que, dès qu'on en fait abstraction, la société devient tout simplement impossible, parce qu'on supprime du même

coup le plus général et plus vif stimulant de l'activité de l'homme.

En dehors des besoins physiques, aiguillons aussi énergiques que de peu de portée, l'homme est attiré dans la voie de sa destinée par le beau, le juste et le vrai. Or, si le juste et le vrai sont des mobiles de l'ordre le plus élevé, ils n'ont d'action que sur peu d'individus ou par courts intervalles chez le grand nombre.

Il n'en est pas ainsi du beau ; il prend tout l'homme, il agit sur ses sens et ne touche pas seulement au côté moral et intellectuel de son être comme le vrai et le juste.

Ici se découvre toute l'importance de la beauté de la femme.

A son origine, l'homme, grossier et sauvage, n'admire que la force. Faible, désarmé, en lutte avec la nature pour ses premiers besoins, ayant pour compagne un bimane sans charme et sans vigueur, ce qui le frappe d'abord, c'est la force brutale. Le fort est son dieu, il l'exalte et se soumet à lui.

Aussi, les premières idoles ont-elles toutes symbolisé la force, puis la fécondité. Ce n'est qu'après avoir largement arrosé la terre de ses sueurs,

que l'homme a élevé des temples à la beauté. Tant que l'homme adore la force, tant qu'il s'enorgueillit de sa vigueur physique comme de la suprême qualité de son être, l'homme est bien faible et bien misérable devant la nature et en face de lui-même. Ce n'est pas par le dynanomètre et la puissance de son coup de poing que l'homme donne la mesure de sa force, mais bien par la vigueur de son intelligence, la noblesse de ses sentiments et son degré de sociabilité.

L'homme acquiert par lui-même la notion de la force, mais c'est surtout de la femme qu'il reçoit celle du beau, car la femme est l'être le plus semblable à lui-même, celui dont la beauté le frappe tout d'abord et le touche le plus.

Cette notion du Beau le saisit tout entier. Et il ne fallait pas moins pour faire équilibre au culte primitif de la force brute.

Quand à *se faire beau* lui-même, l'homme ne le recherche que lorsqu'il est encore sauvage et barbare. Il se tatoue et se peint le visage, il se hérisse de plumes et se couvre de peaux de bêtes. Une horrible caricature est le résultat de ce contresens.

A mesure que l'homme s'éclaire et se civilise,

il se fait intelligent et producteur. C'est à la femme qu'il appartient d'être belle et de se parer. Elle est le charme, il est la puissance.

Dès que des conditions d'existence moins mauvaises ont permis la transformation du bimane, dès que la beauté, c'est-à-dire la femme, a pu se manifester, tout a changé de face. Une nouvelle vie s'est emparée de l'espèce humaine, le sang a circulé plus chaud dans les veines de l'homme, son cerveau a été vivifié par des effluves inconnues. Il s'est produit en lui une sorte de *fiat lux*. Transfiguré lui-même, il a tout modifié dans le rayon de sa puissanee.

Le culte de la beauté a exigé tous le déploiement de son activité. Il a fallu plaire à la femme, la conquérir, l'orner, lui dresser des autels.

Du jour où la femme apparaît dans sa beauté, l'industrie et l'art de l'homme ont un but direct, immédiat. Il a pris cœur au travail et son ardeur n'est pas plus près de s'éteindre que l'avidité de la déesse pour son culte.

A tout prix, il faut qu'elle soit belle, comme à toute force il faut qu'il aime.

De là, ces créations merveilleuses d'un luxe ingénieux. Artistes, poëtes, ouvriers, tous se sont

mis à l'œuvre pour le culte de la beauté, pour agrandir sa sphère d'action et faire rayonner sur le monde cette splendide manifestation de la vie, le beau dans l'espèce humaine.

La femme est réellement pour l'homme le grand poëme vivant, fait pour le charmer, l'animer, l'ennoblir.

La femme est la première poésie qui se révèle à l'homme et dont il ait conscience : c'est dans la femme qu'il se cherche lui-même et qu'il se voit d'abord. Elle lui est un miroir pour tout connaître, pour pénétrer le mystère de son être comme individu et comme espèce, pour percevoir les harmonies infinies de la nature et remonter jusqu'à Dieu. C'est par elle qu'il pense, médite, contemple et travaille.

La femme est pour l'homme un prisme ; c'est à cette lueur radieuse de la beauté, c'est à la pleine lumière de l'amour qui remplit son âme et l'élève, que l'homme embrasse les harmonies de l'éternelle création.

L'homme est tellement fait pour le Vrai qu'il tend sans cesse vers lui à travers toutes ses erreurs. De même l'homme aspire si vivement vers le Beau que toute lueur de cet ordre l'attire invin-

ciblement. De là, l'importance du rôle de la femme dans l'espèce humaine.

III

Chose remarquable ! dans les climats bénis du soleil, la femme est généralement esclave. Dans les climats froids, elle est respectée et adorée.

L'homme du Midi est plus sensuel que l'homme du Nord. En présence de cette fleur brillante qui frémit au souffle de la brise, de ce papillon éblouissant et mobile, de cette enfant volage et rieuse, de cette douce et fraîche fontaine pour ses sens embrasés, l'Asiatique n'a imaginé qu'un moyen sûr de conserver son trésor : le cacher, l'enfouir dans un harem, le sceller sous l'empire des mœurs et des lois.

Par réaction contre ce pouvoir de la femme sur ses sens, l'homme brutal du Midi l'a traitée cruellement. Il l'a enfermée et couverte d'un triple voile ; il l'a frappée de répudiation et de mort, notée d'infamie pour les fautes les plus légères. Par ses idées générales, non-seulement il l'a tenue pour

inférieure à l'homme, mais il l'a déclarée une créature infirme, vicieuse, incapable de partager avec l'homme les faveurs du ciel. (*Voir* Brahma, Moïse, Mahomet, etc.)

Il en est résulté ce que nous voyons: la barbarie, l'immobilité de la société et l'abâtardissement des races les plus belles. L'homme et la femme y sont également au-dessous de leur espèce.

Dans le Nord, au contraire, où les sens, plus calmes, ne dominent pas l'organisme, l'homme a respecté, aimé et protégé la femme. Il l'a laissée libre, il l'a mêlée à sa vie politique, guerrière et religieuse. Il l'a faite prêtresse et regardée comme un reflet de la lumière divine.

Il en a été de la femme comme de la terre et du travail. Là où la terre est la plus féconde, le travail le plus productif, l'homme, sous l'influence d'une nature splendide mais énervante, est demeuré sensuel et artiste.

C'est dans les rudes climats, au contact de la nécessité, qu'il s'est fait fort par le travail et l'industrie, qu'il a créé sa vie morale et développé les grands sentiments de l'espèce.

Le culte de la Vierge-Mère, prenant place à

côté du culte ancien au caractère exclusivement mâle, l'institution de la chevalerie, sont dus à l'initiative des races du Nord.

Ce fait a une haute signification, sur laquelle il importe d'arrêter la pensée.

Tant que l'homme est dominé par les sens et ne voit dans la femme qu'un moyen de les satisfaire, tant que le sentiment n'a pas vivifié son être, la vie sociale ne saurait prendre d'extension. Elle est frappée de paralysie. La moitié de l'espèce étant tenue dans l'ombre, l'espèce est boiteuse et ne progresse pas. L'activité de l'homme manque de son plus énergique stimulant, l'amour avec sa poésie, son cortége d'illusions splendides et ses irrésistibles entraînements vers l'idéal.

IV

Plus l'humanité s'élève en sociabilité, plus grandit sa conception du beau et plus la beauté humaine se raffine et se poétise.

Dans la société antique, l'idée du beau, appliqué à la femme, était à peu près réduite aux

belles proportions du corps. L'art semble n'avoir conçu le beau que dans l'harmonie de la forme humaine. Il n'en est plus ainsi chez les modernes. La beauté de la femme est pour nous quelque chose de plus complexe et de plus intime. L'expression des qualités morales et intellectuelles fait de plus en plus partie de la beauté féminine.

Un sot visage sur un beau corps commence à n'avoir guère plus la chance de plaire ; tandis qu'une figure expressive, rayonnante d'intelligence et de sentiments, triomphera de l'imperfection de son enveloppe et s'imposera par un charme mystérieux. Il est probable que Laïs aurait aujourd'hui moins d'adorateurs qu'une aimable parisienne.

L'art moderne cherche surtout dans la forme l'intime révélation de l'être. Il ne suffit plus, pour être belle, d'avoir une enveloppe plastique irréprochable, il faut que la flamme intérieure anime la statue d'une expression noble, tendre et poétique.

En raison des progrès de la sociabilité, la beauté humaine revêtira des formes toujours plus pures et d'un caractère plus élevé. Le beau ne saurait être plus stationnaire que le vrai et le juste.

La femme représente plastiquement le côté idéal de l'espèce humaine. Terminée par des lignes courbes d'un ordre élevé, sa forme est à la fois plus élégante et plus éthérée que celle de l'homme. Il entre moins de matière pesante dans son organisme délicat et malléable, qui semble naturellement ordonné pour la vibration et l'accord.

La femme possède une mystérieuse spontanéité qui se révèle tout à coup d'une façon éclatante, comme le témoignent l'exemple de Jeanne d'Arc et nombre de sublimes dévouements. La femme vit au sein de l'espèce, semblable à une flamme secrète, tourmentée par l'orage, rabaissée vers le sol par la violence du vent; puis, dans le calme, s'élevant douce et sereine vers le ciel bleu.

La beauté de la femme est comme une divine enveloppe, et représente une face du lumineux ternaire. Le beau appelle le juste et vrai, qui lui sont indissolublement unis. C'est pourquoi Platon a dit : « Le beau est la splendeur du vrai, » et pourquoi il faut conclure que la beauté de la femme a pour but suprême d'attirer l'homme dans la voie de son progrès indéfini vers Dieu.

La vigueur physique, morale et intellectuelle de l'homme est incontestablement plus grande que

celle de la femme. Cette part est telle, qu'il semblerait que l'homme dût écraser la femme du poids de cette supériorité formidable.

Pour lui faire équilibre, la femme n'a que sa beauté, sa douceur et sa faiblesse, sa vibrante spontanéité. Son argile plus fine, plus sonore, plus transparente, s'empare avidement de tout ce qui la touche et sa forme, plus exquise et plus achevée, en fait le vase d'élection de l'espèce, la gardienne du feu sacré, la Vesta de l'idéal. Cela suffit. L'homme est fort, la femme est belle.

CHAPITRE VI

DE L'INFLUENCE DE LA BEAUTÉ

NINON DE LENCLOS

On pourrait trouver chez les anciens, à Athènes par exemple, des preuves remarquables de l'influence de la beauté sur le progrès social et l'adoucissement des mœurs. Nul doute que le siècle de Périclès n'ait dû une partie de son éclat aux femmes et particulièrement à Aspasie. La philosophie élevée de Socrate, qui se distingua surtout par son application à la morale, eût peut-être été moins sensée, moins humaine, si ce grand esprit n'avait pas ressenti l'influence de l'illustre hétaïre.

Mais ces temps sont si loin de nous, ces mœurs sont si différentes des nôtres, qu'une pareille étude aurait moins de portée et d'intérêt, qu'un travail

analogue sur une époque plus rapprochée et mieux connue.

Par sa beauté et sa grâce, par la justesse et l'étendue de son esprit, par un certain degré de moralité, par l'influence incontestable qu'elle eut sur la société de son temps, Ninon de Lenclos mérite d'être placée à côté de l'amie de Socrate et de Périclès.

Nous n'insisterons pas à cette place sur l'état des mœurs de l'époque de Louis XIV. Elles étaient fort grossières, ainsi qu'on peut s'en assurer par les mémoires des contemporains. Ninon contribua plus que personne à les modifier et à introduire dans les habitudes sociales ce qu'on appela *l'honnêteté*. Elle en fit une mode. Ceci peut surprendre, rien n'est pourtant plus exact.

La belle et spirituelle Ninon disait « qu'il ne » suffit pas de garder les devoirs essentiels de la » la probité qui font l'homme de bien, il faut aussi » garder ceux de la société qui font l'honnête » homme. » Elle se conduisait d'après ces principes et exigeait, avec l'autorité de sa grâce et de son esprit, que l'on en usât de même à son égard.

On lui prête un mot, un peu cru, qui atteste

combien la politesse et des habitudes de relations convenables lui étaient chères: « Mon Dieu ! faites » de moi un honnête homme, mais n'en faites ja- » mais une honnête femme. »

Ninon ne fut pas effectivement une honnête femme. Cette expression ne saurait lui convenir. Mais elle fut véritablement un honnête homme et et un homme de bien. On connaît l'histoire de Gourville, qui, contraint de quitter la France après l'arrestation de Fouquet, avait confié deux cassettes contenant chacune mille louis, l'une à Ninon, l'autre à un abbé de ses amis. Dix ans après, Gourville revient et retrouve chez Ninon la cassette intacte. Mais le bel abbé lui répondit que, ne comptant plus sur son retour, il en avait disposé en faveur de ses pauvres et de son église. Ce fait n'est pas le seul que l'on pourrait citer à la louange de Ninon et qui montre son caractère sous un jour favorable.

Il faut bien, en effet, que son caractère se soit maintenu à une certaine hauteur, non-seulement pour faire équilibre à sa conduite ouvertement contraire aux bonnes mœurs, mais encore pour la soutenir contre la jalousie et la haine des grandes dames, qui obtinrent d'Anne d'Autriche de la faire

enfermer au Saint-Lazare de l'époque. Cette violence dura peu de jours et ne servit qu'au triomphe de la belle persécutée.

Le caractère de Ninon, son esprit cultivé, ses formes polies et honnêtes, la bonne tenue de son salon, sa beauté, tout cela composait un ensemble agréable et piquant à ce point que les plus grands seigneurs de l'époque, la fleur de la cour et de la ville, se faisaient honneur et plaisir d'être admis dans sa société. On citerait peu d'hommes du monde ou de beaux esprits de ce temps, qui n'aient plus ou moins été dans la familiarité de la déesse. Il était de mode de rechercher l'entretien de mademoiselle de Lenclos qui, aussi loin d'être *précieuse* que dévergondée, sut toujours demeurer naturelle et dans ce juste tempérament qu'éclaire le bon sens, qu'assaisonne le bon goût et qu'appréciait si bien Molière, son admirateur. Il semblait qu'on ne pût être un homme du monde accompli sans avoir été à l'école de Ninon. On sait que trois générations de Sévigné y passèrent successivement. N'envisager Ninon que comme une simple prêtresse du plaisir, serait nier l'histoire et faire preuve d'un jugement superficiel.

On trouve dans les Mémoires de Saint-Simon,

nullement suspect d'indulgence à ce sujet, cette phrase caractéristique sur Ninon : « Exemple » nouveau du triomphe du vice, conduit avec es- » prit et réparé par quelque vertu. »

Sainte-Foix s'exprime dans le même sens avec non moins de liberté : « Fille de mauvaise conduite, » mais de bonne compagnie. Nous avons aussi peu » de Ninons que de Corneilles. » En 1679, c'est-à-dire au commencement de son pouvoir sur le roi, madame de Maintenon écrivait à son ancienne amie : « Continuez à donner de bons conseils à » M. d'Aubigné (son frère), il a bien besoin des » leçons de Leontium ; » (amie et disciple d'Epicure, dont elle appliquait souvent le nom à mademoiselle de Lenclos). On relèverait grand nombre de témoignages analogues.

Comme plus d'un écrivain l'a remarqué avec justice, mademoiselle de Lenclos fut plus utile au progrès des mœurs que de graves prédicateurs et d'austères moralistes, en ce sens qu'elle pratiqua et fit pratiquer autour d'elle l'honnêteté. Elle fit comprendre et sentir le devoir social et sut l'imposer par le charme, autorité toute-puissante, et aussi par la raison, l'esprit et l'enjouement, ce qui ne gâte rien et consolida sa victoire.

Cette action de mademoiselle de Lenclos sur le perfectionnement des habitudes sociales, encore rudes et violentes, fut heureusement servie par beaucoup de sens et d'esprit, par une certaine indépendance et dignité de caractère. Sa grâce et sa beauté, incontestablement ses premières armes, n'y auraient pas suffi.

On en trouverait la preuve dans la destinée de la belle Marion Delorme, qui balança un moment la renommée de Ninon, mais qui lui fut très-inférieure sous le rapport du caractère et de l'intelligence. Marion vivait dans un luxe ruineux et mourut à moins de moitié de la carrière de Ninon pour s'être fait avorter. Elle n'était pas sans agrément dans l'esprit, mais elle manquait de raison et de sens. Incapable d'être homme de bien, comme Ninon, de raisonner ses actions et de se faire une loi morale, Marion était dévote et poussait la religion à ce point qu'elle se servait de ses charmes près des seigneurs huguenots comme moyen et comme prix de leur conversion. Escobar l'eut sans doute permis en faveur du motif, mais le plus simple moraliste s'inscrirait en appel comme d'abus.

Mademoiselle de Lenclos leva l'oriflamme du droit de la grâce en face du drapeau sanglant du

droit de la force. L'agonie du régime féodal, les haines, les atrocités des guerres religieuses, la superstition, l'ignorance générale laissaient encore la société en proie aux coutumes barbares, aux relations brutales. On connaît les édits sévères de Richelieu et de Louis XIV contre le duel, expression de ces mœurs du moyen âge.

Les femmes qui avaient commencé à paraître à la cour de François Ier, d'Henri II et de l'Italienne Catherine de Médicis, furent d'abord employées comme des agents de corruption et d'intrigues. Les salutaires influences qui rayonnent naturellement de la beauté ne purent guère se manifester avec quelque importance avant l'époque où parut Ninon.

Tout sembla favorablement disposé pour préparer mademoiselle de Lenclos à son rôle. Fille d'un gentilhomme épicurien et sceptique, elle fut élevée dans une complète liberté d'esprit. Montaigne et Charron furent de bonne heure entre ses mains. Ninon, libre de tout préjugé, nourrie de lectures sérieuses et variées, aimant les arts, musicienne et douée d'une voix sympathique, demeura orpheline et maîtresse de ses actions avant l'âge de vingt ans.

Ayant secoué le joug de toute religion positive, phénomène intellectuel bien remarquable à une telle époque, Ninon eut assez de force et de raison pour devenir un philosophe pratique. Elle se fit une loi morale, règle de ses rapports avec ses semblables, de même qu'elle eut la conception des devoirs sociaux et réussit à les imposer à son entourage. La philosophie de Ninon était celle d'Épicure, je ne dis pas d'Aristippe. Cette philosophie consistait à accepter la vie sans la maudire, mais, au contraire, afin d'en tirer le meilleur parti pour le bon équilibre du corps et de l'âme. C'était la réalisation du *mens sana in corpore sano*.

Personne ne saurait avoir la prétention de faire une sainte de mademoiselle de Lenclos, pas plus qu'une honnête femme, puisqu'elle-même ne l'a ni voulu ni compris. Mais il est vrai de dire qu'elle fut un honnête homme dans toute la force du terme, et qu'en raison de son esprit et de sa beauté, qui brillèrent plus d'un demi-siècle sur la société française, elle exerça sur les mœurs une heureuse et salutaire influence. Nous ne comprendrions pas que, par un sentiment de sotte pruderie, on se refusât à reconnaître un fait aussi évident.

Oui, si la femme est appelée à exercer sur l'homme une action ayant pour effet d'adoucir ses mœurs, de développer ses sentiments, d'exciter ses facultés de tout ordre et de contribuer ainsi au progrès social, nous ne voyons pas comment on pourrait refuser à mademoiselle de Lenclos une place parmi les femmes célèbres et même les bienfaiteurs du genre humain.

Pourquoi donc s'ébahirait-on éternellement devant des hommes qui ont tenu trop de place en leur temps par la gloire sanglante des armes et même, à meilleur titre, par celle des lettres et des arts, et dénierait-on toute justice à une femme qui n'a été que femme, (c'est beaucoup!) et qui a fait sentir utilement le pouvoir de la beauté? Certes, je n'irai pas avec Sainte-Foix rappeler le grand nom de Corneille à propos de Ninon, mais il est bien des renommées artistiques ou littéraires du siècle de Louis XIV, sans parler de madame Deshoulières, que je placerais consciencieusement au-dessous de mademoiselle de Lenclos.

Au reste, je m'exprime avec un sentiment de justice d'autant plus net à l'égard de l'aimable Ninon, que je me vois contraint maintenant de combattre et de répudier sa théorie en ce qui tou-

che la femme. Ninon a rempli un rôle social éminemment utile et, si elle avait été autre qu'elle s'est montrée, nul doute que son action sur les mœurs eût été moins forte. Mais Ninon, en tant que doctrine relative à son sexe, est tombée dans une erreur capitale.

La femme n'est pas destinée à être un honnête homme, mais quelque chose de plus délicat et de particulièrement exquis. A côté de l'honnête homme, il y a une place élevée pour l'honnête femme. Nous avons un peu élargi la définition de l'honnête homme. Nous ne décernons plus ce titre à un homme sociable et de bonne compagnie. Pour nous, aujourd'hui l'honnête homme ne fait plus qu'un avec l'homme de bien, qui met ses devoirs au-dessus de ses intérêts. De même, l'honnête femme, à l'inverse de Ninon, ne se donne pas par un caprice d'imagination ou un effet des sens, mais par un sentiment que ne désavouent ni son cœur ni sa raison. A la beauté de Vénus elle unit la chasteté de Diane et la grâce contenue de Minerve.

Nous sommes obligés de reconnaître que Ninon n'avait pas une haute idée de l'amour. Ce n'est pas qu'elle ne l'eût éprouvé, mais elle le ressentit trop

de fois. Elle lui a même fait quelques sacrifices, par exemple lorsqu'elle coupa ses beaux cheveux pour les envoyer à Villarceaux malade et délirant de jalousie. Toute raisonnable qu'elle fût, il est certain que Ninon avait plus de sens et d'impressionnabilité que de tendresse et d'idéal.

Ninon s'est beaucoup donnée, en général avec goût et discernement, puisqu'elle maintint son prestige et sa situation jusqu'à la fin de sa vie; mais sa conduite fait comprendre qu'elle a pu dire: « L'amour est un besoin des sens auquel la nature n'a attaché le plaisir que pour nous ôter la volonté d'y résister. Ce besoin ne produit en nous qu'un penchant aveugle, qui n'est fondé sur aucun mérite de l'objet aimé, et qui n'engage à aucune reconnaissance. »

Réduit à ces proportions, l'amour de l'homme ne vaudrait pas plus que l'instinct de l'animal. Adieu la poésie et toute la noblesse des sentiments, adieu l'idéal et sa source vivifiante et féconde! L'homme resterait plongé dans l'animalité. Tant que l'instinct parlerait, il se battrait avec acharnement pour la possession de la femelle, à la façon de tous les animaux, même les plus doux. Il ressentirait la fureur sacrée de Vénus; mais, le temps

du rut passé, il n'aurait pas plus de considération pour elle que n'en ont les êtres exclusivement soumis à l'instinct. La sociabilité humaine serait arrêtée court ; il lui serait impossible de s'élever au delà de ce que nous connaissons des peuples barbares et nomades.

La théorie de Ninon nous ferait retomber en plein sensualisme. J'accorde volontiers que celui de cette belle fut délicat, raffiné, maintenu par l'esprit et la bienveillance. Mais on ne peut oublier ce que devint, sous la Régence et Louis XV, ce sensualisme dont nous retrouvons l'écho dans ces vers de Rivarol, qui terminait ainsi une épître à sa maîtresse :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

L'amour, compris à la manière de Ninon et de Rivarol, n'aurait certes pu inspirer des artistes comme Michel-Ange et Raphaël, Mozart et Beethoven; des poëtes tels que Dante et Pétrarque, Shakspeare et Schiller, Corneille et Racine, Byron et George Sand.

Nous croirions faire injure à nos lecteurs en insistant plus longtemps sur ce point. Laissons cette

théorie, dont la fausseté est trop choquante pour être dangereuse. Ici, Ninon abandonne la vraie doctrine de son maître Épicure et tombe dans celle de son grossier devancier Aristippe. D'ailleurs, et pour tout dire, elle en fut un peu la victime. On est puni par où l'on a péché! Ninon dut parfois sentir, non le vide du cœur, puisqu'elle était capable d'amitié et qu'un plus tendre sentiment ne pouvait l'occuper, mais ce qu'il y a de misérable dans des relations à peu près uniquement sensuelles. Ninon fut moins vénale que les grandes dames de la cour, car nous devons nous reporter aux mœurs de ce temps où le prodigue et galant Fouquet obtenait tant de faveurs, grâce aux beaux yeux de sa cassette de surintendant, où madame de Soubise retirait tant d'avantages de son commerce avec le roi.

Mais enfin Ninon n'était pas riche, et, quoiqu'elle eût beaucoup d'ordre et aucun faste, n'allant jamais qu'en litière ou dans les carrosses de ses amis, Ninon accepta de l'argent de quelques mains amies. Toujours la belle imposa sa loi et ne régna que sur des sujets soumis. N'importe, il y a là un vilain côté, qui, sans nul doute, tient à l'époque et aux circonstances, mais gâte

un peu la physionomie souriante de la déesse.

Il a fallu à mademoiselle de Lenclos beaucoup de sens et d'esprit, de caractère et de tact pour se maintenir jusqu'au bout sur un terrain aussi glissant, et ne pas tomber au-dessous de la dignité nécessaire à tout pouvoir, même à celui de la beauté *.

* Dans sa première jeunesse, Voltaire fut mené chez Ninon, par son parrain, l'abbé de Chateauneuf. Il semble que l'aimable femme ait pressenti l'avenir de l'enfant, car elle lui légua 2,000 livres pour se faire une bibliothèque. Entre autres choses sur Ninon, Voltaire confirme l'histoire de la cassette de Gourville et dit que, vers sa dix-septième année, Ninon avait appartenu au cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension viagère de 2,000 livres, ce qui était quelque chose en ce temps-là. Le défenseur de Calas, de Sirven et de tant d'autres, plus grand encore par son amour de la vérité, de la justice et des hommes que par son génie incontesté, ajoute que Ninon vivait d'un revenu de 7 à 8,000 livres et qu'il fallait qu'elle eût quelqu'un en singulière estime pour en accepter des présents.

CHAPITRE VII

DE L'INFLUENCE DE LA BEAUTÉ

MADAME RÉCAMIER

A la différence de Ninon, qui fut élevée par un père sceptique, au milieu des mœurs corrompues du temps de la Fronde, madame Récamier sortit d'un couvent vers sa quinzième année pour épouser un homme beaucoup plus âgé qu'elle, un ami de sa famille, qui ne fut jamais pour sa femme qu'une sorte de second père bienveillant et plein d'égards.

Madame Récamier se trouva ainsi fort jeune dans une situation brillante, jouissant d'une liberté presque absolue, tempérée par une tutelle indulgente et douce. Grâce au bon sens, à la hauteur des sentiments de madame Récamier, un semblable modérateur devait avoir plus d'action

sur elle que tout autre, pour maintenir l'équilibre de son âme.

Ayant une maison ouverte à tous, par la position de son mari, elle put jouir largement du rôle naturel à la femme, digne de son sexe par sa beauté.

Sous le Directoire, l'Empire, la Restauration et plus tard encore, madame Récamier fut recherchée, admirée, courtisée, aimée et adorée autant que peut l'être une reine de théâtre, mais dans des conditions incomparablement meilleures. Elle sut dignement porter sa couronne. Elle ne se refusa pas aux hommages et les accueillit avec grâce, mais sans en être trop touchée. Elle mit dans ses rapports de la douceur, une affectueuse sympathie, un dévouement sincère enveloppés d'un charme suprême, et demeura toujours maîtresse de ses sens, de ses impressions et aussi de son cœur.

En une seule occasion, il fut ébranlé. Ce fut devant l'amour très-pur et très-constant du prince de Prusse, qui voulait l'épouser. Ici, la noble femme trouva dans son mentor ordinaire un appui suffisant pour conserver son attitude. Madame Récamier recula, non devant une opposition formelle de son mari, mais devant la douleur que lui eût

causé un divorce et un changement d'existence, dont tous deux s'étaient bien trouvés jusque-là.

Madame Récamier a vécu dans une époque bien plus profondément tourmentée que Ninon. Néanmoins, elle traversa heureusement les mauvais jours, et sut répandre autour d'elle le rayonnement de sa beauté, de sa grâce et de son caractère solide autant qu'affectueux.

Bonne musicienne, aimant les lettres et les arts, les ayant toujours cultivés avec goût, avec un enthousiasme qui ne s'est pas démenti, madame Récamier a cette gloire que les individualités supérieures qui la connurent, ne se trouvèrent jamais mieux appréciées et plus flattées que par son suffrage. Elle jouissait des talents, et les gens de talent étaient heureux de son approbation délicate et bien sentie.

Madame Récamier fut toujours du monde et du monde le plus élevé. Elle ne fut pas seulement en rapports à peu près exclusifs avec des hommes. Sa situation était normale vis-à-vis de la société, avantage important et cause précieuse d'équilibre moral.

Elle eut d'illustres amitiés qui ressortent sur la foule de ses admirateurs. Citons avant toute

autre femme, madame de Staël, puis les reines de Suède, de Naples et de Hollande; mesdames de Duras, de Krudener, Swetchine; et en hommes: Bernadotte, le général Moreau, La Harpe, Benjamin Constant, Canova, tous les Montmorency, enfin Ballanche et Chateaubriand.

Entre toutes les liaisons intimes de madame Récamier, il en est deux tout à fait remarquables, et par leur importance et par leur contraste: celles de Ballanche et de Chateaubriand. Nous ne dirons rien de la passion de M. de Montmorency, qui fut douce et bonne à l'un et à l'autre, ni de celle du prince de Prusse, qui, par sa constance et sa sincérité, méritait plus de madame Récamier qu'elle ne lui accorda, et vis-à-vis duquel il nous paraît que la déesse eut bien un sérieux reproche à se faire, au moins dans la forme.

L'intimité avec Ballanche fait le meilleur éloge de la générosité de cœur et de la noblesse de caractère de madame Récamier. Ballanche était loin d'être séduisant par son extérieur; mais sous cette rugueuse écorce se cachait une âme élevée, tendre et poétique, que madame Récamier eut le mérite de sentir au premier choc. Pendant trente-cinq ans, cet admirable sentiment ne s'est

refroidi ni chez l'un ni chez l'autre. Madame Récamier, récemment opérée de la cataracte, a perdu la vue au chevet de son ami mourant.

Ballanche fut toute adoration et tout dévouement pour son idole. Toujours content de la part qui lui était faite, il ne cessa de trouver madame Récamier au-dessus du culte qu'il lui avait voué. Heureux homme!

Voici, sur cette situation, quelques passages caractéristiques de l'auteur d'*Antigone :*

« Il m'arrive de me trouver tout étonné des » bontés que vous avez pour moi. Il faut qu'avec » votre tact infini vous ayez bien compris tout le » bien que vous pouviez me faire. Vous qui êtes » l'indulgence et la bonté en personne, vous avez » vu en moi une sorte d'exilé, et vous avez com- » pati à cet exil du bonheur. J'aspire à l'instant » où je pourrai vous faire hommage du peu que » je puis. Je voudrais votre bonheur aux dépens » du mien. Il y a justice à cela, car vous valez » mieux que moi.

» Peut-être parviendrez-vous à faire trouver en » moi des choses qui y sont enfouies. J'en suis » certain, s'il y a quelque chef-d'œuvre caché » dans le secret de mon âme, c'est vous seule qui

» pouvez faire qu'il se réalise. Votre présence si
» pleine de charme, les doux reflets de votre âme,
» seront pour moi une inspiration puissante. Vous
» êtes une poésie tout entière, vous êtes la poésie
» même. »

Madame Récamier contribua beaucoup à faire entrer Ballanche à l'Académie française, dont il était d'ailleurs parfaitement digne. La joie dut être grande pour l'amie et plus grande encore pour l'affectueux et modeste Ballanche de lui devoir cette distinction. Chacun est payé en raison de son cœur.

L'intimité avec Chateaubriand, plus ardente, aussi sincère, moins sereine, nous offre un des plus grands effets du pouvoir de la beauté.

Avec ses merveilleuses facultés d'artiste, Chateaubriand était une nature sèche, d'un orgueil amer et jaloux, n'ayant que des convoitises et nulle large sympathie. Dépourvu de sens moral et du sens philosophique, il n'avait rien aimé que lui-même, et finit par être religieux comme un homme vulgaire, en acceptant la foi du charbonnier. Misérable et souffrant d'un vide de l'âme qu'accroissait son orgueil rongeur, dédaigneux, ennuyé, tel est l'égoïste, tel est le mort que ren-

dit à la vie un rayon de cette grâce souriante.

Voici quelques lignes d'une lettre de Ballanche, bonnes à citer en cette occasion :

« La tristesse dont il est obsédé ne m'étonne » point. Il se survit, et rien n'est plus triste... » Pour ne pas se survivre, il faut s'appuyer sur le » sens moral. Votre douce compassion sera son » meilleur asile. Vous lui ferez comprendre que » les plus belles facultés, la plus éclatante renom- » mée ne sont que de la poussière, si elles ne re- » çoivent la fécondité du sens moral. »

Ce que Ballanche avait espéré arriva, non sans peine et sans qu'il y fallût quelques années. Mais enfin la beauté, la douceur, la sérénité et le dévouement de madame Récamier touchèrent et fondirent cette âme de granit. Un jour, comme la statue de Memnon au lever du soleil, cette âme vibra sous le charme tout-puissant de la femme. L'égoïste et sombre René s'oublia, et Chateaubriand aima quelqu'un plus que lui-même.

Comme dernier trait caractéristique de cette physionomie féminine, il convient de rappeler ici ce qui s'est passé entre madame Récamier et Napoléon. Dans cette lutte de la beauté et de la force, l'avantage demeura tout entier à la femme. Cha-

cune de ces puissances se comporta selon sa nature : le fort se montra instinctif et dominateur ; la belle, noble et chaste.

C'était après les premières campagnes d'Italie. Le héros était radieux de sa gloire naissante ; Madame Récamier, dans la fleur de sa beauté, n'avait pas vingt ans. A une soirée chez Lucien Bonaparte, il y eut une première attaque qui ne réussit point. Le dur regard du vainqueur, qui s'était déjà arrêté une fois sur la jeune femme à la séance publique de sa réception par le Directoire, s'adoucit en vain un moment, au milieu de quelques brèves paroles, semblables à des ordres. Plus tard, Napoléon dépêcha Fouché, qui d'abord essaya de la ruse. Se voyant repoussé, il se montra violent et voulut imposer une charge de cour. Madame Récamier se défendit avec tact, mais résolûment, contre ces entreprises imitées des temps héroïques.

En homme accoutumé à voir tout plier devant lui, Napoléon n'oublia pas cette résistance. Il garda rancune, et quelques années après frappait d'exil madame Récamier, demeurée fidèle à son amitié pour madame de Staël. Sans parler de madame de Chevreuse, ces dames ne sont pas les

seules femmes qui aient éprouvé la dureté du héros moderne.

Ce spectacle est instructif. Quel que soit son immense génie d'homme d'action, Napoléon représente ici la force d'une façon odieuse, tandis que madame Récamier apparaît sympathique et touchante. La force est brutale, tel est son caractère ; la beauté dans sa grâce pudique, demeure au-dessus du pouvoir, comme le parfum de la fleur se tient au-dessus du sol.

Plus encore que Ninon, madame Récamier a porté haut le sentiment de son indépendance et de sa dignité. Ayant vécu sous plusieurs gouvernements, elle ne s'est assujettie à aucun. Ayant eu des amis de toutes les opinions et de tous les régimes, elle les a tous conservés. Se maintenant sur un terrain de noble bienveillance, d'impartialité et de modération, attachée aux soins de son doux empire sur les âmes, elle ne fut attentive qu'à demeurer elle-même, c'est-à-dire, une femme digne, bonne, affectueuse et d'un charme souverain.

CHAPITRE VIII

VUE D'ENSEMBLE

SUR L'ACTION SOCIALE DE NINON DE LENCLOS ET DE MADAME RÉCAMIER

Voici deux femmes qui toutes deux ont régné par le charme et la grâce plus longtemps et plus heureusement qu'il n'a été donné de le faire à d'autres femmes aussi belles.

Outre leur beauté incontestable, les constants et nombreux hommages dont elles furent l'objet, elles ont plus d'un rapport commun. Toutes deux ont eu des amis fidèles et furent elles-mêmes des amies sincères. Toutes deux avaient un esprit juste et ordonné, du goût et du tact. Elles ont également su bien conduire leur vie, telle qu'elles l'entendaient et autant que les circonstances le permettent à chacun de nous.

Le point capital qui tranche entre ces deux

femmes, c'est que l'une s'est beaucoup donnée et que l'autre s'est mystérieusement réservée. En pénétrant le cœur de madame Récamier, l'amour perdait cette pointe aiguë et cette chaleur fiévreuse qui vient des sens; si bien qu'elle demeura émue et immaculée sur son socle de marbre blanc.

Sans descendre de la sphère poétique particulière à la femme, sans quitter le domaine du sentiment, madame Récamier a exercé une influence analogue à celle de Ninon. Mais, par le bénéfice du temps et le progrès des mœurs, il a été possible à cette douce reine de beauté d'agir sur ses contemporains sous une forme plus raffinée que ne l'aurait pu faire l'Aspasie du XVII^e^ siècle. De même que l'époque était meilleure, il nous paraît incontestable que le rayonnement de madame Récamier a été plus étendu et plus élevé. Les émotions, les rêves, les inspirations, les sentiments qu'elle a suscités ont été plus nombreux et d'un ordre supérieur.

Le rôle de Ninon était plus difficile, celui de madame Récamier plus délicat. Il y fallait des natures très-opposées. On voit plus de force en la première, plus de sentiment et plus d'idéal chez la

seconde. Madame Récamier eût été une mauvaise Ninon et mademoiselle de Lenclos eût sans doute trouvé quelque fadeur dans l'emploi de Muse de Canova, Ballanche, Chateaubriand, etc., et de beauté virginale uniquement accessible à l'encens des faibles mortels.

Ninon et madame Récamier n'ont pas été des mères, mais des belles, faites pour plaire et charmer. Leur valeur sociale est renfermée en ce point unique : régner par le charme. C'est pour cela que nous les avons choisies, car toutes deux ont gracieusement porté le sceptre avec un tact exquis, un goût cultivé, un sens droit et une bienveillance sympathique.

Leur cour brillante et suivie a été une école, non pas d'idées comme au Portique ou à l'Académie, mais une école de mœurs, une école en action, où, selon la différence des époques, l'homme a ressenti l'influence civilisatrice de la femme. Tous ceux qui les ont fréquentées en ont été meilleurs, plus humains et plus policés.

Elles ont fait faire de beaux rêves, développé l'idéal des hommes, adouci les souffrances, rasséréné les esprits chagrins, consolé le malheur, réconforté les faibles, pacifié les uns, stimulé les

autres, et rassemblé des amis par l'attrait de leur divin rayonnement.

Elles ont été belles comme les Grâces, inspiratrices comme les Muses, douces et compatissantes comme les bonnes Déesses et fécondes comme Vénus Astarté, en faisant naître les hommes à une vie sociale supérieure.

CHAPITRE IX

DU DÉSIR DE PLAIRE

I

Comment dire jusqu'où le désir de plaire peut pousser la femme? ou plutôt, quelles limites assigner à ce besoin caractéristique de la nature féminine?

Il semble que plaire soit pour la femme une sorte de sacerdoce. Elle est comme la prêtresse du beau ayant pour mission de charmer, vivifier, poétiser la nature humaine. Le désir de plaire existe en la femme comme une sorte de feu intérieur, de fièvre sacrée qui anime tous ses mouvements, inspire tous ses actes, domine toutes ses pensées. Il faut plaire! Debout! aux armes! Tel est l'appel de la nature.

Le désir de plaire développe chez la femme des effets analogues à ceux que produit, chez l'homme,

l'avénement de la puberté. C'est ce désir qui donne à ses yeux tant d'éclat, qui colore ses joues, empourpre ses lèvres, lustre sa chevelure, effile ses mains blanches, cambre son pied léger, fait onduler sa taille, rhythme ses mouvements, accentue les vibrations de sa voix.

Qu'elle soit jeune ou vieille, belle on laide, riche ou pauvre, au foyer ou en voyage, en santé ou malade, voire mourante, le désir de plaire ne l'abandonne qu'avec la vie. Aussi quel travail, quels soins, quelles combinaisons, quelle persévérance, quelle inspiration toujours en éveil, quelles inventions inattendues et merveilleuses, quel génie dans le détail et dans l'ensemble !

Jamais général d'armée en campagne ne fut plus alerte, plus fécond en ressources, plus prévoyant, plus habile, plus sur le qui-vive, plus près de surprendre et moins près d'être surpris. C'est qu'il s'agit de livrer bataille tous les jours, à toute heure et à tout le monde. Il faut triompher à tout prix, car la nature a dit à la femme : Plaire est ta loi suprême.

Travail immense, besogne incessante et minutieuse qui écraserait toute autre qu'une femme, c'est-à-dire qu'une créature dont la destinée est

de plaire. Et la femme semble à peine y toucher, elle accomplit sa tâche en se jouant et presque sans y regarder, tant elle lui est naturelle !

Le besoin de plaire se décèle en tout et persiste toujours. Il est la constante et secrète préoccupation de la femme, parce que le charme qui rayonne de la beauté a une importance capitale sur le développement de l'espèce.

Ève a deux grands aspects. Elle est beauté et elle est mère. Comme mère, elle crée l'enfant, comme beauté elle fait l'homme.

II

D'Alembert reproche à mademoiselle de Lespinasse *son désir banal de plaire à tout le monde.*

« Je ne connais personne qui plaise aussi généralement que vous, et peu de personnes qui y soient plus sensibles. Vous ne refusez même pas de faire des avances quand on ne va pas au-devant de vous; et sur ce point votre fierté est sacrifiée à votre amour-propre. L'envie d'avoir une cour, ou ce qu'on appelle dans le monde

» *des amis*, vous a rendue d'assez bonne compo-
» sition, et les ennuyeux ne vous déplaisent pas
» trop, pourvu que ces ennuyeux-là vous soient
» dévoués. »

Il y a là une indication très-nette du rôle de la femme dans la société. Plaire est tellement le fond de sa nature, qu'il semble qu'elle y obéisse à son insu et quelquefois malgré elle, contre les protestations de sa raison et de son cœur.

Telle fut mademoiselle de Lespinasse, et il en est ainsi de certaines femmes. Elles feront souffrir ceux qui les aiment, et seront affamées de conquêtes au point de se donner et de mourir elles-mêmes devant une résistance ou un dédain.

Le désir de plaire est si vif chez la femme, qu'il étouffe souvent le besoin d'aimer et paralyse même une affection sincère. Cette vérité n'a pas échappé à madame Rolland, qui l'a formulée d'une manière piquante : « L'amour sûrement vaut
» mieux que la vanité, mais il ne faut point les
» mettre aux prises : l'amour résiste bien, mais
» la vanité frappe si fort ! »

III

Plaire étant la première loi de la femme et comme la fatalité de sa nature, chez beaucoup d'entre elles, le désir de plaire domine tout. Chez quelques individus d'élite le besoin d'aimer est plus fort que le désir de plaire. En quelques natures, plus rares encore, les sentiments supérieurs et la raison viennent s'ajouter aux affections du cœur.

Pour la femme que le besoin de plaire domine, il est naturel qu'elle n'accorde pas beaucoup d'importance à celui qui l'aime. C'est un vaincu. Lovelace ou don Juan auront naturellement plus beau jeu près de Célimène que l'honnête et amoureux Alceste.

Il en est différemment de la femme aimante. Virginie aimera Paul et l'aimera uniquement, comme Héloïse a aimé Abeilard, comme madame de La Vallière a aimé Louis XIV. Quant aux femmes supérieures, sous les hautes inspirations

qui les animent, on comprend qu'elles ne peuvent être les victimes de leur désir de plaire.

IV

PUDEUR

Qu'est-ce que ce sentiment si vif de honte intime et secrète, qui saisit la femme et la fait rougissante, interdite, craintive?

Voyez passer cette jeune femme sûre d'elle-même, ayant conscience de sa beauté pour en avoir éprouvé l'empire. Quel port ! quelle démarche de déesse! quel sourire affable et contenu ! quelle sérénité olympienne !

C'est un roi accepté par ses sujets heureux et soumis.

Maintenant, examinez la jeune fille qui s'ignore elle-même, et ne possède que le vague pressentiment de son pouvoir. Quelle timidité ingénue! quelles frayeurs soudaines ! quelles mortelles inquiétudes ! que d'angoisses secrètes ! quels fugitifs

coups d'œil ! que de regards baissés et de rougeurs subites ! quelle incertitude dans la démarche et quelle gaucherie charmante dans les attitudes ! — Suis-je belle ? Comment m'a-t-on trouvée ce soir ? O mon Dieu ! n'ai-je pas été sotte et gauche ! Il me semble qu'en levant les yeux j'ai vu les siens attachés aux miens. Quel bonheur ! Mais je me trompe sans doute, hélas !

Ici se découvre le motif secret de ce sentiment de honte et la vraie cause de la pudeur.

Il est tout entier dans la crainte de ne pas plaire, chez une créature destinée à régner par le charme.

Plaire étant la destinée naturelle de la femme, ne pas plaire doit être pour elle l'objet de la plus terrible crainte. De là cette honte si vive et si intime, de là cette pudeur rougissante en face de ce péril de manquer au vœu de sa nature.

La richesse, le génie, la force ne peuvent engendrer pareil sentiment. Ils sont sûrs d'eux-mêmes, ils s'imposent. Mais la beauté, ce pouvoir, qui doit être accepté, qui n'existe que par la soumission volontaire, enthousiaste des sujets, il est naturel qu'on craigne toujours qu'il ne soit pas reconnu.

Plus la jeune fille se sentira de goût pour quelqu'un, plus elle se montrera réservée et fière. La crainte de déplaire, la pudeur, est d'autant plus vive en ce cas que l'homme n'a pas fait acte de soumission et reconnu son pouvoir.

Cette fierté de la femme fait contraste avec l'humilité de l'homme qui aime, humilité qui sera d'autant plus grande qu'il aime davantage.

Le sentiment instinctif de la faiblesse physique et morale vient s'ajouter chez la femme à la crainte de déplaire, qui est le principe de la pudeur. Cette timide pudeur chez un être tout aimable l'enveloppe d'un charme irrésistible.

V

COQUETTERIE

On dit légèrement : « Toute femme est coquette. » Ce qui est vrai, c'est que toute femme a le désir de plaire parce que la nature lui en a fait une loi.

Et toute femme, en qui ce besoin naturel n'est point faussé, attire sans provoquer ; elle se laisse voir et ne se montre pas. L'instinct suffit, l'apprêt nuit. Par cela seul qu'elle est belle et qu'elle suit son instinct, la femme plaît. En faisant davantage elle court risque de dépasser le but. Si Galathée fait une agacerie à son amant, qu'elle se cache au plus vite dans les saules, en gardant secret son désir d'être vue.

Les femmes qui plaisent le plus ne sont pas les plus coquettes, je veux dire celles qui montrent trop leur désir de plaire.

La coquetterie étant l'excès du désir de plaire, la femme qui est belle et qui a du tact s'en défend comme elle repousse une toilette voyante et de mauvais goût.

Je ne puis comprendre les Catons, qui ne trouvent pas assez de paroles pour blâmer les femmes de ce qu'elles s'occupent de toilette et de chiffons. Il y a toujours une robe, un chapeau, un ruban, un bijou, une coiffure au bout de la phrase ou au détour de la pensée d'une femme. Elle ne passe pas un jour, peut-être une heure, sans y penser. Combien jette-t-elle de regards au miroir, sans compter ceux qui sont plus sérieusement appli-

qués au sortir de la chambre ou de la maison? Quelle folie et peut-on avoir la tête pleine de pareilles billevesées et de soins si peu importants!

Tout beau, messieurs les censeurs, veuillez y réfléchir un instant vous-mêmes. Que diriez-vous d'un soldat qui n'entretient pas ses armes, d'un avocat qui délaisse ses codes et le journal du palais, d'un ouvrier qui néglige ses outils? La parure, c'est l'arme de la femme, car il faut qu'elle plaise. Charmer est sa loi, et, comme la loi est à votre profit, il y a peu de raison et beaucoup de mauvaise grâce à regimber contre elle, à ne pas reconnaître l'utilité de ses effets.

Je ne défends pas ici l'abus, je plaide pour l'usage. La femme qui oublie de plaire et se néglige sur ce point, n'est plus une femme

V

LA PARISIENNE

Par ses mœurs, la France est le pays où la femme tient le plus de place au soleil de la civi-

lisation. Nulle part la femme n'a reçu plus d'hommages. La France a recueilli le fruit légitime de ce culte qui est devenu une des causes de sa prépondérance dans les beaux-arts et l'industrie. La femme de France est l'objet de l'ambition jalouse des femmes de tous les pays, car c'est à Paris que la femme est le plus femme ! c'est là qu'est le siége de son empire, c'est à Paris que la mode dicte ses arrêts et formule ses tout-puissants caprices. Paris fait loi pour le monde élégant, et l'article Paris s'impose avec une tyrannie acceptée par enthousiasme à tous les coins de l'univers.

C'est à Paris que la femme apprend à s'habiller, à marcher, à causer, à mettre en relief ses moyens de plaire, à triompher de l'homme par le charme féminin, élevé à son maximum de puissance. Pour la femme bien douée qui arrive des antipodes, Paris est toute une révélation. Elle s'y sent dans une atmosphère propice, elle s'acclimate bien vite, se transforme, double sa valeur féminine, de sorte qu'elle est bientôt sacrée Parisienne, c'est-à-dire tout à fait femme, eu égard à ce que la société peut donner aujourd'hui.

CHAPITRE X

LA SÉDUCTION

I

S'il est une loi écrite par la nature même des choses, c'est la séduction d'Adam par Ève. En elle et en lui tout conspire pour cette œuvre suprême. Entre eux le constraste est multiple et complet.

La femme est faible, l'homme est fort. Elle a été revêtue de la grâce et de la beauté, comme en lui éclatent l'intelligence et la vigueur physique. Elle est faite de courbes et d'ondulations, lui est fait d'angles et de lignes droites. Son domaine est dans la pensée et l'action, le sien est essentiellement dans le charme et la maternité. A lui appartient l'œuvre du génie et du travail, à la femme l'œuvre d'amour et de création. L'homme fait la société; la femme fait l'homme.

Le contraste n'est pas moins frappant dans les facultés morales et intellectuelles.

L'homme possède l'idéal, le sentiment du juste, la noble ambition.

La femme a des amours d'entrailles, se combinant parfois avec les ardeurs d'une imagination sans contre-poids rationnel et toujours avec une impressionnabilité qui l'asservit aux circonstances.

L'homme raisonne, la femme perçoit. Il généralise, il déduit et conclut ; elle voit et saisit, elle pénètre le détail avec une sorte d'intuition. Son intelligence est vive, fine et nette ; celle de l'homme est lente, sûre, à longue portée et procède par efforts continus. Il médite ; elle rêve.

II

Voyez dans un rayon de soleil, sur cette verte pelouse, s'agiter pétillante de jeunesse, de fraîcheur, d'insouciance et de folle gaieté, de cris joyeux et de mouvements soudains, une troupe d'enfants blonds et roses. Que de lumière dans ces

yeux, quel pur carmin sur leurs joues, que de grâces dans leurs petits membres ronds et blancs, quelle douceur dans leur voix argentine, quelle physionomie riante, quelle mobilité insaisissable, quels bons visages ces petits êtres font à la Providence! Combien le bonheur leur est facile! De quel céleste rayonnement il éclaire leurs traits! Cependant, qu'ils vous comblent vous-même de cette joie souveraine, voir des heureux!

Telle est la femme qui est enfant aussi. Elle a cette mobilité, cette insouciance, cette grâce fraîche et souriante, cette voix douce et sympathique, ce corps délicat et tendre, ces formes rondes qui fuient, ces tons de chair fins, ces yeux vifs et brillants, cette chevelure soyeuse, ces petites mains, ces pieds mignons, cet air ingénu et candide, ce joli babil qui va et vient, clair et vibrant comme un chant d'oiseau. Son visage translucide s'illumine aussi par le bonheur, et vous donne la suprême joie de saisir vivante cette splendide manifestation de la vie.

Mais cet enfant a de plus l'attrait propre au sexe. La sphère de ses émotions est plus vaste. Par ses facultés intellectuelles et morales, elle confine à la nature de l'homme. Elle partage ses

sentiments, elle s'associe à ses pensées. A certaines heures, cet être frêle et charmant devient un interprète ému des beaux-arts; parfois il s'exalte, s'oublie lui-même, se transfigure en victime sacrée, en héros sublime.

Par son exquise impressionnabilité, la femme reflète comme un miroir magique les sentiments qu'elle inspire : harpe sonore, elle vibre frémissante sous le souffle de la passion; argile transparente et fine, forme idéale de l'espèce, elle relève l'émotion partagée et la poétise.

Comment l'homme résisterait-il à cette séduction multiple qui l'attaque et le touche par tous les points? Comment Ève ne triompherait-elle pas d'Adam? Elle est enfant, femme et plus semblable à l'homme qu'aucune autre créature.

La séduction est forcée. L'instinct presse, le cœur commande, le sentiment esthétique et l'idéal entraînent irrésistiblement. Tout conspire et tout consent. C'est la loi et le vœu de la nature.

CHAPITRE XI

DE LA DOUBLE CRÉATION

DE L'HOMME PAR LA FEMME ET DE LA FEMME PAR L'HOMME.

I

La femme conçoit l'homme, le porte en son sein, l'enfante à la lumière, le nourrit de son lait et de ses caresses, le berce en ses bras maternels, éveille ses facultés, guide ses premiers pas, initie à l'existence cet être si fragile, si délicat, si besogneux, qui n'est rien encore et qui sera Homère ou Pythagore, Moïse ou Socrate, Archimède ou Phidias.

Mais ce n'est pas tout. La mission de la femme ne se borne pas à l'enfantement pour ainsi dire matériel de l'homme. Son action est continue et se prolonge. La femme semble vouée tout entière à ce seul but : faire l'homme depuis sa naissance

jusqu'à sa mort. En effet, par sa beauté, elle enfante l'homme une seconde fois en le faisant naître à l'amour.

Dans la première partie de son rôle, comme mère, la femme est tout dévouement. Elle ne s'appartient pas, elle appartient à son œuvre. Comme beauté, elle poursuit sa mission non moins passionnément. Il faut qu'elle charme, qu'elle inspire, qu'elle développe, qu'elle humanise, qu'elle ennoblisse l'homme. Elle se transfigure, elle est déesse. Il lui faut un culte et des adorations. Maintenant, elle engendre l'homme à l'art, à l'industrie, à la science, par le besoin de lui plaire. Elle fait naître son goût pour le beau, le bien et le vrai. Par sa douceur et sa faiblesse, elle amollit sa dureté première, lui fait connaître la pitié et désirer la concorde et la paix. Elle frappe son cœur, en fait jaillir la sensibilité, la tendresse. A sa vue le sang d'Adam bouillonne, vivifie son cerveau d'effluves généreuses, pénètre tout son organisme d'une fièvre créatrice et le revêt d'une force nouvelle.

La femme agit sur l'homme sans en avoir conscience. Elle voit bien qu'elle engendre l'enfant; elle crée l'homme sans le savoir. Ici

l'œuvre est trop haute et la dépasse. La femme met au jour Descartes ou Newton, Mirabeau ou Byron, Beethoven ou Michel-Ange; elle l'inspire ensuite, mais elle ne le comprend pas.

Telle est la double action de la femme sur l'homme. L'action de l'homme sur la femme n'est pas moins caractéristique.

Au point de vue de la génération, l'homme pénètre la nature impressionnable de la femme et lui imprime le cachet de son individualité. En initiant la femme à la vie du sexe, il pétrit cette nature mobile et tendre, et généralement la façonne à nouveau d'une manière indélébile. L'homme qui suscite une femme à la vie d'amour et fait épanouir son cœur, a sur elle une influence décisive. C'est le maître coup du modeleur et du statuaire.

Mais, il y a plus. Le milieu social a sur la femme, en sa qualité d'être éminemment impressionnable, une action modificatrice intime et toute-puissante. Or, l'homme, par son intelligence, sa force et son idéal, modifie la réalité présente, et crée l'avenir : lui seul fait le jour nouveau. A vrai dire, c'est donc lui qui façonne de toute pièce ce grand et vaste moule, qui est la société humaine.

Et ce moule, à son tour, donne à la femme une seconde naissance. L'action incessante du milieu fait la femme à son image ; car, moins que l'homme elle peut se soustraire aux influences qui pressent de toute part sa nature mobile et plastique.

C'est ainsi que, par un double enfantement, la femme, par la maternité et l'amour, l'homme, par la génération et la création du milieu social, s'engendrent mutuellement à la vie.

II

Il est à remarquer que le rôle de la femme dans la vie de l'espèce se distingue par un caractère tout spécial ; c'est la passivité de cet être si vivant.

En tant que génératrice, la femme est une réceptivité ; en tant que beauté, c'est une idole vivante, qui stimule ses adorateurs et veille à son culte. L'activité, chez la femme, n'a qu'une valeur relative et secondaire. Sa fonction, dans l'œuvre humaine, est moins directe que celle de

l'homme. Comme générateur, l'homme n'a qu'un acte à accomplir, mais il est souverain ; comme artisan de la vie sociale, son action est seule efficace et progressive.

Le contraste est complet. L'homme est le verbe et l'agent actif de la vie humaine; la femme en est le patient animé, la matière créatrice, la forme la plus idéale. Sans elle, sans son indispensable concours, l'humanité disparaîtrait. Elle disparaîtrait, non-seulement parce qu'elle ne pourrait se reproduire, mais encore parce que l'homme serait privé de son second enfantement, dû tout entier à la beauté et à la faiblesse de la femme. Les sociétés inférieures où la femme est réduite à n'être qu'un bimane, ne démontrent que trop bien la vérité de cette dernière assertion.

De par la nature, la femme est particulièrement destinée à agir sur l'homme, tandis que l'homme doit agir sur la société et le monde.

Penser et agir, voilà l'essence de l'homme ; plaire et créer, voilà l'essence de la femme.

CHAPITRE XII

DE L'ÉGALITÉ DE L'HOMME ET DE LA FEMME

Au temps où les bêtes parlaient, ou mieux où les hommes ne parlaient guère, sinon très-mal, il faut en convenir, on a appelé la femme le sexe faible.

Évidemment une pareille appréciation n'a pu se produire qu'aux époques où la force brutale était seule en honneur. Déjà l'arrêt peut être révisé et cassé. La femme commence à se manifester, et il devient possible de se rendre mieux compte de sa valeur sociale.

La femme n'est point faible, si ce n'est au point de vue de la force brute. Elle n'est pas davantage une blessée ou une malade, comme il est échappé de le dire à un homme de grand cœur et de grand mérite, devant lequel nous nous inclinons tout d'abord.

Ce qui est visible, c'est que la vitalité féminine est autre que la vitalité masculine, et que rien ne prouve qu'elle ne l'égale en intensité.

Mais quoi de plus fou que les comparaisons entre deux êtres si dissemblables.

Raphaël est-il l'égal de Galilée, Shakspeare de Newton, Descartes de Molière, etc.? Les hommes de génie dans l'art sont-ils égaux aux hommes de génie dans la science?

Question mal posée, question insoluble, question oiseuse, ajouterons-nous. La société a un égal besoin des savants et des artistes; tous servent à son développement. Voilà qui est clair et certain. Tous sont nécessaires, mais est-ce dans une proportion égale ou prépondérante? Voilà ce qu'il n'y a pas à rechercher, sinon pour tuer le temps et abuser de la parole.

En suivant cette voie d'égalisation, je ne sais pas pourquoi on ne s'amuserait pas à chercher s'il n'y a pas égalité entre le mode majeur et le mode mineur en musique; en physique, entre le rayon rouge et le rayon jaune; entre le pôle positif et le pôle négatif du fluide électrique.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE POITIERS

On pourrait aller loin en restant fidèle à un aussi beau dessein. L'absurde est infini, mais, par

exemple, il est égal à lui-même. C'est une consolation pour les chercheurs d'égalité à tout propos et hors de propos.

Je ne puis savoir si le fluide positif est égal au fluide négatif, mais la science établit que l'électricité se montre à nos sens sous cette forme d'une force polarisée à deux courants, qui s'attirent pour se confondre, pour se séparer de nouveau et se recomposer à l'infini.

Cette fois j'adopterais volontiers l'analogie. L'humanité s'offre à nos yeux sous un double aspect mâle et femelle. Elle a deux pôles qui s'attirent pour composer l'unité de l'espèce.

Personne ne peut dire qu'il y ait égalité en tout cela, mais tout le monde dira que ces éléments distincts sont également nécessaires. C'est tout ce qu'il importe de savoir.

Quant à l'égalité ou à la prééminence des sexes ou des éléments, la science et la raison n'ont rien à en dire. L'un peut préférer le pôle positif, le rayon rouge, le mode majeur, l'aspect mâle; l'autre le pôle négatif, le rayon jaune, le mode mineur, l'aspect femelle. Tout cela est très-innocent et sans doute affaire de situation.

Le vrai consiste à embrasser le tout de chaque

chose, c'est-à-dire à accepter leur unité pour l'électricité et la musique, comme pour l'humanité et la lumière.

De même qu'il faut laisser de côté toute folle recherche sur l'égalité ou l'équivalence de valeur entre l'homme et la femme, à plus forte raison n'y a-t-il pas lieu de contester à l'un plus qu'à l'autre un droit égal au développement de son être et de ses facultés. La justice se manifeste ici d'une façon trop éclatante. Le droit est égal pour tous : fort ou faible, petit ou grand, homme ou femme.

Le soleil luit pour tout le monde et la justice est comme le soleil.

CHAPITRE XIII

DU MALHEUR D'ÊTRE BELLE

Le droit divin du génie et de la beauté constitue assurément les seules royautés naturelles. Mais, hélas ! comme toute puissance, elles ne sont pas sans péril. La foudre frappe de préférence les rois séculaires de la forêt et les pics orgueilleux des Alpes.

Bien souvent le génie ne reçoit sa couronne que de la postérité, et combien de fois la beauté est-elle tombée du faîte dans un abîme de douleurs !

Rien de plus dangereux pour l'équilibre de l'âme humaine qu'un pouvoir absolu et sans contrôle. L'histoire nous apprend ce qu'il est advenu des despotes de l'Asie et du Bas-Empire. Un tel pouvoir rend le moi humain d'un égoïsme féroce ; et bientôt il ne reconnaît d'autre loi que son caprice. Les plus étranges renversements d'idées, la

négation des plus simples sentiments de justice et de sociabilité, tout cela n'est rien devant le bon plaisir d'un monarque absolu.

Ce n'est pas tout. S'il est difficile à une telle élévation de maintenir l'équilibre de son âme, combien redoutable ne doit pas paraître un second péril venant s'ajouter au premier !

Or, de tout temps, la puissance a eu ses flatteurs, et de tout temps, hélas ! les flatteurs ont corrompu les têtes couronnées, qu'elles fussent couronnées par la fortune, la gloire, ou par une beauté triomphante.

Mais, entre un roi et une belle, la différence est grande. Ordinairement le roi n'est flatté que pour sa puissance et par cupidité, partant la flatterie manque de sincérité. Il n'en est pas ainsi de la belle. La beauté étant une qualité positive, on peut flatter la femme avec un enthousiasme convaincu et la louange pourra être relevée par le charme de la franchise. La flatterie n'en sera que plus dangereuse. *Je crois qu'une femme ne doit être louée que par ceux qu'elle aime, sans quoi elle courra risque d'aimer ceux qui la loueront.* Ainsi s'exprime une femme qui a montré un courage viril et la raison d'un philosophe. C'est à

madame Rolland que la crainte de la flatterie pour la femme arrache cette observation.

Comment repousser cette coupe empoisonnée dont les bords sont empreints du miel le plus suave! Où la femme trouvera-t-elle un recours, un appui, un contre-poids? Comment cet être impressionnable destiné par la nature à l'adoration de l'homme, échappera-t-il à la fatale ivresse de sa puissance? Quoi de plus naturel que la beauté attire les hommages et qu'elle s'enivre de l'encens qu'on lui prodigue?

La femme a tout contre elle: sa nature intime, son éducation, son innocence, la société, le vertige du pouvoir et ce qui se pratique autour d'elle.

Comment ne pas trembler pour cette fleur suspendue sur l'abîme?

En général et à l'heure qu'il est, la femme ne peut trouver qu'en elle-même les conditions d'équilibre de son âme. Il faut que la mère l'emporte sur la femme, comme chez madame de Sévigné; il faut une prédominance marquée du bon sens, de la bienveillance et des sentiments affectueux comme chez madame Récamier; ou bien un esprit droit et élevé, un cœur noble et grand qui font l'âme héroïque, comme chez madame Rolland.

En un mot, il faut que la femme soit une sorte d'être sublime et angélique. Cela s'est vu. Mais on compte les Marc-Aurèle et les saint Louis, tandis qu'on remue à la pelle des Césars noyés dans l'ivresse du pouvoir.

La belle sera donc la victime de la flatterie, et plus sûrement que le monarque, puisqu'elle sera mieux flattée et à plus juste titre.

CHAPITRE XIV

MARIE STUART

Jamais peut-être ce doux nom de Marie ne fut porté par une femme mieux faite pour lui donner toute sa signification : Aimer. Quelle étoile fiémnine a rayonné d'une lumière plus brillante ? Jamais encore femme plus accomplie ne fut soumise à la pression de circonstances plus funestes. Jamais on ne vit fortune plus haute, chute plus profonde et plus long martyre.

Cette belle Marie d'Écosse, dont la beauté fut rehaussée par l'éclat de deux couronnes et sacrée par le malheur, toucha aux sommets de toutes les gloires de ce monde, et fut ensevelie vivante, à la fleur de l'âge, dans une prison qui fait songer à l'un des cercles de l'enfer de Dante. La joie de cette splendide créature passa comme l'éclair lu-

mineux qui donne la vie, et la nuit sombre s'étendit pour toujours sur son printemps.

Fille de Marie de Guise et de Jacques V, qui mourut lorsqu'elle était encore au berceau, Marie Stuart, née en 1542, fut élevée presqu'en prisonnière au château de Stirling, puis dans une habitation au milieu du lac Menteith. Sa mère en agissait ainsi par crainte des entreprises d'Henri VIII, qui voulait marier la jeune princesse à son fils Édouard, et réunir ainsi les deux couronnes d'Écosse et d'Angleterre.

A six ans, Marie fut envoyée en France, où elle reçut une éducation très-complète dont elle profita à merveille. Elle y passa les meilleures années de sa vie, et y fut au comble de la fortune et des grandeurs. Malheureusement, la mort prématurée de son époux, François II, qui ne régna que dix mois, renversa tout à coup ce bel édifice. A dix-neuf ans, Marie, reine douairière de France et reine d'Écosse, dut dire adieu à son pays d'adoption, et retourner dans ses États héréditaires.

La situation de l'Écosse était horriblement tourmentée. Ce pays, en proie à toute la barbarie des mœurs féodales, était en outre déchiré par les

dissensions religieuses. Le presbytérianisme dur et étroit de Knox gagnait chaque jour du terrain. Les biens de l'Église catholique formaient une magnifique curée que se disputaient avidement les lords écossais. La plupart se déclarèrent partisans d'un régime spirituel, qui leur donnait d'aussi larges dépouilles temporelles.

La première année du règne de Marie fut heureuse, grâce à l'habile direction de son frère naturel, le comte de Murray, qu'elle avait fait le premier dans l'État par la faveur et la puissance. Mais tout changea de face, dès que Marie, répondant au vœu de la nation, fut assez malheureuse pour épouser le jeune Darnley, allié à la famille royale d'Angleterre. L'ambition détacha Murray de sa sœur et en fit un rebelle, secrètement protégé par Élisabeth.

Ce mariage de raison et pour un moment d'inclination avait associé Marie à un être faible et nul, grossier, débauché, le plus triste personnage du monde, sous quelques apparences. Non content d'avoir blessé la reine par sa conduite, persuadé en outre que l'Italien Rizzio était le principal obstacle à ce qu'il obtînt le titre de roi-époux, Darnley complota avec le chancelier Morton, lord

Ruthwen, Maitland, de faire assassiner, sous les yeux mêmes de Marie, alors enceinte de six mois, son secrétaire intime. Murray, une première fois réfugié en Angleterre, était averti et favorable à cette conspiration, espérant ressaisir le pouvoir sous le manteau du misérable Darnley.

Après s'être forcément abaissée à reprendre son empire sur Darnley, Marie s'échappe avec lui d'Holyrood, court à Dunbar, appelle l'Écosse à son aide, et par son unanime adhésion force les assassins de Rizzio à renoncer à la lutte et à se refugier en Angleterre. Bientôt, la reine pardonne à Murray et proclame une amnistie, dont Morton lui-même n'est pas excepté.

Mais ce succès enhardit sans doute la pauvre Marie, qui pense alors à se venger de ses humiliations et à se délivrer de cet odieux Darnley, imbécile, crapuleux et meurtrier. La fatalité qui s'attache à Marie devient ici plus terrible. Ayant eu la mauvaise chance de donner sa main à Darnley, il faut qu'elle ait le malheur plus grand de la laisser tomber dans le gantelet sanglant de Bothwell. Moins sot, mais aussi ignoble que Darnley, Bothwell montre plus d'audace et de scélératesse.

Marie s'appuie sur lui pour se venger du premier. Bothwell, d'accord avec Morton, Maitland et autres, fait périr le triste Darnley. Puis, après le crime, il engage ses complices Morton et Maitland à signer, dans un repas, un acte par lequel ils déclarent qu'il est innocent de ce meurtre, et que Marie ne saurait choisir un plus digne époux. Un jugement dérisoire acquitte Bothwell, mais la conscience publique se soulève d'horreur.

A la suite de son enlèvement simulé par Bothwell, Marie le crée duc d'Ockney, et l'épouse à la face du ciel et de la nation, moins de quatre mois après la mort de Darnley. La pauvre Marie ne tarde pas à connaître le caractère de ce nouveau protecteur. Ses brutalités lui deviennent si intolérables qu'elle est sur le point de se frapper d'un poignard pour échapper à tant de misères.

Ces mêmes lords qui avaient été les complices de Darnley et de Bothwell, Morton, Maitland et autres, profitent de la révolte du sentiment public et déclarent la guerre à Bothwell. Celui-ci rassemble des troupes ; mais à peine les armées sont-elles en présence que la réprobation est si générale des deux côtés, que Bothwell est contraint à une fuite honteuse. Marie capitule et se rend aux lords

qui la ramènent à Édimbourg. Elle y rentre sous le poids de l'adnimadversion populaire et comme une condamnée, poursuivie par une bannière qui représente son époux mort et son fils à genoux demandant justice au ciel.

Les lords rebelles se décident à enfermer la reine au château de Locleven, et à remettre la régence à Murray, enfin parvenu au but de son ambition. Par un de ces miracles dus au dévouement que provoquent la beauté et le malheur, Marie s'échappe et ressaisit pour quelques jours la liberté et un reste de pouvoir. Mais, sa petite armée ayant été battue à Langseide par Murray, elle est contrainte de quitter l'Écosse. Généreuse elle-même, elle a la folle témérité de compter sur de pareils sentiments chez Élisabeth et de lui confier ses destins. La jalouse, l'astucieuse, la cruelle fille d'Henri VIII, tient Marie sous sa griffe féline pendant dix-neuf ans, et lui donne enfin le coup de grâce, en lui faisant trancher la tête par la main du bourreau.

Marie avait quitté la France dans sa dix-neuvième année, avait régné en Écosse environ sept ans, fut prisonnière dès l'âge de vingt-six ans, et ne fut délivrée que par la mort, qui la frappa

dans la quarante-sixième année de son âge.

Lorsqu'on examine cette société du XVI^e^ siècle, au milieu de laquelle vécut l'infortunée Marie Stuart et qu'on y cherche le peu de bien qui s'y trouve dans les personnes et les choses, on s'arrête l'âme triste et l'esprit fort embarrassé.

Les meilleurs ce sont encore les réformateurs protestants, tels que Wisshart et Knox. Au moins ces hommes ont une vie morale, souvent sublime d'abnégation et glorifiée par le martyre. Puis viennent de rares guerriers aux sentiments chevaleresques, comme Kircaldy de Grange, quelques poëtes et artistes, comme Chastelard, Rizzio. Ceux-ci apportent de la douceur, du charme, de nobles émotions dans ces jours de barbares violences. Quant aux hommes politiques, presque tous sont couverts de crimes en ces époques grossières. Le chancelier de l'Hôpital, avec sa grande âme et sa vertu, est un phénomène prodigieux qu'on ne saurait assez admirer. Les Murray, les Morton, les Élisabeth nous offrent d'affreux revers de médaille. Il faut beaucoup regarder, non leurs actes et les moyens qu'ils ont employés, mais les résultats de ces actes, qui ont établi

l'ordre pour un temps et permis aux peuples de respirer.

Avec ses talents d'administrateur et de guerrier, Murray est un ingrat et un traître vis-à-vis d'une sœur qui l'a comblé de bienfaits. Son ambition l'associe à toutes les trames perfides d'Élisabeth. Morton et Maitland sont encore plus souillés par la trahison et le crime. Comme régent, Morton ajoute à son infamie par ses cruautés et son avarice insatiable. Il renvoie à Élisabeth le comte de Northumberland qui lui avait donné l'hospitalité lors de ses fuites en Angleterre. La reine fait décapiter Northumberland et remet à Morton le brave Kircaldy de Grange qui s'était rendu par capitulation au commandant des troupes anglaises. Morton, frère d'armes du Bayard écossais, le condamne à mourir sur l'échafaud.

La grande Élisabeth, la mère de l'Angleterre, le boulevard du protestantisme, laisse voir en toute occasion une cynique duplicité, une cruauté digne de la fille d'Henri VIII. Elle joue avec la tête de Marie, sa prisonnière, comme avec celle de ses favoris. Elle verse le sang d'une main et de l'autre essuie hypocritement ses larmes. C'est une sorte de Louis XI en jupons. Ambitieuse, habile et

cruelle comme lui, elle réussit par les mauvais côtés de sa nature en rapport avec la barbarie de son époque.

La corruption, la trahison, la débauche crapuleuse, la férocité déshonorent l'âme humaine chez les grands. Les petits, ignorants, fanatiques, misérables, souffrent en victimes et font le mal comme des bêtes inconscientes.

Si la pauvre Marie avait eu moins de qualités et quelques-uns des défauts de sa rivale, il est probable qu'elle eût conservé le trône de ses pères par la ruse et le meurtre. Mais elle était confiante, généreuse, très-sensible aux arts, aux manifestations de la vie, très-susceptible d'attachement. Trop richement dotée par la nature, elle fut un moment trop gâtée par la fortune. Marie Stuart fut une des meilleures créatures de son temps, comme elle en fut peut-être la plus belle. Mais l'époque était si mauvaise, la société si grossière que toutes ses qualités devaient tourner contre elle, et pour la perdre, et pour altérer sa nature, en couvrant d'un nuage sa splendide beauté.

Pourquoi Marie a-t-elle attiré autant d'hommages après sa mort que de son vivant; ce qui

n'est pas peu dire puisque chacun de ses sourires lui valait une conquête ? Pourquoi, malgré ses erreurs et ses fautes, une sorte de culte passionné s'attache-t-il à sa mémoire ? Pourquoi cette beauté évanouie est-elle encore vivante au cœur de ceux qui connaissent sa tragique histoire ? Pourquoi cette poussière féminine conserve-t-elle le pouvoir de charmer ? Pourquoi cette gracieuse apparition de femme fait-elle définitivement partie de la tradition humaine ? En vérité, cela ressemble à un enchantement, à une possession.

Nous ne voulons pas dire qu'il n'en soit pas ainsi à l'occasion d'autres femmes. Mais, assurément, le phénomène est remarquable au sujet de Marie Stuart, à qui manquent l'innocence, la pureté, la vertu, l'héroïsme pour une grande cause. Cependant la possession existe. C'est un fait dont témoignent de nombreux écrits. Vivante, Marie a séduit tous ceux qui l'ont approchée ; morte, elle fait des chevaliers servants de tous ceux qui la connaissent.

On n'a pas assez approfondi, ce nous semble, la cause intime de cette passion posthume pour la belle et malheureuse Marie. Ses malheurs furent grands, mais cette auréole ne suffit pas pour

produire une aussi vive et persistante admiration. Hélas! assez d'autres, dont le destin fut aussi fatal, n'ont plus de fidèles aux pieds de leur autel abandonné. Encore l'auréole de Marie est-elle obscurcie par ses fautes, ses erreurs et, pour tout dire, par ses crimes.

Ce phénomène a une cause unique mais puissante, c'est que Marie est la femme type, c'est une des expressions les plus délicates et les plus parfaites de son sexe. Dans le siècle calamiteux où elle vécut, elle en représente la cause. Marie fut une vraie femme, qui souffrit comme une femme et parce qu'elle fut tout à fait femme. C'est une martyre de son sexe et de son temps.

Si Marie avait été moins belle, si elle avait eu l'âme moins fière et moins généreuse, si sa fortune avait été moins haute, il est certain que son sort eût été moins misérable. Moins belle, elle n'eût point excité la jalousie d'Élisabeth, principal artisan de ses malheurs, elle eût été moins flattée, moins trompée, elle n'eût point provoqué autant de compétitions autour de sa personne, elle n'eût pas épousé à la hâte l'imbécile Darnley. Avec une âme moins noble, elle ne se fût confiée ni à Élisabeth, ni à Murray, ni à tant d'au-

tres, qui travaillèrent à sa ruine. Enfin, dans une situation moins brillante, elle eût été soustraite à la plupart des causes qui la précipitèrent du faîte dans l'abîme. Elle aurait pu, selon le désir qu'elle manifesta souvent, au dire de Brantôme, fixer sa résidence en Poitou et en Touraine, provinces que son douaire de reine de France lui donnait en apanage, et y mener une douce et poétique existence à la façon de la reine de Navarre. Mais ses oncles, les Guise, en décidèrent autrement.

Marie Stuart fut si bien une vraie femme qu'il n'est pas un lecteur qui ne sente, à travers les siècles, à travers la tombe, les palpitations de son cœur, les tressaillements de son sein oppressé; pas un qui n'ait vu passer sur son noble front l'éclair et l'ombre, s'abaisser les franges de ses longs cils, luire son regard jeune et triomphant; qui ne l'ait vue rougir et pâlir d'émotion, pleurer et sourire; qui n'ait entendu résonner à son oreille sa voix argentine, son luth mélodieux, et n'ait retenu quelques-uns de ses vers; qui ne l'ait vue chevauchant sur sa blanche haquenée Rosabelle, à travers les bruyères d'Écosse, à la tête d'une troupe de sauvages montagnards, pareille à une rose odorante au milieu de houx épineux ; ou bien

écoutant de la poésie, de la musique, dansant comme dansent les fées, causant comme la belle Diane de Poitiers ou la reine Marguerite, tendant aux baisers sa royale petite main, unissant la majesté à la grâce, la générosité à l'esprit et aux talents, les caprices d'un enfant gâté à la fière résignation d'une martyre.

C'est parce que Marie Stuart fut une femme, qu'elle règne encore sur l'imagination des poëtes. Sa beauté et son caractère tout féminin, qui furent en partie cause de sa perte, lui valent aujourd'hui des admirateurs.

CHAPITRE XV

DE L'ORGUEIL FÉMININ

I

Entre les traits caractéristiques qui distinguent l'homme de la femme, il est certain que, chez le premier, prédomine la faculté appelée par les phrénologistes *estime de soi*, et connue par ses excès sous le nom d'*orgueil*, tandis que la faculté prédominante, chez le sexe, est celle désignée en phrénologie, par le terme d'*approbativité*, et, dans ses excès, par celui de *vanité*.

Tous les avantages qui nous mettent en relief vis-à-vis de nos semblables, sont essentiellement propres à développer l'orgueil et la vanité. C'est ainsi qu'on en trouve de curieux exemples chez les poëtes, les artistes, les savants et les hommes d'action. La grandeur de leurs facultés, les succès obtenus exaltent leur orgueil au point de les rendre in-

supportables et ridicules. Ils ont besoin de tout leur mérite pour se faire pardonner cette monomanie.

Comment s'étonner que le pouvoir de charmer produise chez la femme un semblable résultat. Les enivrements de l'orgueil sont peut-être plus excusables chez la femme que chez l'homme, puisqu'elle a moins de raison et moins d'équilibre moral que lui. L'approbativité de la femme forme à peu près son unique contre-poids. Encore, en cette circonstance, faut-il y voir une arme à deux tranchants. Car, si d'un côté le besoin de plaire soumet la femme au milieu, d'autre part, la vanité surexcitée prête aussi des forces à l'orgueil.

II

Toute femme a un fonds d'orgueil, parce qu'elle sent instinctivement que la nature l'a destinée à porter une couronne, la beauté.

Aujourd'hui la belle pousse souvent à l'extrême l'infatuation de sa personne et l'enivrement de sa puissance. Il lui arrive, à l'exemple des empereurs romains, de perdre toute vraie notion de ses rap-

ports avec ses semblables. Elle touche à l'absurde et au ridicule sans en avoir conscience. Elle devient dieu, comme Caligula, et suprême artiste, comme Néron.

Il lui surgit naturellement de ces pensées qui rappellent le mot du célèbre danseur Vestris, lequel, dans sa naïveté superbe, disait : « Ce siècle a produit trois grands hommes, moi, le roi de Prusse et M. de Voltaire. »

La belle, c'est quelquefois l'enfant despote, qui veut la lune et qui l'aura, ou plutôt qui brisera sans pitié tout semblant d'obstacle à l'accomplissement de son désir.

La femme, ainsi faite, veut tout soumettre à la loi de son bon plaisir, même la nature. Elle décrétera que sa jeunesse est éternelle et posera en axiome qu'elle est, comme Calypso au milieu de ses nymphes, la plus belle des belles. Sa raison sera infaillible et ses jugements sans appel. Ce qui est juste, c'est ce qu'elle a décidé et résolu. Elle fait le jour et la nuit, la pluie et le beau temps, le vice et la vertu. Le monde est son marchepied, elle plane dans l'éther au-dessus des hommes, vils esclaves sur lesquels elle daigne, par pitié, abaisser ses regards.

Toucher à sa couronne, froisser cet orgueil souverain, c'est là un crime de lèse-majesté, pour lequel elle se montrera aussi impitoyable que le tyran le plus farouche.

Cet orgueil repose sur une base légitime, le pouvoir de la beauté. Comme tous les pouvoirs sans contre-poids, il se perd par les excès et périt par les abus.

CHAPITRE XVI

LE TRIOMPHE DE DON JUAN

L'homme qui veut plaire a un grand avantage sur l'homme qui aime

Le premier est maître de lui, le second s'est donné. L'un est hardi, entreprenant, il possède toutes ses facultés; bien plus elles reçoivent une force nouvelle, elles acquièrent du mordant, du relief par l'incitation du désir. L'homme qui veut plaire est supérieur à lui-même.

Le second, au contraire, est intimidé, tremblant. Ce qu'il aime lui apparaît dans un nimbe d'or tellement splendide, qu'il s'humilie et se regarde comme un pur néant. Embarrassé, confus, le cœur débordant, l'imagination en feu, il a tant à dire qu'il ne peut rien trouver. L'homme qui aime est inférieur à lui-même.

Souvent les femmes ne se rendent pas à ceux qui les aiment, mais à ceux qui leur résistent; qui les aime est un vaincu. Il n'intéresse plus leur désir de plaire et de dominer. Celui qui leur résiste est un rebelle; il y a plaisir et honneur à le dompter.

L'homme sûr de lui, a déjà un grand avantage sur la femme. Elle est étonnée, piquée au jeu; un peu plus elle serait offensée. En outre, les hardiesses mettent son amour-propre à couvert. Puis, les femmes aiment la force et ses apparences. Le ravisseur Pâris semble plus aimable que l'honnête Ménélas. N'oublions pas non plus de mettre en ligne de compte l'attrait du fruit défendu.

Pour plaire aux femmes, il faut surtout les flatter, car la beauté est une royauté, et toute royauté regarde la flatterie comme un apanage de la couronne, un légitime hommage au suzerain. Ceci est tellement dans la vérité de la situation que toute flatterie est bonne. Le désir de plaire est si violent chez la femme, qu'elle boit la louange, comme une chatte à jeun boit du lait. Pour plaire aux femmes, il faut encore frapper leur imagination par l'appareil de la force, de la grandeur, de la richesse, par le relief d'une célébrité quelconque.

Don Juan sait tout cela d'instinct ou par calcul. Il en use et le met en œuvre mieux que personne. De là le triomphe de don Juan sur Saint-Preux, et comment il se fait que la liste de l'un est si longue tandis que l'autre se tue ou vit misérable.

Le XVIII^e^ siècle a vu plus d'un modèle formé à l'école de don Juan. Richelieu, ce roué qui vécut pour plaire et faire des conquêtes, qui avait des plans d'attaque pour tous les cas, et ne recula devant aucune extrémité dans cette guerre de l'homme contre la femme, Richelieu est resté comme le parangon du genre. Il eut l'art de se mettre à la mode, et dès lors il fut le point de mire et l'idole de toutes les femmes. Son portefeuille a sans doute contenu plus de noms que la longue liste de don Juan, car il poussa loin sa carrière. Richelieu fit les beaux jours de la Régence et de la fin du règne de Louis XV. A sa mort, on trouva un sac de lettres de femmes étiqueté ainsi : *Lettres que je n'ai pas eu le temps de lire.* La veille, il avait encore reçu cinq billets de grandes dames implorant un rendez-vous. Sa main débile et flétrie depuis longtemps, comme son visage et son âme, n'avait pu en rompre les cachets.

Cela est triste, mais vrai. Les mémoires du

temps donnent le détail de ce navrant spectacle.

Beaucoup de femmes, qui ne trouveraient que fadeur et monotonie dans les voluptés intimes d'un amour partagé, se jetteront dans les bras de don Juan, prêtes à souffrir pour lui et par lui.

Elles seront avec une joie fiévreuse ses victimes et ses martyres. Leur vanité, leur orgueil, leur imagination auront été surexcités et satisfaits. Avant tout, ces femmes veulent plaire, parce qu'elles constatent ainsi leur pouvoir, et point aimer, parce qu'elles n'en éprouvent pas le besoin.

Célimène et don Juan ont cela de commun que tous deux cherchent à plaire et point à aimer. Vaincre les résistances, dominer les volontés, se faire une belle litière de désirs, d'hommages, de dévouements et de sacrifices, tel est leur but. La femme est naturellement mieux placée dans ce rôle, puisque plaire est sa loi suprême. Toutefois, il est difficile de dire lequel de ces deux types fait le plus de victimes, impose le plus de souffrances. Si don Juan n'avait affaire qu'à Célimène et réciproquement, ils se puniraient l'un l'autre. Ces deux types des sociétés civilisées, où le charme commence à se substituer à la force, caractérisent

l'abus et non l'emploi normal de ce pouvoir nouveau. Ces expressions fausses disparaîtront un jour lorsque l'homme sera en possession de toute sa moralité, lorsque la Beauté exercera naturellement son empire.

CHAPITRE XVII

LE MENSONGE DE LA FEMME

I

Je commence par le déclarer bien haut, s'il est quelque chose de visiblement écrit au front de la femme, c'est qu'il n'est point fait pour le mensonge. Le visage d'Ève ne ment si bien que parce qu'il ne doit pas mentir. La femme est si peu faite pour le mensonge que, même après avoir perdu son innocence, sa physionomie en garde longtemps l'expression.

Eh quoi? ce doux visage, ces yeux parlants, cette bouche fraîche et pure, cette voix sympathique, cette candeur d'enfant, ce sourire, cette grâce ingénue, la nature n'aurait prodigué tous ces dons que pour que la femme pût mieux feindre, mieux tromper, mieux mentir! Oh! ce serait odieux si cela n'était pas impossible.

Mentir! mentir toujours, mentir à coup sûr, mentir à l'homme qui d'abord croit en vous, c'est dans l'ordre, mentir quand on est Reine par le droit divin de la beauté, mentir quand on est Mère, c'est-à-dire le vivant berceau de l'homme!

Mais à quoi bon et pourquoi cette dégradation et cette honte?

Est-ce que la gazelle, l'antilope et la biche, famille timide et ruminante, aux beaux yeux, à la tête fine, aux formes gracieuses, est-ce qu'elles auraient été destinées à déchirer, à mordre, à tuer comme de féroces carnassiers? Qu'il en soit ainsi des renard, chacal, hyène, panthère et de toute la troupe des félins, à la patte de velours, aux ongles sanglants, cela est écrit et cela se voit.

Mais la nature ne fait pas de contre-sens.

La femme a été créée pour être belle, pour plaire, pour attirer par le charme, pour ennoblir l'espèce humaine, non pour l'avilir en se dégradant elle-même.

Si la femme ment aujourd'hui, c'est que tout ment autour d'elle et qu'elle reflète son milieu. Elle ment parce qu'elle est encore sous l'empire de la force et qu'elle n'y peut opposer que la ruse. Elle ment par orgueil de reine outragée et pour

les révoltes de sa pudeur. Elle ment parce qu'il faut mentir, et, qu'en raison de sa nature malléable, elle s'y habitue et porte le mensonge comme un vêtement incommode, comme un corset ou une crinoline.

La grâce ne pouvant l'abandonner, elle farde, elle embellit cet ignoble mensonge. Elle en fait un masque riant, la perfide! Elle le dépose parfois avec bonheur, mais elle le reprend toujours par orgueil et parce qu'il lui est plus facile d'étouffer sa conscience que d'abdiquer.

La femme finit par porter légèrement le mensonge et s'en faire un jouet : elle est si enfant!

Il faut aller jusqu'au bout et faire pénétrer la lumière aussi loin que possible.

Je dis que la femme porte légèrement le mensonge, j'ajouterai qu'il en est de même du crime en certains cas. Au reste, le mensonge, qu'est-ce autre chose que le premier degré dans la voie du mal? Il en est plus d'un exemple, et j'en vois plusieurs motifs.

La faiblesse du sens moral de la femme, l'impuissance de sa raison, son orgueil de reine qui la rend impeccable à ses yeux, son impérissable désir de plaire qui l'empêche d'accepter une déchéance,

enfin son impressionnabilité qui la fait mobile et légère.

Ce n'est pas que la femme soit mauvaise, comme serait disposé à le dire un esprit sans réflexion. La femme ne fera pas le mal de parti pris, et rarement commettra le crime de propos délibéré. En général, aucun de ses actes n'est fondé sur des raisons. Ces déviations se produisent au courant de la vie et par la fatalité des circonstances. « Il » y a cela d'admirable dans les femmes, dit » Balzac, qu'elles ne raisonnent jamais leurs » actions les plus blâmables ; le sentiment les en- » traîne. Il y a du naturel même dans leur dis- » simulation, et c'est, chez elles, je crois, que le » crime peut se rencontrer sans bassesse. La plu- » part du temps *elles ne savent comment cela* » *s'est fait.* »

II

L'impressionnabilité de la femme est si grande qu'il y a une certaine franchise dans ses mensonges.

Alors même qu'il y a calcul de sa part, la femme entre si spontanément dans une situation,

qu'elle joue son rôle au naturel. Elle est entraînée, bien qu'elle simule une passion qu'elle ne ressent pas. L'émotion peut la gagner jusqu'au point de la tromper elle-même. Pour un moment, elle sera un acteur de bonne foi. Comment n'être pas pris à ce piége, puisque, par son impressionnabilité, la femme y est prise elle-même?

Ainsi que la Pythonisse, la femme est agitée et possédée par le dieu. Elle vibre tout entière sous cette influence dominatrice et sans avoir conscience de ce qu'elle dit. Elle est l'instrument d'une situation.

Oui, il y a plus de franchise qu'on ne croit dans le mensonge de la femme. Elle est vraie au moment où elle parle.

III

Tant que la société humaine sera dans le faux, la femme sera fausse. Tant que le droit de la force opprimera le droit de la grâce, la grâce cherchera à prendre son pouvoir légitime par la ruse.

Il n'y a qu'un moyen d'en finir avec les abus de la force et les abus de la beauté, c'est d'établir la justice; c'est d'arranger la société de telle sorte

que chacun y ait son droit, que chacun y soit à sa place, que tous y trouvent l'expansion normale de leur être.

Alors, seulement, le mensonge ne voilera plus la face de la femme et la beauté resplendira de tout son éclat.

IV

DE L'INGRATITUDE FÉMININE

On a dit en forme de boutade : l'ingratitude est l'indépendance du cœur. Cela équivaut à dire : manquer de cœur, c'est manquer de cœur. Cette vue de surface ressemble beaucoup aux appréciations de M. de Lapalisse et la définition ne brille guère par la profondeur de l'analyse.

Être ingrat, c'est d'abord et avant tout manquer des sentiments de justice et de bienveillance. Là est l'essence de l'ingratitude. Il est facile de s'en convaincre en y regardant.

Qu'est-ce qu'un ingrat? C'est un obligé, un obligé gratuitement, un obligé qui souvent a solli-

cité le service rendu. Tel est le genre de service auquel l'ingrat fait défaut. Il est au-dessous du commerçant qui faillit à l'échange du service convenu, précisément parce que la dette de l'ingrat n'a point la loi pour appui et que cette dette repose entièrement sur son sentiment de justice, sur sa valeur morale. Il est assez plaisant de remarquer qu'on traite légèrement l'ingrat et qu'on regarde comme déshonoré celui qui manque à une dette dont son honneur est le seul garant.

Non-seulement l'ingrat est au-dessous du négociant qui faillit à son obligation, il est au-dessous du voleur. En effet, le voleur, souvent aux prises avec le besoin, escamote ou impose un service à un individu quelconque qui représente la société. On ne peut tolérer le voleur, il faut le punir, sans cela la société serait impossible, puisque la sécurité et la solidarité en seraient absentes. J'en tombe d'accord.

Mais il faut aussi que l'on m'accorde que celui qui ne rend pas service pour service ainsi qu'il s'y était engagé, celui qui s'attribue par la ruse ou la force un service d'un inconnu, sont beaucoup moins coupables moralement et infiniment moins odieux que l'ingrat, qui reçoit un service d'un ami, en

tout cas d'un être bienveillant, et qui manque au premier et au plus noble sentiment de notre espèce, à la justice.

Dépourvu de ce sentiment supérieur, l'ingrat ne peut jouir de cette volupté qui inonde le cœur reconnaissant. Car la reconnaissance répand son parfum et ses joies surtout en l'âme de celui qui l'éprouve. Celui envers qui on la ressent, est principalement satisfait dans des sentiments de justice et de bienveillance, et par le plaisir d'admirer l'âme humaine sous l'un de ses plus beaux aspects.

C'est parce que être ingrat, c'est méconnaître l'avance d'un service gratuit que l'homme, doué du sentiment du juste, n'accepte pas un service de celui qu'il ne peut estimer. Dans ce cas la reconnaissance lui serait un trop lourd fardeau. Pour que tout soit normal entre l'obligé et le bienfaiteur, il faut que l'un et l'autre soient d'honnêtes gens. Alors la reconnaissance est douce à l'obligé, et le bienfaiteur est heureux d'être payé par la monnaie d'or du cœur, et non par un service équivalent.

Il résulte de ce que nous venons de dire sur l'ingratitude, qui a pour cause essentielle l'absence des sentiments de justice et de bienveillance

générale, que cette faiblesse humaine doit être beaucoup plus commune et plus excusable chez la femme que chez l'homme.

Le plaisir de la reconnaissance ne touche et ne remplit que les âmes grandes et fortes. La reconnaissance de la femme peut être vive, mais elle sera courte. Par son impresionnabilité, le présent a tant de prix pour la femme, que la mémoire du passé lui est légère, l'avenir souriant, le regret nul et le remords faible.

Je le répète, la reconnaissance est une joie virile. Qui songerait à exiger un tel retour des enfants, ou plutôt comment une volupté de cet ordre pourrait-elle être ressentie par ces gracieuses créatures, si charmantes, si mobiles, si bien à vous dans la joie du moment, si loin de vous dans l'instant qui suit?

C'est par faiblesse d'âme qu'on ne peut éprouver la noble émotion de la reconnaissance et voilà pourquoi elle est si peu à l'usage des femmes, dont l'âme est belle, douce, ardente et mobile, mais non juste, grande et forte.

Si l'ingratitude rend le cœur indépendant, elle témoigne avant tout de la faiblesse de l'âme humaine.

CHAPITRE XVIII

DE L'INJUSTICE

DU JUGEMENT DES HOMMES SUR LES FEMMES

I

Pourquoi veut-on voir la femme parfaite? pourquoi lui fait-on plus de reproche qu'à l'homme de ce qui l'obscurcit, la rabaisse et la dégrade? pourquoi le vice de la femme nous fait-il horreur comme si nous l'apercevions chez l'enfant, créature fraîchement éclose, toute lumière et toute innocence?

A l'origine des sociétés, le jugement de l'homme sur la femme est pareil à celui du loup sur l'agneau. C'est le fort jugeant le faible. Il condamne à tort et travers.

Quand la société, un peu meilleure, permet à la beauté de la femme de jeter quelques rayons sur le monde, l'homme, touché par cette expres-

sion plus exquise et plus achevée de la forme humaine, est naturellement porté à attribuer à la femme des qualités morales correspondantes à cette forme. Il la juge en bien parce qu'il la voit en beau. Il exalte ses mérites et ses perfections. C'est un ange, il veut qu'elle soit toute parfaite.

S'il aperçoit une tache au soleil, si la femme qui ne peut que refléter l'état actuel de la société, lui apparaît au-dessous de ce qu'il attend, il se montre encore sévère et sans merci. Par réaction, il est mauvais juge et la condamne outrageusement. La dégradation de son espèce sous cette forme supérieure lui paraît monstrueuse. La femme porte la peine de l'infirmité sociale.

II

Cet injuste et faux jugement de l'homme sur la femme, s'est traduit de la façon la plus solennelle et la plus formidable.

En effet, les anciens dogmes religieux se rencontrent en ce point que tous maudissent et réprouvent la femme. Il est facile de découvrir la

cause de cet anathème. Lorsque l'homme, dominé par l'instinct, ne voit dans la femme qu'un moyen de satisfaire ses sens, la femme est pour lui une cause de dégradation. Bientôt il en a conscience, et cette dégradation lui pèse. Visiblement, la faute ne vient pas de la femme, qui est le patient et la victime, mais de l'homme ignorant et grossier. C'est par une double injustice que l'homme a fait retomber sur la femme la peine de sa malédiction et le poids de sa brutalité primitive.

Tous ces dogmes ont consacré cet affreux déni de justice, cette appréciation puérile autant que stupide. Malheur au faible quand le fort est aveugle!

La femme porte témoignage pour ou contre l'homme. S'il est sauvage et grossier, elle est laide et triste; s'il est dur et sensuel, elle est rusée et vicieuse; s'il est sans cœur et sans idéal, elle est légère, corrompue ou folle.

La femme est la vivante manifestation de la conscience de l'homme.

III

Les artistes et les poëtes ont toujours eu recours à la forme féminine pour allégoriser les sentiments et les passions de l'âme humaine. Le côté noble et poétique de l'espèce s'est naturellement présenté à leur esprit sous l'aspect de la femme.

C'est ainsi que les Grâces, les Muses et les Vertus sont femmes et sœurs : les fées et les génies, tout ce que l'homme a voulu poétiser, il l'a interprété par la beauté de la femme. Est-ce avec des formes viriles qu'on eût pu symboliser la justice, la charité, la paix, la gloire, la fécondité, la sagesse, la poésie, la science, la pudeur et l'innocence ?

Quand l'homme a voulu représenter la haine, la vengeance, la guerre et la peste, s'il s'est servi de la forme féminine, c'est pour exprimer plus fortement, par un contraste lumineux, l'horreur cachée sous ces allégories.

IV

L'observation a souvent constaté, et l'on dit avec raison que, quand les femmes se mettent à être mauvaises, elles sont pires que les hommes. De même, elles sont plus aisément entraînées à des actes spontanés de dévouement. En révolution, elles deviennent d'horribles tricoteuses et d'affreuses mégères, ou bien d'héroïques Charlotte Corday.

Il y a trente ans, le législateur, par un sentiment de justice, contraire à son principe philosophique, déclara qu'il y avait des circonstances atténuantes dans les crimes de l'homme. Ce même sentiment de justice doit porter le penseur, ayant réfléchi à la nature de la femme, à admettre que, si les circonstances entrent pour moitié dans les crimes de l'homme, elles sont pour les neuf dixièmes dans les fautes de la femme.

Les crimes de l'homme viennent des sens et de sa force brutale. Les folies et les malheurs de

la femme viennent de son impressionnabilité et de son besoin de plaire; voilà pourquoi ses fautes sont essentiellement excusables.

On doit amnistier la femme comme l'enfant et la foule, comme tout ce qui vibre au soleil et tourbillonne sous le vent, et à cause de sa mobilité ne s'appartient pas mais est soumis à l'empire des circonstances.

La femme sera très-bonne en même temps que très-belle, quand l'état social sera très-bon.

CHAPITRE XIX

DE L'IDÉAL

EN CE QUI TOUCHE LA FEMME

I

Par sa nature essentiellement impressionnable, la femme vit du moment et pour le moment. De plus, par le caractère propre de son intelligence, elle répugne à toute conception abstraite. Suivre un raisonnement lui est une peine et généraliser un effort odieux. La femme ne connaît pas les méditations profondes, les aspirations puissantes, les enthousiasmes sacrés par lesquels l'homme s'élève au-dessus de ce qui est pour imaginer ce qui doit être.

On ne peut se représenter la femme dans l'attitude méditative de Spinoza ou de Newton, de

Descartes ou de Keppler. Faite pour couver amoureusement l'enfant et le réchauffer dans son sein, il ne lui a pas été donné d'avoir de lentes et fortes incubations cérébrales, et de poursuivre d'une pensée infatigable le Vrai, le Bien et le Beau au delà des limites connues.

Vous pourrez bien amuser et distraire une femme par des féeries et des contes, mais non lui faire embrasser les utopies généreuses et grandioses. Elle ne peut écouter les rêves d'avenir; bientôt elle s'échappe impatiente, disant : Chansons que tout cela. Sa curiosité, qui est vive et pénétrante, n'a ni profondeur, ni persistance. Ses perceptives fines et nettes, son contact frémissant avec le réel l'empêchent d'aimer le mystérieux avenir, sinon comme un rébus ou une charade dont le mot va être dit.

L'impuissance de la femme à s'abstraire du présent, à idéaliser, montre bien que son rôle est d'adoucir et de poétiser la vie de l'espèce. A l'homme incombe le labeur des bras et le labeur suprême de l'esprit. A lui de défricher la terre et de s'approprier sa surface par l'industrie et la science ; à lui de modifier sans cesse l'édifice des lois pour le rendre de plus en plus conforme à la

nature humaine ; à lui de reconnaître et de resserrer plus religieusement son lien avec l'Infini.

II

Pour les unir étroitement, la nature a doué l'homme de la faculté d'idéaliser, et la femme du besoin de plaire.

N'était sa faculté d'idéaliser, les relations de l'homme avec la femme eussent été courtes et bornées à l'instinct. Il n'y aurait eu en présence qu'un mâle et une femelle. Telle est la situation à l'état primitif, alors que la femme n'est pas encore sortie de la chrysalide du bimane.

Sans l'idéal, l'homme ne sentirait ni vivement, ni profondément la grâce et la beauté de la femme. Il n'en aurait pas fait l'occupation de la plus grande part de sa vie, il ne l'eût pas aimée d'un amour véritable, noble et poétique.

L'idéalisation de la femme par l'homme tient essentiellement à la faculté de celui-ci, et accessoirement au charme de celle-là.

De tous les êtres qui vivent près de l'homme, aucun ne le touche par plus de points que la femme; aussi peut-on avancer qu'en général un homme, qui n'a pas idéalisé une femme, est incapable d'idéaliser quoi que ce soit.

CHAPITRE XX

POURQUOI LA FEMME

A BEAUCOUP DE RELIGION ET PEU DE MORALITÉ

Pour la femme, la loi se dégage du milieu qui modifie souverainement sa nature délicate : l'atmosphère qu'elle respire lui fait son âme. Conséquemment la loi de la femme vaudra ce que vaut la société du moment, sa morale sera la morale courante. Les coutumes, les convenances, ce qui se fait, ce qui se dit, ce qui est bien selon l'usage traditionnel, établi, dominant, voilà ce que son désir de plaire, non moins que son impressionnabilité, lui font une nécessité d'accepter. Ainsi qu'un baromètre exact et sensible, la femme marquera le haut et le bas de la vie sociale.

La recherche et la connaissance des rapports des êtres entre eux, du juste en soi, de la morale

envisagée en dehors du présent et du convenu, ne pouvant être de la compétence de la femme, il est vrai de dire qu'elle n'a pas de sens moral.

A son intelligence nette et positive, il faut une affirmation formelle sur la vie et sa destinée; à son sentiment peu élevé, peu profond mais vif et ardent, il faut une foi saisissante qui la rattache à l'infini et à ses semblables; ainsi qu'à l'enfant qui aime les jouets, il lui faut un culte plein d'apparat.

Ne pouvant avoir de moralité, la femme aura de la religion.

Précisément, parce qu'elle possède une certaine conscience de la mobilité de sa nature, la femme éprouve le besoin d'avoir un point fixe où elle se retrouve et se sente elle-même. Donc la femme s'attachera fortement, opiniâtrément à un culte. Elle se consumera dans un ensemble de pratiques rigoureuses : prières, chapelets, vœux, pèlerinages, sermons, confessions, pénitences et mortifications de plus d'une sorte. Ces habitudes de dévotion seront parfois pénibles et n'en seront que plus fidèlement accomplies.

Car, dans leur minutieux appareil, ces pratiques représentent l'arche sainte, le point d'appui, où

l'on se retrouve soi-même, en face de Dieu, de la justice, de la loi et de ses devoirs, où l'on se sent grande et forte, prête à tout racheter par le sacrifice et la mort.

Les êtres passionnés et impressionnables ne peuvent reconnaître une loi morale, qui s'établit en la conscience par les lumières d'une haute raison et sous l'inspiration des sentiments les plus élevés. Ils ont besoin d'une religion qui les absout et les relève à chaque chute nouvelle ; ils ont besoin d'une pratique qui fixe leur attention et les rappelle incessamment à l'ordre.

La forme religieuse étant la seule sous laquelle la femme puisse accepter une loi supérieure aux faits qui la tyrannisent et reconnaître des sentiments de justice en dehors et au-dessus de ses émotions, il est manifeste qu'il faut estimer la pratique d'un culte comme un signe favorable pour la plupart des individualités de ce sexe.

Pour qu'il en soit autrement, il faut supposer un concours de circonstances exceptionnellement favorables ; un père, un mari, une famille capables d'inspirer une légitime confiance dans une foi religieuse supérieure, dégagée du passé par la science et le sentiment de l'avenir. Il existe au-

jourd'hui de rares exemples de cet ordre. Ce sont d'heureux présages, dont il est bon de tenir compte. George Sand nous a fait un admirable tableau de ce genre dans *Mademoiselle de La Quintinie*.

Dans son impuissance à se faire une loi morale, si la femme n'a pas de religion, il ne lui reste plus de lien avec ses semblables, elle sort de la communion du genre humain. Ce serait un être vague et monstrueux.

Aussi rien n'est plus tenace que l'idée religieuse chez la femme, quelque dégradée qu'on puisse l'imaginer. Elle sent instinctivement que par là elle participe de la vie du genre humain et se rattache à la vie universelle. Donc on a de la religion, car *on n'est pas un chien*, formule énergique prise sur nature et qui peint la situation.

CHAPITRE XXI

L'INÉGALITÉ DU SENS MORAL

DANS LES DEUX SEXES

EST EN RAPPORT AVEC LA DIFFÉRENCE DES FONCTIONS

Quelqu'un a dit avec raison : Les hommes n'estiment pas toujours ce qu'ils aiment, les femmes au contraire n'estiment que ce qu'elles aiment.

Dans les deux cas l'amour est plus fort que la raison et les sentiments supérieurs. Mais il importe d'établir ici une remarque fondamentale.

Malgré leur éclipse, la raison est assez forte et le sentiment du juste parle assez haut chez l'homme pour qu'il reconnaisse que devant sa conscience il est déchu. Chez la femme, la raison s'est obscurcie complétement, à cause de sa faiblesse, et le sens moral, lueur vacillante, a été

facilement éteint par l'orage de la passion. Chacun d'eux a agi conformément à la nature de son être et de sa fonction dans la société, mais qu'en conclure?

Éclairons-nous davantage par deux illustres exemples.

Héloïse ne voulut pas qu'Abélard la prît pour épouse, parce qu'elle eût ainsi porté atteinte à sa considération. Elle préféra en souffrir elle-même et que la tache demeurât sur elle. Mademoiselle Aïssée, de touchante mémoire, voulut que le chevalier d'Aydic restât attaché à l'Ordre de Malte, craignant de ternir la gloire de son amant et préférant souffrir de sa position équivoque. Ces nobles femmes furent ici dans la vérité de leur rôle et il faut admirer leur abnégation, qui fut telle qu'elle fit taire leur orgueil et leur vanité.

Abélard et le chevalier n'eussent pas été dans le leur, si, en épousant leurs maîtresses, ils avaient réellement porté atteinte à leur dignité d'homme.

L'amour de ces deux femmes était noble et fait pour les élever. La suite de leur vie a montré qu'elles étaient trop bien douées pour avoir pu jamais ressentir une passion vulgaire et qui les eût

rabaissées. Mais la faiblesse du sens moral chez la femme et la différence de rôle chez les deux sexes, n'en ressortent qu'avec une plus grande évidence.

Héloïse et mademoiselle Aissée sont des femmes supérieures, et cependant elles consentent avec joie, pour satisfaire leur tendresse, à vivre diminuées sinon à leurs propres yeux, au moins à ceux du monde. On ne les blâme point, on ne les trouve point déchues, bien plus on admire leur amour pour l'objet de leur sentiment qui en était digne à la vérité.

Mais pourquoi cela, et en serait-il de même de l'homme ? Quel jugement porterait-on sur celui qui sacrifierait à la femme la plus éminente, sa dignité, son rang et sa couronne de citoyen ?

Ici pourquoi le jugement change-t-il et pourquoi ne trouvons-nous plus en notre conscience la même approbation?

L'homme ayant, de par la nature, charge de vérité et de justice, portant l'Idéal dans son sein comme la femme y porte l'enfant, l'homme se doit à ce qui est bien, à ce qui est juste, à la société. Il ne peut se diminuer, faillir à son rôle social. Il est tenu à conserver toute la noblesse de son âme. La femme qui se sacrifie à l'homme

digne de ce beau nom, s'élève : l'homme qui se sacrifie à la femme, s'abaisse.

En résumé : il est naturel à la femme de n'estimer que ce qu'elle aime, parce que l'impression qui la fait vibrer est la loi de son jugement; parce que son intelligence très-peu synthétique est inhabile à voir le vrai indépendamment de ce qui la touche; enfin, parce que son manque de vigueur au physique et au moral l'exonèrent à l'égard de la société des devoirs et de la responsabilité, imposés à l'homme par la nature.

CHAPITRE XXII

MADAME DE LONGUEVILLE

La sœur du grand Condé et l'héroïne de la Fronde mériterait une étude à cette place, si nous pouvions la lui consacrer. Plusieurs vérités ressortiraient clairement sur le fond mouvementé et brillant de son histoire.

Madame de Longueville fut merveilleusement douée de tous les charmes et de toutes les qualités qui distinguent la femme. Nul doute qu'elle ne dût son pouvoir et l'importance de son rôle, moins à sa naissance illustre qu'au brillant assemblage de ses qualités féminines.

On rencontrerait difficilement un exemple plus frappant de l'influence des circonstances sur une femme. Cette cire molle et choisie reçut toutes les

empreintes. En outre, madame de Longueville accuse avec beaucoup de relief ces signes particuliers d'une âme féminine : une ferveur de pratiques religieuses, proportionnelle à la faiblesse du sens moral, une intelligence très-vive et très-ouverte avec un manque complet de raisonnement et de réflexion.

Bien que nous ne puissions nous occuper longuement de ce type gracieux, nous mettrons néanmoins en lumière ce que nous venons d'avancer, et cela d'autant mieux que nous avons pour nous y aider d'illustres contemporains, qui ont pu la juger de très-près, Nicole, Pascal, et La Rochefoucault.

Voici le coup de pinceau de l'auteur des *Maximes :*

« Madame de Longueville avait tous les avan-
» tages de l'esprit et de la beauté en si haut point
» et avec tant d'agrément, qu'il semblait que la
» nature avait pris plaisir de former en sa per-
» sonne un ouvrage parfait et achevé; mais ces
» belles qualités étaient moins brillantes à cause
» d'une tache qui ne s'est jamais vue en une per-
» sonne de ce mérite, qui est que, bien loin de
» de donner sa loi à ceux qui avaient une particu-

» lière adoration pour elle, elle se transformait » si fort dans leurs sentiments qu'elle ne recon- » naissait plus les siens propres. »

Ajoutons ici pour terminer sur la puissance des charmes de madame de Longueville, un court extrait du *caractère* de la princesse, composé par un janséniste, peut-être Nicole :

« Tout son extérieur, sa voix, son visage, ses » gestes étaient une musique parfaite ; et son » esprit et son corps la servaient si bien, pour » exprimer tout ce qu'elle voulait faire entendre, » que c'était la plus parfaite actrice du monde. »

Ce portrait est bien celui d'une femme charmante, toute grâce et toute séduction, mais, chose singulière, de la part du philosophe des *Maximes,* le seul reproche qu'il adresse à son modèle, le seul défaut qu'il trouve à ce diamant, c'est justement la qualité capitale de la femme, le point lumineux de la pierre précieuse, son impressionnabilité. Il y aurait lieu de s'étonner et de blâmer le philosophe, si l'on ne savait qu'il fut encore un amant abandonné.

La Rochefoucault eût fait preuve de plus de philosophie et de jugement, s'il avait reconnu que madame de Longueville n'avait eu un rayonne-

ment si vif que parce qu'elle fut tout à fait et essentiellement femme. A cette occasion il aurait pu encore se souvenir de cette maxime qui s'ajuste si bien à madame de Longueville et qu'elle a peut-être inspirée : *L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.* Ici nous retrouvons le philosophe appréciant avec finesse un point de la nature féminine.

Pascal vient ensuite, et dans sa lumineuse analyse saisit sur le vif le caractère particulier de l'intelligence des femmes ; si bien que cette analyse s'applique admirablement à sa contemporaine. C'est une bonne fortune que de rencontrer en pareille circonstance la touche ferme et sobre de l'auteur des *Pensées*.

« Madame de Longueville était de ces esprits » fins qui ne sont que fins, qui étant accoutumés » à juger les choses d'une seule et prompte vue, » se rebutent vite d'un détail de définition, en ap- » parence stérile, et ne peuvent avoir la patience » de descendre jusqu'aux premiers principes des » choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont » jamais vus dans le monde et dans l'usage. »

Tel est l'esprit des femmes ; Pascal ne l'a pas manqué du premier coup, et voilà madame de

de Longueville peinte de main de maîtres. L'un nous a donné les caractères de son esprit, l'autre nous a montré un ensemble. La peinture de ce dernier est parfaite aussi, en prenant comme point lumineux ce qu'il a regardé comme une tache, petite incorrection facile à reconnaître et à retoucher.

Maintenant, voici ce bon et estimable janséniste de Nicole qui vécut près de madame de Longueville pendant les dernières années de sa vie. Nicole prend le burin des mains de Pascal et complète son œuvre.

Nicole avait remarqué que madame de Longueville avait l'esprit très-délicat et très-fin sur la connaissance du caractère des personnes, mais qu'il était très-petit et très-faible, et qu'elle était très-bornée sur les matières de science et de raisonnement et sur toutes les choses spéculatives dans lesquelles il ne s'agissait point de sujets de sentiments. Il en cite un exemple assez plaisant.

« Je lui dis un jour que je pouvais parier et » démontrer qu'il y avait dans Paris au moins » deux habitants qui avait le même nombre de » cheveux, quoique je ne puisse pas marquer

» quels sont ces deux hommes. Elle me dit que je
» ne pouvais jamais en être assuré qu'après avoir
» compté les cheveux de ces deux hommes. Voici
» ma démonstration, lui dis-je : je pose en fait
» que la tête la mieux garnie de cheveux n'en a
» pas deux cent mille, et que la tête la moins
» garnie c'est celle qui n'a qu'un cheveu. Si,
» maintenant, vous supposez que deux cent mille
» têtes ont tous un nombre de cheveux différent,
» il faut qu'elles aient chacune un des nombres
» de cheveux qui vont depuis un jusqu'à deux
» cent mille, car si l'on supposait qu'il en avait
» deux parmi les deux cent mille qui eussent le
» même nombre de cheveux, j'aurais gagné le
» pari. Or, en supposant que ces deux cent mille
» habitants ont tous un nombre différent de che-
» veux, si j'y apporte un seul habitant de plus qui
» ait des cheveux et qui n'en ait pas plus de deux
» cent mille, il faut nécessairement que le nombre
» de cheveux, quel qu'il soit, se trouve depuis un
» jusqu'à deux cent mille, et, par conséquent, soit
» égal au nombre de cheveux d'une des deux cent
» mille têtes. Or, comme au lieu d'un habitant en
» sus des deux cent mille, il y en a tout près de
» huit cent mille, vous voyez bien qu'il faut qu'il

» y ait beaucoup de têtes égales en nombre de » cheveux, quoique je ne les aie pas comptés. »

Jamais Nicole ne put faire entrer ce raisonnement dans la tête de l'aimable princesse. Il eut beau y revenir à plusieurs reprises et s'y prendre de plus d'une façon, elle riait toujours de son insistance sur une pareille folie. En effet, quand on a sous les yeux deux têtes, il est impossible de croire qu'elles aient précisément le même nombre de cheveux, à moins de les compter. Or la princesse ne put sortir de ce fait, pour être touchée et convaincue par le raisonnement sur le nombre des cheveux et des personnes.

Telle est l'intelligence de la femme. Elle perçoit vite et nettement les faits, mais ne peut en tirer la raison.

Pascal a marqué une seconde fois au coin de son style simple et net cette différence caractéristique entre l'entendement de l'homme et celui de la femme. La chose mérite qu'on y insiste.

« Ceux qui sont accoutumés à juger par le » sentiment ne comprennent rien aux choses de » raisonnement, car ils veulent d'abord pénétrer » d'une vue et ne sont point accoutumés à cher- » cher les principes. Et les autres au contraire

» qui sont accoutumés à raisonner par principes,
» ne comprennent rien aux choses de sentiment, y
» cherchant des principes et ne pouvant voir d'une
» vue. »

Avec son esprit, sa naissance et sa beauté, madame de Longueville, dans les troubles qui ont marqué la minorité de Louis XIV, à l'époque finale de l'agonie de la féodalité, où se fonde l'unité du royaume sur l'unité du pouvoir, où se résume et se recueille l'idée religieuse du passé, madame de Longueville dut fatalement tournoyer au gré de la tourmente, comme une feuille au vent d'orage. Puis, quand la majesté du roi eut tout écrasé, discipliné et rassis, la pauvre femme fut sans doute heureuse de trouver un refuge, une consolation et un appui près des hommes, qui représentaient avec le plus de noblesse d'âme la foi antique et le sentiment religieux.

La vaillante et légère Clorinde de la fronde, au milieu de ses mondaines erreurs, avait toujours conservé sa religion avec ses pratiques, elle put donc se transformer facilement en la belle et sincère Madeleine de Port-Royal des Champs et des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Autant la religion allait bien à ce tempérament féminin par

excellence, autant la morale lui était inaccessible. Dans l'ordre des sentiments et dans l'ordre des facultés intellectuelles, il y a parité et concordance. Madame de Longueville a une piété sincère et point de morale, comme elle a un esprit vif, fin, charmant, et point de raison ni de faculté d'abstraire. C'est une femme.

L'un des adorateurs posthumes les plus considérables de madame de Longueville, M. Cousin, s'exprime ainsi dans son introduction à la vie de la dame de ses pensées.

« Madame de Longueville a aimé avec le même » désintéressement que mademoiselle de Lavallière » mais elle plaça mal son affection, elle y mêla » du bel esprit et de la vanité, mais elle eut plus » tard un triste retour de légèreté et de coquet- » terie. »

M. Cousin affirme ensuite (peut-être pour se consoler de cet aveu), que madame de Longueville était plus belle et plus spirituelle que la naïve et tendre maîtresse de ce roi, quelque peu modelé sur le type, adouci par le temps, des satrapes asiatiques.

Il serait difficile de discuter aujourd'hui la dernière assertion du chevalier servant de madame

de Longueville. Pour notre part, nous comprenons que le souvenir de la toute aimante sœur Louise de la Miséricorde soit plus précieux à certaines âmes que celui de la trop impressionnable sœur du grand Condé.

CHAPITRE XXIII

LA CANTINIÈRE ET LA SŒUR DE CHARITÉ

I

Il nous déplaît de considérer l'homme au point de vue de la guerre, car c'est la plus haute expression de sa sauvagerie primitive et la plus cruelle antithèse de sa nature d'être sociable. Cependant, même dans ces conditions violentes, l'influence de la femme est remarquable et l'on doit en tenir compte.

Les idées, qu'emporte avec soi l'état de guerre, sont en opposition absolue avec celles que soulève la présence de la femme. Comment se fait-il que les théoriciens et les organisateurs de la tuerie en grand de l'homme par l'homme aient laissé pénétrer dans leur ordre brutal un pauvre rayon de l'auréole de la femme, la cantinière?

Évidemment, cette introduction, irrationnelle quant à l'institution même de la guerre, a été toute instinctive. Elle est due entièrement à la solidarité intime des deux moitiés de l'espèce.

La cantinière dans l'armée, c'est une fleur sur des flots de sang, un rayon dans l'ombre, un faible mirage de la douceur dans le pandémonium de la brutalité délirante. Au milieu de ces hommes condamnés à tuer et à être tués, l'apparition de cette humble et rare créature, qui, dans sa faiblesse, représente la mère, la sœur, l'épouse, l'amante, la fille, l'enfant, tout ce qui est doux, tendre, consolant et gracieux, ce qui épanouit le cœur et l'exalte, cette apparition a quelque chose d'une lointaine et singulière harmonie.

Cette femme qui vous verse à boire, vous dit un mot ou vous donne un regard sous le feu de l'ennemi, au milieu des mourants et des blessés, exposée elle-même à tous les périls, elle est là comme une poétique expression du bon génie de l'humanité. Qui peut dire ce que ce regard, ce mot, cette présence de l'être faible au sein de ces sauvages horreurs, ont apporté de chaleur et de joie, de baume et de parfum, de consolation suprême à ceux qui allaient mourir, d'apaisement à ceux

qui allaient être les bourreaux de leurs semblables ?

Et cependant cette pauvre femme est loin de représenter son sexe avec avantage. Elle n'est pas choisie entre plusieurs, car on n'a pas compris l'importance de sa mission C'est souvent la première venue.

Dieu me garde de rien ajouter à l'organisation de la guerre, si ce n'est pour contribuer à anéantir ce crime stupide autant qu'odieux. Mais comment ne pas comprendre que si la cantinière était une expression féminine d'un titre élevé par sa beauté et ses sentiments, elle aurait sur le soldat une influence merveilleuse. Il faut rappeler ici le nom de la naïve et sublime inspirée de la France du moyen âge, de notre héroïque Jeanne, qui fut notre palladium, et qui, mieux que le vieil oriflamme de Saint-Denis, sut entraîner à la victoire soldats et capitaines.

Sainte et glorieuse fille, à l'épée sans tache, à la bannière virginale, honneur de ton sexe et gloire du pays, jamais ton nom immortel ne saurait monter trop souvent du cœur aux lèvres des hommes !

C'est sur ce modèle incomparable qu'il faudrait choisir des cantinières. Et gardez-vous de croire

qu'on n'en trouverait point. La femme, l'être impressionnable par excellence, sera toujours le produit des circonstances. L'hôpital en fait des anges de charité, l'armée en ferait des héroïnes.

Que la cantinière soit respectée des chefs d'abord pour l'être ensuite de tous; qu'elle soit regardée comme la missionnaire de son sexe près des hommes voués à la mort pour la défense du pays et de la liberté; qu'elle soit sur un piédestal sacré, à cause de son sexe, de sa faiblesse et de son rôle magnanime, et bientôt la femme ainsi choisie, ainsi respectée, sera pour le soldat une bannière vivante, autrement toute-puissante que la médaille bénite, la madone cachée, la croix étoilée et le drapeau national!

Je dis que la Jeanne d'Arc est un signe de ralliement supérieur au drapeau national, car l'un représente moins que l'autre. La femme fait appel à l'homme dans les racines de son être. Elle est la voix de l'humanité et le drapeau n'est que le symbole d'une limitation arbitraire, relative, destinée à disparaître. Les sentiments humains saisissent et font vibrer tout l'homme, le sentiment patriotique ne prend qu'une part de l'homme et n'a sur lui qu'une action restreinte.

Telle qu'elle est, l'humble cantinière est encore une expression de l'influence de la femme, qu'on ne saurait laisser inaperçue et dédaignée. Nous nous serions fait reproche de n'en avoir pas fait mention, tout autant que de la sœur de charité.

II

Le sentiment religieux a créé ces douces et vaillantes milices de femmes consacrées au soulagement des souffrances humaines. Il n'est personne qui n'ait été touché au spectacle de la femme inclinée sur le lit du malade et veillant au chevet du moribond. Bien que la religion soit la cause déterminante de cette vocation, il n'est pas moins certain qu'elle n'eût pas suffi à la rendre féconde. Il était nécessaire, pour prendre racine et donner des fruits, que l'institution portât sur le fond même de la nature féminine.

En effet, c'est la femme qui nous a appris la pitié : c'est, grâce à sa faiblesse, à sa sensibilité vive et forte d'expression, que la rude écorce de

l'homme s'est amollie et s'est laissée pénétrer par le foyer de tendresse et de chaleur propre au sexe féminin.

L'initiative supérieure de Vincent de Paul a appelé la femme sous le drapeau de la charité sociale, comme il en a fait la mère des petits enfants abandonnés. Mais c'est la femme qui a vivifié l'institution de ce grand homme d'humanité.

De par la nature, la femme est l'ange de la pitié et de la souffrance, comme elle est la prêtresse du beau et la muse inspiratrice de l'amour.

Dieu nous garde de scruter le sentiment religieux, entendu d'une façon plus ou moins élevée, qui anime la sœur blanche et le malade qui l'écoute et reçoit ses secours consolateurs. Mais il est évident que ce qui double l'efficacité de ces soins, c'est qu'ils émanent de la femme. Il se passe là un phénomène intime basé sur ce qu'il y a de plus profond dans la nature humaine, qui constitue une harmonie de haut titre.

Le fort secouru par la faiblesse, le violent par la douceur, celui qui fut sans merci peut-être par la pitié, celui qui avait perdu le sentiment de l'humanité par celle qui en représente la beauté

et l'innocence, celui qui avait perdu le sentiment divin de l'Infini, rappelé au vrai de sa situation par une faible créature dont le principal caractère est d'attester notre solidarité en Dieu.

C'est parce qu'elle est religieuse que la femme devient sœur de charité, mais c'est parce qu'elle est femme, que la sœur de charité opère des miracles, en pansant toutes les plaies de l'homme.

La sœur de charité est sans contredit une des plus belles et des plus hautes manifestations de la nature essentielle de la femme.

CHAPITRE XXIV

LA MÉNAGÈRE ET LA PYTHONISSE

I

La femme vivant toujours dans le présent, il arrive qu'elle s'y attache avec une singulière énergie. Souvent elle étonne par son positivisme. Enfermée dans une sphère étroite, elle s'y montrera minutieuse et douée de qualités remarquables. On aurait peine à reconnaître, sous cette enveloppe prosaïque, cet être mobile et chatoyant.

Comment le papillon se change-t-il en une active araignée, qui file, tisse sans cesse ni relâche, coud, frotte, nettoie, etc. Ce sont là de ces métamorphoses qui témoignent de la malléabilité de la nature féminine et de l'influence capitale que le milieu exerce sur elle.

Dans le ménage de l'ouvrier et du paysan, com-

bien de femmes sont, pour l'œuvre commune, des merveilles d'ordre et d'économie. Ces laborieuses et opiniâtres ménagères semblent être réellement le grand ressort du petit atelier, aussi bien que la véritable base du foyer domestique.

Au reste, qui n'a été frappé de la supériorité de la femme sur l'homme dans les classes inférieures de la société. Lorsque la lumière n'a point pénétré l'âme de l'homme, il est généralement au-dessous de la femme, car elle a toujours ses perceptions nettes, son vif contact avec le réel, le don de s'inspirer d'une situation. La maternité vient encore ajouter sa prévoyance, sa révélation spéciale, tout à fait propre à surexciter ses facultés, à maintenir son équilibre moral.

Si la femme manque des sublimes inspirations qni distinguent l'homme, en revanche il lui est plus facile de se plier à une situation donnée et d'en tirer parti.

On a souvent comparé la femme à la fleur pour le charme, au papillon pour la mobilité, à la colombe pour la tendresse ; on peut aussi la comparer à l'abeille, à la fourmi pour l'activité infatigable, l'industrie minutieuse et l'amour étroit du foyer domestique.

II

Rien ne prouve mieux combien la nature féminine est malléable que la facilité avec laquelle elle se porte aux extrêmes. De même qu'elle produit la ménagère patiente et minutieuse, elle donnera la pythonisse, la sorcière, l'inspirée.

L'inspiration agite et possède les femmes absolument comme on dit que l'esprit court les rues.

La nature vibrante de la femme, la finesse et l'acuité de ses perceptions, sa tendance à voir d'un seul coup, à saisir d'un seul bond, l'empêchent de raisonner et la disposent naturellement à croire à son inspiration. Raisonnant peu, sentant vivement, ignorant beaucoup, cela n'est-il pas inévitable?

A quelle époque l'homme est-il le plus soumis au surnaturel? N'est-ce pas alors que son ignorance égale la faiblesse de sa raison, qu'il est tout instinct et sentiment confus? C'est le bon temps des inspirés de toute sorte, prophètes et sorciers.

L'instinct est l'inspiration de l'animal. Pour l'être intelligent en qui la raison n'est pas encore développée, il est naturel que les impressions qui l'agitent lui tiennent lieu de loi et de guide. On prend volontiers pour de l'inspiration les mouvements intérieurs que l'intelligence ne peut contrôler.

D'ailleurs, tout n'est pas faux dans cette croyance.

L'homme s'agite et Dieu le mène, en ce sens que toutes nos facultés nous sont données par la nature pour aller à son but. Dans ces termes, nous sommes tous des inspirés.

Le faux ne consiste pas à croire que ce que nous éprouvons n'est pas dans la loi, mais qu'il la dépasse. Voilà la porte ouverte au merveilleux, au miracle, au surnaturel. La folie consiste en ce qu'en voyant les choses autrement qu'elles ne sont, nous nous imaginions être dans le vrai.

L'humanité étant créée sous ces conditions qu'elle doit être intelligente et consciente de ses actes, toutes les fois que son inspiration n'est pas en rapport avec cette intelligence et cette conscience, l'inspiration court grand risque d'être déréglée et folle.

CHAPITRE XXV

LA SAVANTE, L'ARTISTE, L'INDUSTRIELLE

I

Si l'on veut bien s'en rapporter à la nature (et cela est sage afin de n'en pas sentir plus tard la dure nécessité), il est visible qu'elle a armé la femme de faiblesse et de douceur, de la grâce et de la beauté. Là est la source de sa puissance et de son action sociale. La femme est l'ennemie de la force brute qu'elle doit réduire et transformer. Aussi tout ce qui exige un effort soutenu du corps et de l'esprit, lui semble-t-il généralement interdit. Par essence, elle est autant l'antipode de Prométhée que d'Hercule. Vénus inspire l'un et soumet l'autre. La femme Hercule fait songer aux monstruosités de la foire, aux créatures à barbe, qui pèsent deux cents kilos, avalent des sabres et jouent

le rôle de sauvage en mangeant de la viande crue. La femme Prométhée est un type inconnu. Tout cela est hors nature.

Sans nul doute la femme est apte à participer à tous les travaux de l'homme. Elle peut et doit y avoir sa place. Tant que la société laisse sans emploi l'activité de la moitié de ses membres, à coup sûr la société gaspille ses forces. Lorsqu'elle met la femme dans la dure nécessité d'être assujettie à l'homme, faute d'avoir par son travail les moyens d'être maîtresse de sa personne, il faut reconnaître que la société est injuste, cruelle et qu'elle réduit en quelque sorte la femme à la condition de l'esclave. Si la femme est vouée à une oisiveté forcée, son équilibre moral s'en ressent nécessairement et les désordres qui en résultent ne sauraient lui être imputés. Quand on ne lui laisse que des fonctions pénibles, en opposition avec son organisme délicat, on mutile et déforme son être, on commet un autre déni de justice.

En principe, il est incontestable que la société n'a pas plus de droit que d'intérêt à mettre des bornes à l'emploi et au développement des facultés de la femme. La nature seule pose des limites à l'homme et à la femme, et chacun d'eux a un droit

égal à l'exercice de ses facultés naturelles. Toutes les carrières sociales doivent être ouvertes, toutes les branches de l'activité humaine doivent être accessibles à l'une comme à l'autre. Là est la justice aussi bien que le bon ordre et la puissance de la société. Qui donc oserait déclarer qu'il y a gloire et profit pour l'humanité à mutiler, à enchaîner les facultés d'une moitié de l'espèce ? Qui donc serait assez fou pour se plaindre que la nature fasse éclore des Rosalba, des Vigée-Lebrun, des Rosa Bonheur, des Hypathie, des Héloïse, des Staël et des George Sand ?

La complexion de la femme lui défend tout ce qui exige une grande tension musculaire aussi bien qu'une forte concentration intellectuelle. La nature ayant refusé à la femme cette double vigueur, elle ne pourra qu'exceptionnellement atteindre les hauts sommets de la science et créer dans l'art des œuvres magistrales. Le philosophe, le prêtre, l'historien, le poëte et l'artiste souverains sont des hommes aussi bien qu'Encelade, Briarée, Jacquart et James Watt.

Encore une fois, Vénus et Minerve ne sont appelées à triompher des obstacles et à dompter les monstres que par l'incantation de la beauté. Her-

cule seul doit accomplir certains travaux : assainir les marais, nettoyer les écuries d'Augias, combattre les bêtes féroces, détruire les tyrans, et préparer sur la terre l'établissement du règne de la justice. Ce sont là besognes viriles.

Ce n'est pas à dire que les soins de la maternité et du ménage, bien qu'ils soient le premier domaine de la femme, doivent lui composer une sphère d'action suffisante et infranchissable.

Il est des arts et des industries où le concours de la femme se manifeste avec un relief particulier. C'est ainsi que dans l'art dramatique, la mimique, la danse et la musique, la femme occupe un rang souvent supérieur à celui de l'homme. Là où triomphe la grâce, où l'impressionnabilité est une condition de la fonction, il est évident que la nature y a marqué la place de la femme. Ceci est tellement dans la vérité de la situation, que les grands artistes en ces divers genres font remarquer en eux une organisation qui se rapproche de celle du sexe. Impressionnables et vibrants, c'est par leur émotion communicative qu'ils exercent sur la foule leur aimable empire. Le théâtre compte peut-être plus d'artistes éminents en femmes que parmi les hommes.

L'art, comme l'humanité, a deux grands aspects. Il a ces manifestations puissantes et déterminées, où le savant soutient l'artiste, l'architecture, la statuaire, la peinture qu'on a appelés *les arts silencieux ;* puis ces manifestations animées, fugitives, vagues et passionnées comme la vie elle même, auxquelles l'émotion de l'artiste apporte la plus haute expression, la mimique, la musique et la parole.

L'homme correspond à la forme silencieuse de l'art et la femme à sa forme vivante. Ici encore les deux sexes conservent visiblement leur caractère essentiel. Dans la première de ces formes, les beaux-arts ont une action plus durable et plus forte; sous la seconde, ils exercent une action plus liante et plus actuelle.

Au nom de la justice et la dignité de la femme, plusieurs écrivains, en ces derniers temps, ont revendiqué hautement pour elle le droit à l'indépendance par la fonction, le droit de disposer d'elle-même par un travail rémunérateur. Cette revendication nous paraît indiscutable en principe. Mais qui ne voit que pratiquement la société actuelle est encore trop faible et trop mauvaise pour faire justice à la femme? Ce droit à la vie par le travail,

qui est le plus sacré entre tous, notre civilisation ne sait pas encore l'assurer complétement à l'homme, à celui dont les énergies productives sont les plus importantes pour la société.

La solution de ce problème dépend visiblement d'une évolution sociale favorable. Cette évolution fait quelques pas chaque jour, et son accomplissement est infaillible. Le but supérieur de la société étant l'emploi normal de l'activité de tous ses membres, la femme aura donc justice sur ce point comme le prolétaire.

Mais il ne faut pas oublier que, si dans l'éducation et l'instruction premières, dans les industries qui veulent de la délicatesse, du goût, de l'ingéniosité dans les beaux-arts, la femme est destinée par la nature à occuper une place importante, il ne faudrait pas oublier, qu'au point de vue général de l'espèce, toutes ces fonctions sont secondaires et fort au-dessous de son rôle comme mère et comme beauté.

CHAPITRE XXVI

LA LAIDE ET LA VIEILLE

I

Pourquoi ces mots qui sont une offense à la femme et par conséquent font tache en ce livre, où il ne doit se trouver contre elle aucune malédiction, pas plus que contre l'humanité? C'est que nous tenons à ce que l'on voie clairement le fond de notre pensée.

Il va de soi qu'on ne peut donner le nom de femme à une créature impropre à exercer sur l'homme aucune espèce de charme. Le premier nom de la femme est beauté. Je pourrais donc me dispenser de parler de la laide, puisque, par définition, elle n'existe pas. Le charme étant un attribut essentiel à la femme, la laideur dans le beau sexe

accuse tout simplement un état de société encore grossier, une atmosphère trop épaisse pour que la femme y puisse éclore. En hébreu, *Ève* veut dire *la vie*. Or, ce n'est ni par la force de ses bras, ni par celle de son intelligence, que la femme agit sur son espèce. C'est par la maternité et la beauté que la femme appelle l'homme à la vie, et suscite son activité créatrice.

Il faut donc s'appliquer à améliorer les conditions sociales, à constituer un milieu resplendissant de lumière et de bien-être, propice au développement physique et moral du sexe, afin de hâter la métamorphose de la chrysalide.

II

La vieillesse, en neigeant sur la femme, agit comme l'hiver sur les beaux paysages. Elle l'enveloppe d'une teinte froide et mélancolique, mais qui lui laisse une certaine grâce, où se mêlent la dignité, la douceur et la bienveillance. La vieillesse de la femme ressemble aux derniers beaux jours, c'est la saison des fruits. Le

soleil, dépouillé de ses rayons triomphants, colore toute chose d'une lumière franche et amie, sereine et tiède encore.

La beauté qui vieillit n'abdique pas complétement. Si elle n'est plus la reine de la jeunesse ardente, elle tient encore le sceptre par l'expérience, par l'esprit, la haute sympathie et la bonne grâce. Ni Diane de Poitiers, ni madame de Sévigné, ni madame Récamier, ni tant d'autres, n'ont vu déserter leur temple, parce que l'amour n'en ouvrait plus la porte.

La vieillesse n'est triste et désolée que pour celles qui ont fait mauvais usage de leur jeunesse. Lorsqu'on a recueilli un précieux trésor de bons souvenirs, de généreux sentiments et de nobles émotions; lorsqu'on a beaucoup semé dans le cœur et dans l'âme de ses semblables, on se sent encore vivante et c'est doucement qu'on dit adieu à la vie. Qu'elle est souriante la moisson nouvelle aux derniers regards de la mère, qui a tant vécu en ses enfants et a mis en eux la meilleure part de son âme!

D'abord vierge adorée, inspiratrice de l'amour idéal, puis la grâce et la joie du foyer, la femme devient la mère tendre et prévoyante et finit par

être le bon génie du lieu, la matrone vénérée de la maison.

Si la vieillesse, dit Sénèque, ne vaut pas un désir, elle ne mérite pas non plus un refus. Il est agréable de rester longtemps avec soi quand on s'est rendu une jouissance digne de soi.

CHAPITRE XXVII

LIBERTÉ DE LA FEMME

Par liberté, il faut entendre non pas un état de sauvagerie primitive ou de licence folle, dans lequel on serait tout le contraire de ce qu'on doit être selon la loi de la nature. La liberté est la complète expansion de l'être. Ce plein épanouissement, pour une créature essentiellement sociable, ne peut se trouver qu'au sein d'une société, ayant acquis tous ses développements.

Le charme de la femme et par conséquent sa valeur sociale sont proportionnels au degré de liberté dont elle jouit par les institutions et les mœurs. Cette proposition a la clarté de l'évidence. En principe, tout être, que vous privez de ses conditions naturelles de développement, est diminué, sinon mutilé et perverti. Plus la femme est en-

chaînée par les mille liens de l'esclavage des lois, des préjugés et des mœurs, moins l'homme en retire de joie et de bonheur, moins la société en reçoit de vivifiantes effluves.

Ce n'est que quand la femme s'appartient et qu'elle est la libre dispensatrice d'un trésor de faveurs et de tendresses, que l'homme peut lui trouver du prix et estimer très-haut tout ce qu'il en obtient. Il faut que la femme puisse être déesse pour qu'on soit heureux de lui adresser des hommages et bienheureux de recueillir des marques de son attention et des preuves du sentiment qu'on lui inspire. Si la femme n'est pas libre, adieu toute joie et tout plaisir dans l'amour. Rien ne le démontre mieux que les tristes voluptés et les misérables jouissances des Orientaux.

Enfermer la femme, la priver d'éducation, de lumière et de liberté, c'est la découronner et lui enlever tout son charme. La rose ne peut fleurir dans une cave profonde ou sous la cloche d'une machine pneumatique.

Élevez donc des enfants dans une prison sombre et sans air; privez-les de jeux et de caresses, de tout ce qui éveille leur insatiable curiosité et nourrit leur jeune âme. Au lieu de favoriser de

votre mieux leur libre épanouissement au sein de la maternelle nature, comprimez-les, attachez leurs petits membres, faites leurs yeux aveugles, leur oreille sourde, leur langue muette, leur cerveau vide et leur cœur sec, et voyez quels rachitiques, quels idiots, quels crétins, quels monstres vous aurez réalisés.

Ainsi ont procédé vis-à-vis de la femme les peuples de race sémitique et tel est encore le tableau que nous offrent l'Afrique et l'Asie. Aussi, la femme du harem a-t-elle peu de chose à donner à son maître. L'homme de l'Orient laisse sa femme sans culture et sa terre en friche. Il est pauvre moralement et matériellement, quelles que soient la fécondité de son sol et la splendeur de de la nature dans ces climats bénis du soleil. Comment la femme a-t-elle pu résister jusqu'à un certain point à ce régime d'abrutissante claustration? Je n'y vois que deux causes : la puissante élasticité de la femme et l'heureuse impossibilité de renverser les lois de la nature.

Pour l'homme, les sens ; pour la femme, le désir de plaire : voilà le premier des mobiles et parfois le plus absolu des tyrans. Ce qui fait équilibre aux facultés supérieures de l'homme vis-à-vis

de la femme, c'est qu'il a besoin d'elle pour satisfaire son instinct, qui parfois le laisse à l'état brut, mais est pour lui la cause de toute énergie. La puissance de la femme sur l'homme se manifeste éclatante en ceci, qu'en le charmant elle demeure maîtresse de ses sens. Quand, pour assouvir son instinct, l'homme fait de la femme une créature passive, une esclave, sa joie est courte et sans saveur. Au contraire, s'il n'obtient de la femme que ce qu'il plaît à celle-ci de lui accorder, grâce à des désirs persistants, à des adorations passionnées, combien plus vives, plus douces et plus profondes ne sont pas les voluptés qui l'enivrent?

Plaire beaucoup (et comment y réussir si l'on est enchaîné), pour se faire beaucoup aimer, voilà la femme. Aimer fortement, avec enthousiasme, pour doubler sa puissance créatrice, voilà l'homme. Si la femme a plus à perdre que l'homme à la licence et à la grossièreté des mœurs, il est visible qu'en détruisant par l'esclavage la valeur sociale de la femme, l'homme perd le plus énergique stimulant de son activité physique et morale. C'est pourquoi le degré de liberté, laissé aux femmes par les mœurs et les lois, donne une mesure exacte de la civilisation d'un peuple.

CHAPITRE XXVIII

MADELEINE

I

Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre !

Par sa profonde moralité, cette haute parole déconcerta les pharisiens du passé, comme elle défie les pharisiens du présent et de l'avenir. La femme tombée est un produit de la fatalité sociale. La femme ne vient pas à la vie pour la débauche et l'infanticide, pas plus que l'homme ne naît pour le vol ou le meurtre. Le sourd-muet, l'aveugle-né, le monstre n'apparaissent qu'exceptionnellement dans la vie physique et dans la vie morale. En principe, l'homme et la femme naissent sains de corps et d'esprit.

Au point où est encore la société, les qualités essentielles de la femme tourneront contre la fille du peuple et la pousseront à sa perte. Par sa nature, la femme, semblable à l'enfant, aspire à la vie douce, facile et joyeuse ; son désir de plaire ne peut trouver d'expansion dans la misère et sa beauté resplendir dans le dénûment. La délicatesse de son organisme répugne à une vie pénible et triviale, à un travail monotone et dur. Tous ses instincts sont comprimés, toutes ses aspirations sont refoulées. Son horizon est fermé par un noir nuage, elle n'aperçoit pas un coin de ciel bleu qui fasse luire en son âme la plus légère espérance.

Que peut-elle attendre? quelle sera sa destinée? Un labeur servile, une tâche ingrate, des mœurs et des habitudes brutales, une existence nécessiteuse. Il faut qu'elle envisage comme un bonheur d'être l'épouse choisie d'un de ces hommes à la vie rude, aux manières communes et violentes, parmi lesquels il en est beaucoup qui s'enivrent et battent leurs femmes, tout en laissant peser sur elles le lourd fardeau de la vie domestique. La seule consolation que lui offre cette désespérante perspective, c'est d'être mère. Mais,

pour peu qu'elle y songe, elle se voit mère dans la détresse, et souvent mourant à la peine, en s'efforçant avec une courageuse résignation de suffire aux besoins de ses pauvres petits.

Telle est la destinée, l'avenir de la pauvre jeune fille, tandis que la nature lui dit : Tu es belle, tu dois plaire et régner par le charme, chacun doit t'obéir avec enthousiasme et se trouver trop heureux d'un de tes sourires ; Dieu t'a créée pour être la joie de l'homme et pour faire éclore le bonheur sous tes pas ; ta mission, c'est d'être aimée et d'aimer toi-même.

Qu'adviendra-t-il donc de la jeune fille du peuple qui se sent instinctivement femme et en possède le gracieux privilége? Tout ce qui entoure cette fleur près de s'épanouir lui sera piége, tentation, abîme fascinateur : car, si Dieu et la nature s'expriment ainsi que nous l'avons dit, la société est encore incapable de comprendre ce langage et d'y obéir.

II

Dans notre Europe civilisée, où le mariage est la seule solution légitime du problème, la question de la relation des sexes est compliquée de mille autres.

Cette question est de la plus haute gravité et touche à la racine même de la vie de l'espèce.

La vigueur intellectuelle et morale, non moins que la vigueur physique de l'homme, tient essentiellement à sa virilité. Les eunuques n'eussent rien fait pour le monde et la société. Incapables de tout effort, de tout enthousiasme, impuissants à créer dans quelque ordre que ce soit, ni l'industrie, ni l'art, ni la science n'eussent été fécondés par eux. Sans la virilité de l'homme, la société humaine, languissante, affaissée, se serait éteinte dans la torpeur, le froid et la mort.

Mais voici l'horrible. Pour conserver à tout prix le feu sacré de la vie, à quelles extrémités n'ont pas été poussées nos sociétés imparfaites? Ici

se découvre la source vive des crimes, des vices et des maladies de l'homme. Ici apparaît, sous mille formes, le martyrologe de la femme, victime des appétits, des convoitises et du besoin suprême de l'homme.

Dans son impuissance à résoudre la question du rapport des sexes, la société européenne agit à la manière des pharisiens. Officiellement, elle ignore tout et ne connaît que son mariage. Elle frappe légalement tout ce qui se passe en dehors, le qualifiant dans son mépris de débauche, vices, crimes, de mauvais penchants de la nature humaine.

Cette doctrine apparente semble suffire à M. Prudhomme. Mais personne ne s'y trompe et au fond chacun sait bien à quoi s'en tenir; chacun, en cette occasion, a sa porte de derrière. En public, on hurle morale avec les loups. Entre amis, c'est autre chose et en face de soi-même c'est bien pis, je veux dire qu'on pratique de toutes autres doctrines que celles du Code. Ces conséquences sont forcées, car on ne peut vaincre la nature ; cela est si vrai que la police des sociétés s'est vue contrainte d'en tolérer les débordements en toute honte, je dois le dire, et en se voilant

la face. Cette tolérance cache un gros aveu. Le physiologiste, l'homme de cœur, le philosophe n'en avaient pas besoin. Cet aveu est à l'adresse du gros public et pour qu'il y réfléchisse.

Et d'abord, il faut donc faire état de la sensualité de l'homme et des exigences de sa nature physique. Il y a là pour la femme une cause de périls sans cesse renaissants. A première vue, on comprend quelle doit être l'insuffisance du mariage comme seul mode régulier de rapport entre les deux moitiés de l'espèce. Tous les jeunes garçons ne peuvent pas épouser toutes les jeunes filles nubiles. On n'a pas seulement qu'à se marier en ce monde. Il faut s'instruire, se créer un état, se classer dans la société. L'homme est voué à une mission sacrée comme penseur, comme travailleur. Ce sont là des entraves inévitables. Cependant que va devenir le chérubin, l'adolescent, le jeune homme à l'imagination ardente, au cœur ému et dont les sens bouillonnent, tandis que de son côté la jeune fille rêve palpitante et oppressée?

Je sais qu'on a, pour combattre les incitations de la nature, les religions et la morale, l'hygiène et la médecine, sans compter nombre de difficultés

et d'obstacles. Mais qui peut être fort contre la nature?

Aussi qu'arrive-t-il? A ce mariage insuffisant, inabordable pour la plupart, viennent s'ajouter une innombrable série de désordres et de souffrances, depuis l'adultère jusqu'à l'infanticide et la prostitution aux mille formes.

Qui paye le plus lourd tribut au Minotaure? Comment s'assouvit le monstre? Naturellement c'est la femme, c'est sur elle que retombe presque tout le poids de cette cruelle situation. Elle est le faible, elle est généralement ignorante, il lui est presque impossible de vivre par son travail. La loi la traite en mineure pour ses biens, en majeure pour ses fautes, selon l'expression de Beaumarchais. Les mœurs et les préjugés y ajoutent encore et sont impitoyables.

Si, par un héroïsme surnaturel, la pauvre jeune fille résiste à la tentation, combien lui en tiendront compte et lui en feront honneur? Qu'elle succombe, tout l'accablera à la fois et, comme personne n'interroge sa conscience, chacun lui jettera la pierre. La malheureuse est perdue sans retour et condamnée vivante aux travaux forcés de la prostitution. C'est un cercle

d'enfer d'où l'on ne sort guère que par deux portes : la folie et l'hôpital.

III

Et comment la jeune fille ne succomberait-elle pas? La nature lui dit de plaire et de se faire aimer. Tous ses instincts secrets la poussent impérieusement vers les hautes sphères du luxe, où sa beauté peut resplendir, où il lui est permis d'accomplir sa destinée et de régner par le charme. La femme appelle le luxe, c'est son élément naturel, si bien que le luxe ne reçoit tout son éclat que de la femme. L'homme solitaire dans le luxe est un contre-sens. Les fleurs, les perles et les diamants, tout ce qui est brillant et gracieux sied à la femme; elle s'en pare et en accroît sa beauté. Il n'en est pas ainsi de l'homme. Créé pour être intelligent, actif et producteur, il ne cherche à se faire beau que lorsqu'il vit en sauvage. Le luxe est nécessaire à la femme non-seulement comme être gracieux, mais à cause de la délicatesse de son organisme. C'est dans la mousse et le duvet que l'oiseau place

sa couvée; c'est dans un berceau doux et tiède, dans une atmosphère de tendresse et de soins caressants que le fils de l'homme commence à vivre.

L'empire de l'amour appartient à la femme et l'amour est le luxe même de la vie, ainsi que l'enseigne la nature. Au printemps tout se renouvelle. La terre s'échauffe et tressaille, les prés verdissent, les forêts s'ombragent, les fleurs éclosent brillantes et parfumées, les oiseaux chantent et revêtent leurs beaux plumages. Tous les êtres s'animent et se cherchent : l'expansion est universelle. C'est la grande fête de l'amour. Tout est jeune, nouveau, splendide, harmonieux. La vie surabonde ardente, radieuse, et l'amour fait vibrer les êtres d'un pôle à l'autre.

Comment écouter la voix de la prudence, de la crainte, du devoir, de la religion, de la morale, au milieu de ce concert unanime de la création, de cet hymne qui répète sur tous les tons : Soyez belle, soyez aimée, aimez vous-même? Comment ne pas ressentir l'ivresse universelle? Comment une pauvre feuille pourrait-elle se soustraire à ce tourbillon, qui, dans son orbe immense, entraîne la nature entière?

La femme tombe, la femme est tombée, et, bientôt flétrie comme la fleur du chemin, elle est foulée aux pieds du passant. A qui la faute? Évidemment, à la société encore faible et grossière, ignorante et misérable, à l'homme encore engagé dans le limon génésiaque, à l'homme, qui ne peut lever vers le ciel son front radieux et féconder la terre de son bras puissant. De ce que nous ne pouvons et nous ne savons faire à la femme, dans la société, la place que la nature lui assigne, de ce qu'elle nous représente les misères morales et physiques de notre espèce sous une forme plus frappante, en sa qualité de patient plus malléable et plus expressif, devons-nous la maudire et lui crier : *Raca*. Agir ainsi, n'est-ce pas agir en ignorant ou en pharisien?

Imitons celui qui a tout pardonné parce qu'il a tout compris. Il guérissait les malades et secourait les misérables, il bénissait le larron et Madeleine, car il savait que l'un et l'autre pouvaient être bons et que le mal qu'ils avaient fait était le produit non de la nature humaine, mais de la fatalité sociale, toujours modifiable.

Il est temps que le pharisien meure en nous, que l'ignorant s'éclaire et que l'homme ne soit

désormais que le Fils de Dieu, prenant exemple sur Jésus, qui a dit aux hypocrites : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre, et pour consoler la victime : Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup aimé.

CHAPITRE XXIX

LA FEMME DANS L'AVENIR

I

L'on est généralement mal venu à prendre les airs de prophète et nous ne saurions le trouver mauvais, car il ne faut abuser de rien et rien n'est plus commun que l'abus en pareil cas. Nous espérons éviter cet écueil en partant toujours des faits et nous appuyant constamment sur eux. Nous ne sortirons pas de ces faits pour inventer une femme nouvelle et décrire la société telle qu'elle sera en l'an 3000 et plus.

En constatant la nature propre de la femme et l'influence souveraine que le milieu social a sur elle, nous avons vu que la femme était avant tout un être impressionnable et que cela résultait de

son organisme; qu'autant ses perceptions étaient vives et nettes, autant sa réflexion était courte, et grande son impuissance à raisonner; que l'idéal lui faisait défaut, que les sentiments supérieurs de justice et de sociabilité étaient dominés par ses entraillés de mère et les instincts conservateurs de l'espèce.

Par suite de la misère relative des populations, de la rudesse des mœurs, de l'ignorance générale, de l'activité comprimée et sans but de la femme, de sa dépendance matérielle, de la lutte des intérêts et de la fausseté des rapports sociaux, nous avons également fait voir combien était fatale à la femme l'imparfaite civilisation de notre époque.

Nous ne sommes pas de ceux qui ont la prétention de changer la nature des choses et voudraient reprendre l'œuvre de la création. En conséquence, Dieu nous garde de toucher à la nature de la femme! nous la trouvons bien comme elle est. Il ne nous reste qu'à apprécier les modifications sociales en train de s'accomplir et qui seront propices au développement de la femme, suivant le vœu de la nature.

De même que (spectacle grandiose et consolant!) la paix tend à l'emporter sur la guerre, l'in-

dustrie et le travail sur la vie nomade et contemplative, la production sur la destruction, la science sur le merveilleux, la raison et les sentiments sur les instincts, en un mot, de même que la civilisation moderne dissipe notre misère et notre ignorance originelles pour marcher vers un nouveau monde de lumière et de fraternité, de même il est manifeste qu'il se dégage de cette évolution sociale des circonstances plus favorables à la femme.

L'homme n'étant plus voué à la guerre, à la violence, mais à la paix, à l'industrie, aux arts, à la science, la raison et le sentiment prennent définitivement le gouvernail de son être jusque-là dominé par l'instinct. L'homme ne sera plus pour la femme le rude et grossier compagnon d'autrefois, celui qui l'a d'abord réduite au rôle de bête de somme et de femelle patiente; puis, l'a poursuivie de ses convoitises brutales, de ses appétits déréglés, de ses adorations passagères et menteuses, celui qui l'a rabaissée en se dégradant lui-même.

Plus que jamais attiré par le charme de la femme, l'homme mettra dans son amour tout son cœur et toute son âme. Il la respectera dans sa

faiblesse touchante, il l'admirera dans sa douceur pleine de grâces, il l'adorera dans sa beauté qui représente le côté idéal de son espèce et rend plus vivante son aspiration à l'infini.

Le sauvage et le barbare ont fait place à l'homme. Et c'est parce que nous avons devant nous l'homme développé dans son intelligence et ses sentiments, l'homme fort par son association intime avec ses semblables, l'homme revêtu de sa véritable puissance, qu'il nous est donné de contempler enfin l'Ève nouvelle, créée des mains de l'homme, faite de sa chair et de son sang et dégagée par lui du limon génésiaque.

Dans ce milieu nouveau, tout sera favorable à la femme, et, tant à sa naissance que pendant sa vie, ne lui apportera que des impressions harmonieuses. Une hygiène et une alimentation rationnelles, une éducation mieux entendue, où la gymnastique ne sera point oubliée, auront pour effet d'établir un rapport normal entre les systèmes nerveux et sanguin et, par conséquent, de régulariser cette impressionnabilité de la femme, aujourd'hui exagérée et maladive.

La lumière, en pénétrant l'âme de la femme par des notions scientifiques sur toute chose,

astronomie, physique, physiologie, géologie, histoire et sociologie, la délivre d'illusions puériles et d'erreurs sans nombre. Sa raison se fortifie et son moral s'élève.

A mesure que l'état social s'asseoit dans la justice et s'ordonne dans son action toute-puissante, il affranchit les faibles, le prolétaire, l'enfant, la femme. La société élargit son cadre et y fait place à l'activité de chacun. Tout membre du corps social trouve naturellement par son travail l'indépendance matérielle et par surcroît un meilleur équilibre de ses facultés morales.

Représentons-nous la femme en ce milieu propice, où rien ne trouble sa nature malléable et vibrante, où elle n'est plus en butte aux attaques instinctives de l'homme, où sa grâce et sa faiblesse sont protégées et respectées, comme on respecte l'enfant, comme on doit respecter la fleur de la vie. Voyons-la dans ce milieu où tout tend à développer son cœur et point à exalter son orgueil de reine, à affoler sa vanité de déesse, où le culte qu'on lui rend, dépouillé de tout artifice menteur, est sincère, profond, sacré, à l'égal du culte rendu à la mère, à la vierge, à l'enfant au sein de la famille, qui donc oserait soutenir que dans ces

conditions, la femme serait ce que nous l'ont montrée les sociétés antérieures et non ce qu'elle doit être naturellement, la plus pure et la plus belle expression de l'espèce humaine?...

Il nous semble que nous n'avons rien dit de trop, ni perdu de vue la terre un seul instant. Nous avons simplement constaté des tendances positives incontestables, dont il faut se réjouir, car les institutions et les mœurs ne changent pas en un jour.

II

Mais il importe d'ajouter ici quelques autres considérations.

Si la femme est plus impressionnable que l'homme, elle est moins sensuelle que lui. Visiblement, l'homme tient plus de l'animal par la vigueur physique, par la rudesse de ses formes et l'épaisseur de sa peau couverte de poils.

Une observation caractéristique sur ce point va nous faire l'assertion plus évidente. L'habitude des jouissances physiques rend, on le sait, la sensibilité obtuse. Les organes, stimulés par l'exer-

cice, deviennent exigeants et poussent fatalement l'individu à des satisfactions anormales et violentes. On connaît les proverbes : qui a bu boira, *abyssus abyssum invocat.* La sensation devient le tyran de l'individu : elle le fait égoïste, dur et cruel. Il sort de la nature humaine et rétrograde vers la bête. La femme nous offre peu d'exemples de cette dégradation, si commune chez l'homme, toujours par ce motif qu'elle est moins sensuelle que lui.

Au reste, s'il en était autrement, le rôle de la femme serait impossible. Les énergies de l'instinct venant s'ajouter à sa grande impressionnabilité, à son vif désir de plaire, elle serait nécessairement à la merci de l'homme et ne pourrait plus avoir sur lui d'action utile pour poétiser ses sentiments et agrandir son idéal. D'étoile elle tomberait à l'état de fange féconde, mais grossière, et jamais le bimane ne pourrait se transfigurer en femme.

Normalement, la femme ne décèle quelque sensualité que comme mère, sensualité délicate et concordante avec sa mission sacrée. L'amour de la mère est plus fort que l'amour de la femme, parce que les entrailles sont plus profondément

remuées dans le premier cas que dans le second. Le lien physique est plus intime de la mère à l'enfant que de la femme à l'homme ; elle se sent plus attachée par les joies de la maternité que par celles de l'amour. La femme est plus près de l'enfant que de l'homme ; elle comprend admirablement l'un et pas toujours l'autre.

D'ailleurs, pour trancher la question, la physiologie et l'expérience ne permettent pas l'hésitation à cet égard. La femme nous attire et l'homme la recherche, cela suffit pour montrer que la femme est plus que nous maîtresse de ses sens.

La chasteté de la femme a pour base ce fait physiologique. Moins aiguillonnée par les sens, défendue par sa pudeur, fière et digne parce qu'elle a le sentiment de son pouvoir, la femme ajoute à tous ses charmes celui de la chasteté, auréole virginale qui donne à sa beauté un éclat plus touchant. De par la nature, la chasteté est un attribut tellement essentiel à la femme qu'il lui est presque impossible d'en obscurcir la douce lumière. Que de chutes et de déviations avant qu'elle perde tout à fait l'air candide et ingénu de l'enfant !

La femme qui est le faible a tout à perdre par

la licence et la grossièreté des mœurs, comme elle a tout à gagner lorsque les mœurs s'adoucissent et s'épurent. Combattre et modérer les instincts sensuels de l'homme, étendre l'empire du sentiment et de l'idéal, telle est la tendance visible de tout son organisme. L'Asie, avec ses harems et ses eunuques, nous montre trop ce que la femme peut attendre du règne de la sensualité, ce que la société devient avec l'asservissement de la femme.

Donc, quand le fait social, ayant affranchi la femme de la misère et de l'ignorance, aura fortifié sa raison, développé ses sentiments, équilibré son organisme trop vibrant, donné libre carrière à son activité, il n'est pas douteux que l'amour se poétisera et que la moralité humaine s'élèvera sous l'influence bienfaisante de la beauté.

III

De tous les êtres que nous connaissons, l'homme est le plus complexe et le plus malléable. Nulle créature ne saurait lui être comparée pour sa facilité à se transformer. Quand l'humanité en sera au point de s'occuper de l'amélioration de sa

race, elle ira plus vite dans cette voie que nous ne l'avons vu y faire marcher les espèces animales et végétales.

En raison de son impressionnabilité et de son besoin de plaire, la femme sera plutôt et plus vivement pénétrée par ces effluves progressives et rajeunissantes. La beauté se raffinera et deviendra le partage d'un plus grand nombre de femmes. Il y aurait là de quoi trembler pour le sexe fort qui, ayant le sens du beau à un plus haut degré, sera plus accessible au rayonnement de la femme.

Heureusement, des conditions supérieures de sociabilité emportent avec elles des contre-poids naturels : accroissement de vie morale et intellectuelle, éducation plus complète, emploi plus régulier de l'activité de chacun, franchise et sincérité inconnues aujourd'hui.

Voilà comment la femme de l'avenir, tout en étant plus belle, vaudra mieux que celle d'aujourd'hui, et comment, au lieu de produire le mal et l'abaissement pour elle et pour l'homme, elle deviendra, par l'action de sa beauté, un moyen puissant de progrès pour l'espèce.

Quelques lecteurs seraient peut-être tentés de nous faire reproche de ne leur avoir pas décrit la

femme et la société de l'avenir. Nous aurions pu, comme un autre, faire notre roman sur ce sujet splendide. Mais nous prions de remarquer que le présent livre ayant un caractère positif d'étude et d'appréciation de ce qui est, nous avons dû tenir rigoureusement à lui conserver ce caractère. En nous abstenant de toute incursion dans le domaine de l'inconnu, nous croyons avoir été sage et dans une certaine mesure avoir prêté plus de force à ce que nous avons eu l'ambition d'exposer.

Qu'il nous suffise d'avoir constaté que la femme, argile plus fine, cire plus molle et plus inflammable, prend plus vite et mieux la forme du moule nouveau créé par le labeur et le génie de l'homme; et qu'un jour, jour glorieux pour l'espèce, on verra *la femme régner par le charme et l'homme gouverner par la science, en généralisant la richesse par son travail créateur.*

La femme est un bien qu'il faut mériter; et précisément on ne peut le mériter sans en accroître la valeur, puisque la femme est toujours la plus délicate expression de l'état social.

Plus l'homme fera bonne la société, plus la femme sera belle dans la plus large acception du mot.

CHAPITRE XXX

MADAME ROLLAND

L'homme va du connu à l'inconnu ; il déduit l'avenir du passé et de notre présent, qui est lui-même sitôt passé. Ainsi le veulent la nature et la logique.

L'histoire nous offre quelques types féminins, propres à nous révéler la nature intime du sexe, pourvu qu'on n'omette point de tenir compte des époques et des circonstances. Parmi ces types qui sont demeurés dans la mémoire des hommes, il en est qui peuvent nous servir comme de jalons pour nous permettre d'entrevoir les heureuses modifications que le progrès social doit amener chez les femmes.

Notre rapide esquisse sur madame de Longueville nous a fait connaître une nature féminine

d'un titre élevé, que les circonstances avaient fatalement influencée.

Mobile, vibrante au plus haut degré, venue ainsi qu'une plante délicate dans la serre chaude des hautes sphères sociales, à une époque violente quoique moins grossière que celle où vécut l'infortunée Marie Stuart, madame de Longueville fut tout à fait et essentiellement femme, mais en elle rien ne dépassa la femme de son temps. Telle qu'elle est, madame de Longueville plaît; et il est vrai de dire qu'elle fut une charmante expression et une gracieuse victime de son siècle.

La noble femme, dont le nom impérissable est inscrit en tête de ce chapitre, s'est développée dans des circonstances plus favorables que celles qui décidèrent du sort de l'aventureuse héroïne de la Fronde. Si madame Rolland fut aussi une aimable et sublime victime de son époque, elle arriva à l'échafaud, préparée, tout à fait mûre pour le sacrifice et digne de l'immortalité.

Aussi femme que madame de Longueville, madame Rolland fut mieux traitée par la nature et la société. Moins belle peut-être de cette beauté en dehors, qui frappe tout le monde et

gagne tant au relief que lui ajoutent la naissance et la richesse, madame Rolland avait, outre la grâce féminine, le charme qui résulte de l'illumination d'une grande âme. Si, chez madame de Longueville, le vase était plus délicat et plus finement ciselé ; chez madame Rolland la lumière intérieure était plus pure, plus ardente et plus radieuse.

Madame de Longueville dut naturellement recevoir plus d'hommages et d'adulations. On pourrait la comparer à la rose orgueilleuse, épanouie dans une porcelaine de Sèvres. Madame Rolland eut les commencements de l'humble violette. Elle passa sa jeunesse à l'ombre, dans le recueillement, la solitude et le travail. Son parfum y gagna et son âme en sortit plus haute, plus forte et plus grande.

Fille d'un graveur, demeurée l'enfant unique d'une mère sage et distinguée, au sein d'une vie bourgeoise et modeste qui lui permit de s'instruire et de se livrer à son goût pour l'étude, madame Rolland eut une jeunesse heureuse et bien remplie par des affections douces et la culture incessante de son âme. A neuf ans, elle fut enthousiaste de Plutarque, puis devint une chrétienne fervente,

digne des beaux temps de la primitive Église. Son besoin de connaître, son amour de la vérité et de la justice en firent un chercheur infatigable. L'ardeur de son âme insatiable la poussait à tout dévorer pour tout assimiler : histoire, philosophie, morale, poésie, les arts et même un peu les sciences. Tout lui était bon et tout profitait à cette âme saine, à cette intelligence droite.

Madame Rolland touchait à sa vingtième année quand elle éprouva le premier grand malheur de sa vie. Sa mère mourut en quelques heures et faillit entraîner dans sa tombe l'orpheline, tant elle ressentit vivement et profondément cette perte cruelle. Son consolateur le plus efficace fut Rousseau, ce malheureux Rousseau qui, à travers ses paradoxes et ses erreurs, a tant aimé la vérité, la vertu, la nature, les hommes eux-mêmes et en a parlé avec la plus entraînante éloquence. C'est à cette époque qu'elle lut la *Nouvelle Héloïse* et reçut l'atteinte de cette âme passionnée en rapport avec la sienne par ses hautes aspirations. Madame Rolland passa environ cinq années, veillant au ménage de son père, qui bientôt se dérangea gravement et compromit sa petite fortune. Contrainte de se retirer dans un couvent avec une pension

modique de cinq cents livres, sauvée à peine du naufrage, elle y vécut près d'un an, avec la simplicité et le contentement d'un stoïcien.

Ayant vu du monde assez pour le connaître et le deviner, pas assez pour en recevoir de trop vives impressions et y donner beaucoup de temps, madame Rolland ressentit en une occasion un amour, qui, par une âme comme la sienne, ne pouvait être pris que de haut et avec un noble enthousiasme. Elle y renonça, non sans douleur, en reconnaissant l'insuffisance de l'objet de cette belle passion.

C'est merveille que d'assister à l'éclosion d'une aussi riche et splendide nature. Par une rare fortune, il est possible de s'en donner la joie. En 1840 on a publié deux volumes de lettres comprenant toute la correspondance de madame Rolland avec ses amies intimes, mesdemoiselles Cannet, d'Amiens. Ces lettres, écrites au jour le jour et dans l'abandon de la franchise la plus complète, racontent en détail ce que la captive ne put que résumer plus tard à grande hâte dans ses Mémoires, écrits sous le couperet de la guillotine. Rien de plus attrayant et de plus instructif que le spectacle de cette âme qui se dévoile dans ses plus

humbles replis et se montre grandissant chaque jour par le bénéfice des années et de l'étude.

Il fait bon voir comment tout a contribué à développer en madame Rolland une âme forte et bienveillante, un esprit droit, un cœur sain, affectueux jusqu'à la tendresse, l'habitude de la réflexion et du travail sauveur et consolateur.

Sortie de sa retraite philosophique, en épousant un homme d'un beau caractère, digne de toute estime, mais qui avait vingt ans de plus qu'elle, madame Rolland sut se montrer une épouse accomplie, une mère tendre, une ménagère intelligente et ordonnée, et toujours et partout, à la ville et à la campagne, une femme bienveillante, affectueuse, la lumière, la chaleur, la paix et la joie du foyer domestique.

La Révolution trouva madame Rolland à l'apogée de son épanouissement vital. Elle avait trente-cinq ans quand sonna 89. Élève de Plutarque, de Tacite et de Rousseau, fille de ce XVIII^e^ siècle, si grand par ses aspirations philosophiques et sociales, madame Rolland accueillit la Révolution avec l'enthousiasme d'un grand cœur en qui la justice habite, d'une haute intelligence en qui la lumière est faite, d'une âme héroïque également prête pour le triom-

phe ou le sacrifice. Elle salua avec ivresse l'aurore de jours meilleurs pour ses semblables.

Depuis longtemps associée aux travaux de son mari, madame Rolland fut toujours à ses côtés et quelquefois dans son cabinet. Trop sensée pour ne pas mettre le plus grand soin à conserver son rôle de femme, elle ne songea jamais à se poser en homme d'État, bien qu'on puisse lui en trouver l'étoffe. Elle se tint dans son salon, comme c'était son devoir, et, à l'occasion, elle y laissa briller son éloquence, son amour de la justice et de l'humanité. En ce sens il est vrai de dire qu'elle fut la muse et la grâce des Girondins, de ces hommes dont elle blâma souvent les fautes, accusa l'insuffisance, mais dont l'histoire a consacré la noblesse d'âme et le sincère patriotisme.

Elle ne sortit de la vie domestique qu'en de rares circonstances, pour paraître à la barre de l'Assemblée et confondre un vil calomniateur, aller en prison, subir un jugement dérisoire autant qu'inique et monter à l'échafaud innocente, vertueuse, sublime, la pitié et le pardon aux lèvres, l'amour au cœur et l'esprit dans la lumière.

Heureusement pour l'histoire et pour l'étude de la nature féminine, madame Rolland a laissé des

mémoires et des lettres en assez grand nombre pour qu'on puisse apprécier avec pleine justice la noble et touchante victime de notre orage révolutionnaire.

Il nous a été donné de tenir entre les mains le manuscrit de ces Mémoires, aujourd'hui déposé à la bibliothèque de la rue Richelieu. Nous en avons feuilleté les pages, dont quelques-unes ont été altérées par les larmes brûlantes de l'illustre prisonnière. Ce manuscrit a été remis tel quel à l'impression et on y lit encore les noms des premiers compositeurs. M. Bosc, premier éditeur de cet appel à la postérité, a pris sur lui de supprimer quelques passages, notamment ceux qui sont relatifs à un amour hautement avoué, mais que madame Rolland crut devoir renfermer dans les bornes du pur sentiment.

Un coin de ce voile mystérieux a été légèrement soulevé par madame Rolland. La mort, trop prompte, ne lui permit pas de s'expliquer à ce sujet, comme elle en avait le dessein. M. Bosc, aussi bien que M. Champagneux, dont le fils est devenu l'époux de l'orpheline laissée par madame Rolland, ont contribué, autant qu'il a dépendu d'eux, à mettre tout à fait dans l'ombre ce point

important. Ils ont craint, sans doute, que le public ne fût mauvais juge de la magnanimité de leur héroïne et de leur amie.

Cette défiance n'est pas dénuée de fondements. Il est, en effet, peu de personnes encore capables d'apprécier toute la beauté de ce caractère. L'avenir réserve à madame Rolland de plus nombreux et de plus dignes admirateurs; comme il en aura pour l'œuvre idéale, pour la splendide et religieuse harmonie de Beethoven, le Shakspeare et le Michel-Ange de la musique*.

* Je ne crois pas qu'il ait existé une âme d'artiste plus noble, plus forte, plus pleine de sentiment de l'infini que ne fut Beethoven. Malheureux, souffrant de la privation de la société des hommes par une surdité dont il ressentit de bonne heure les atteintes, il eut pour consolateur son immense génie et put traduire ses idéales aspirations avec une radieuse toute-puissance.

Cette langue des sons, vague, insaisissable, passionnée, qui a le rhythme, le mouvement, la couleur, et laisse entrevoir, dans sa flottante indétermination, les plus larges plans architectoniques aussi bien que les délicatesses d'un dessin gracieux, dont la manifestation s'écoule, ondule, éclate et fuit comme celle de la vie elle-même, langue qui ne reçoit d'existence que par le concours des hommes, par l'association intime et harmonieuse de leurs facultés; une telle langue pouvait seule convenir à une âme de cette nature et en révéler toute la grandeur.

Beethoven apparaît dans son art comme il fut dans sa vie : solitaire, étrange, sublime et non égalé. Chez lui, l'inspiration est encore plus profonde que la science; celle-ci, toute grande

L'apparition de cette grande figure aux regards ravis de nos neveux leur causera une émotion plus haute que n'en a produit de nos jours la vue du marbre noble et pur trouvé à Milo, marbre dont la beauté semble n'avoir été que mieux consacrée par les outrages du temps.

Toutefois, ce fait que madame Rolland éprouva un amour digne d'elle dans les dernières années de sa vie, est incontestable. Nous en avons lu la preuve écrite de sa main et elle y fait allusion dans plusieurs passages de ses Mémoires. Il nous suffira de citer celui-ci :

» J'honore, j'estime mon mari comme une fille » chérit son père, auquel elle sacrifierait même » son amant. Tout en demeurant fidèle à mes » devoirs, mon ingénuité n'a pas su dissimuler » les sentiments que je leur sacrifiais. Mon mari, » excessivement sensible et d'affection et d'amour- » propre, ne put supporter la pensée qu'il fût porté » atteinte à son empire. Son imagination se noir- » cit, sa jalousie s'irrita, et le bonheur s'enfuit » loin de nous. »

qu'elle soit, ne semble être que la très-humble servante de la première. Aucun artiste ne projettera plus loin, dans l'avenir, le rayonnement de son génie.

Quel fut l'objet de cet amour? On a mis en avant plusieurs noms, entre autres celui de Barbaroux. En étudiant les choses de près et tenant compte de toutes les indications, il est très-vraisemblable que l'objet de ce noble amour fut Buzot. D'après l'histoire, d'après le portrait tracé par madame Rolland elle-même, Buzot était digne d'avoir touché ce grand cœur, et c'est beaucoup dire.

Madame Rolland eut occasion de le voir au commencement de 91, pendant la Constituante. Buzot *était marié à une femme honnête, mais qui ne paraissait pas à son niveau.* Lui, était *l'homme juste, la probité même revêtue des formes douces de la sensibilité.* Ils étaient voisins, se virent souvent, et se lièrent d'une *amitié intime, inaltérable.* Madame Rolland ajoute : *Je dirai ailleurs comment cette liaison s'est resserrée.*

Buzot et madame Rolland, après une séparation d'environ deux mois, se retrouvèrent à la fin de 91. Rolland fut appelé au ministère le 22 mars 92. Sans aucun doute, Buzot et madame Rolland demeurèrent chacun de son côté, non moins fidèles à leur amour qu'à leurs devoirs. Ce fut une ivresse et une souffrance suprêmes dans leur vie si courte et si remplie.

L'histoire et la biographie de madame Rolland ne sont pas à faire, car, nonobstant quelques lacunes regrettables, elle a laissé d'elle-même une telle peinture, qu'on doit craindre d'y toucher.

Ses Mémoires, les lettres publiées par Bosc et Bancal des Essarts, les deux volumes contenant ses lettres de jeune fille, peu connus mais qui méritent de l'être beaucoup, permettent d'assister jour par jour au développement de cette organisation d'élite. Madame Rolland est là tout entière. Elle vit et respire dans son œuvre, sa grande âme s'y montre dans tout son rayonnement.

On y voit son bon sens, sa droiture, ses généreuses aspirations, son amour profond de la nature et de la vérité, sa haute et universelle bienveillance, son dévouement à tout ce qui souffre, son goût pour les arts, ses fortes études, sa puissance de travail et de réflexion, sa gaieté franche, son humeur égale, sa douceur, sa contenance ferme, modeste et gracieuse, tout ce qui peut composer une femme charmante, une amie sûre, une mère tendre, une amante incomparable, un être fort et sublime, capable de tous les héroïsmes et digne de toutes les adorations.

Il est un trait qui ne pourra manquer de frapper le lecteur attentif, c'est le sentiment religieux qui anime une âme de cette trempe. Ceci est capital et mérite de nous arrêter.

Jeune fille, madame Rolland est une pieuse et ardente catholique ; elle est sur la pente de l'ascétisme, comme il convient à un esprit aussi logique, à un cœur aussi noble. Ses amies, mesdemoiselles Cannet, sont religieuses comme elle, mais avec moins de puissance. C'est pourquoi elles vivront et mourront catholiques, n'ayant pu rompre leurs liens avec le passé.

Les religions établies ont consolé de grandes infortunes et soutenu dans leurs plus cruelles épreuves d'autres femmes illustres : madame de Longueville, après les orages de sa jeunesse évanouie, Marie Stuart dans sa longue captivité et son supplice. De même, le faible et honnête Louis XVI, la malheureuse Marie-Antoinette, ont supporté avec une dignité croissante le poids d'une situation de plus en plus horrible, grâce aux secours tout-puissants de l'idée catholique. La foi, d'où qu'elle vienne, fait des héros et des martyrs. L'histoire le constate à chacune de ses pages.

Mais, en madame Rolland, il s'agit d'une âme qui, dépassant les formes religieuses, se place au niveau des intelligences les plus élevées de l'espèce, à côté de Socrate et de Marc-Aurèle, de Descartes et de Leibnitz, de Voltaire et de Rousseau.

Représentons-nous madame Rolland dans cette crise suprême où elle ne voit partout que sottise, violence, lâcheté ; où tout est perdu pour elle, fille, époux, amis ; où tout paraît sombrer sous ses yeux, la patrie et la conscience humaine elle-même. Elle ne peut rien attendre des hommes, qui lui font justement horreur. Elle est seule en face d'un si affreux destin, seule en face de Dieu, seule avec sa grande âme, comme Socrate et Caton, comme cette autre héroïne de Corneille, notre sublime Charlotte Corday, dont il ne nous reste, hélas ! qu'un admirable profil.

En cette extrémité dernière, alors qu'elle semble abandonnée de Dieu et des hommes, madame Rolland ne blasphème ni ne maudit. Elle possède toujours vivant, lumineux, le trésor de sa foi, lentement et laborieusement amassé. Et c'est avec confiance que la noble femme affronte le mystérieux infini.

Notre terre peut-elle offrir un plus admirable spectacle? Il s'agit, pour le corps, du dernier combat; pour l'intelligence, du dernier problème; pour le sentiment, du dernier acte de foi et d'amour.

Quoi de plus facile que de se laisser brûler, écarteler, manger aux bêtes, quand on tient déjà à la main la palme du martyre et qu'on se voit dans le ciel, couronné de la gloire des élus? C'est ainsi que le musulman se rue à la mort avec enthousiasme, croyant entrer du même coup dans le paradis de Mahomet, et que l'Hindou se fait pieusement écraser sous le char de Brahma. Rien de plus simple. Chacun de ces rudes gagneurs de paradis partage une foi commune, pratiquée autour de lui, dont les signes sacrés et les interprètes révérés le soutiennent et l'exaltent.

Mais où est l'appui de madame Rolland dans ce redoutable passage de l'éternité, qui faisait trembler Pascal et bien d'autres? Elle n'a que sa grande âme et sa conscience immaculée.

Je veux bien qu'on admire l'homme dans l'action, Napoléon sur son champ de bataille; les marins du *Vengeur* s'abîmant dans les flots en poussant un cri de liberté. Je demande qu'on ad-

mire encore davantage Keppler souffrant la faim et découvrant ses lois, Colomb à la recherche de son monde avec deux misérables caravelles, Galilée dans sa vieillesse vénérable, traîné devant le Saint-Office, Bernard de Palissy brûlant ses derniers meubles.

Je demande encore plus d'admiration pour Michel de l'Hospital, faisant le bien et rendant la justice pendant huit années entre Médicis et les Guises, au milieu des haines et des fureurs des guerres de religion; pour Bolivar affranchissant sa patrie et lui offrant son exil en sacrifice; pour Washington, conquérant l'indépendance de l'Amérique et n'employant son pouvoir qu'à la défendre contre elle-même, contre son inexpérience, afin de mourir simple citoyen d'un pays libre.

Certes, en considérant ces divers aspects de la force, de la grandeur et de la noblesse de l'âme humaine, on se sent fier d'être homme, on se réjouit d'appartenir au genre humain. Mais, devant madame Rolland, enveloppée de la blanche robe qui la protége contre le sang, l'âme si pleine de bons sentiments, si radieuse de hautes pensées, qu'elle oublie les cris sauvages de la foule en démence, et livre, sereine et confiante, sa belle tête au bour-

reau, on s'incline sous une émotion plus touchante et plus profonde que devant Socrate buvant la ciguë.

Et c'est justice, car l'acte est plus grand.

Socrate meurt à soixante-dix ans, d'une mort douce, entouré de ses disciples qui confirment par leur présence la philosophie dont il fut le promoteur ; madame Rolland meurt pleine de vie, violemment, dans des circonstances atroces, après une agonie morale de cinq mois, pouvant désespérer de la liberté et même, comme Caton, du salut de sa patrie.

Nous ne connaissons pas de spectacle plus digne de susciter les meilleurs sentiments de l'âme et de mériter davantage une admiration sans réserve. Tant qu'il y aura une histoire, tant que les hommes aimeront le beau, le bien et le vrai, madame Rolland demeurera debout sur son rouge piédestal, adorée, glorieuse et toute resplendissante d'immortalité.

CHAPITRE XXXI

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

A PROPOS DE

MADAME ROLLAND

Nous avons insisté avec plus de détails sur madame Rolland, parce que c'est le plus beau et le plus admirable type de femme, révélé par l'histoire et des documents suffisamment complets. Certes, nous sommes loin de croire que la nature produise jamais en grand nombre des femmes semblables, même dans les meilleures conditions de sociabilité. Il y a là une donnée première, une organisation rare et exceptionnelle.

Cependant, on doit remarquer dans quel milieu se sont développés cette droite raison, ce cœur sain, cette âme élevée, ce caractère doux et mâle à la fois. C'est à un foyer modeste, dans une sphère

tranquille où le cœur peut s'épanouir normalement, où les sens et l'imagination ne sont pas surexcités, où l'on est à même de sentir et de comprendre l'existence sous ses formes diverses, depuis le pauvre et l'ignorant jusqu'au riche et au puissant.

Quelles que soient d'ailleurs les différences de nature, qui ne voit que Marie Stuart et madame de Longueville eussent été tout autres, en venant à la vie dans des conditions analogues à celles où vécut madame Rolland.

Élevée à la cour dissolue d'Henri II et de Catherine de Médicis, sous la domination de ses oncles, les Guises, objet des intrigues de ces grands ambitieux, ayant au front le double éclat d'une beauté souveraine et des couronnes de France et d'Écosse, orpheline et veuve à dix-neuf ans, sans appuis, sans conseils autres que ceux du politique Murray qui la trahit quoique comblé de ses bienfaits, jetée à vingt ans au milieu des haines féroces de ses grossiers barons, en face du presbytérianisme de Knox et de la jalousie perfide d'Élisabeth, devenue un point culminant de cette société du XVI^e^ siècle, de mœurs encore si barbares et tout enfiévrée de fanatisme, incessamment en

butte à toutes les flatteries et d'abord comblée des faveurs de la fortune, buvant à pleine coupe la double ivresse du pouvoir et de la beauté, vivant au sein de tout ce qui peut exalter l'orgueil, affoler la vanité, faire perdre la raison, corrompre les sentiments, exciter les sens, que pouvait-il advenir de l'infortunée Marie? que pouvait-il résulter d'une semblable situation, sinon erreurs de toute sorte et crimes de tout genre?

Le tableau est le même pour madame de Longueville, bien que moins sombre d'une part et moins brillant de l'autre. La fatalité de leurs positions les perd également. Si le caractère de la belle frondeuse a beaucoup d'analogie avec celui de la tragique Marie d'Écosse, sa fin est moins cruelle parce que la scène est moins vaste, le rôle moins important et l'époque moins mauvaise. Un voile religieux protége et adoucit les dernières années de l'aimable princesse. Elle embrasse avec une incontestable grandeur d'âme, une bonne foi naïve et sincère, le culte pratiqué de son temps. Elle y puise de suprêmes consolations, comme la sensible et tendre Lavallière, aux blessures plus sympathiques et plus profondes.

Le progrès social que nous avons signalé, réa-

lisant chaque jour de meilleures conditions pour les femmes, il est légitime d'en conclure qu'il leur sera plus possible de se rapprocher de cette grande et suprême gloire de leur sexe, madame Rolland, et d'éviter les destins cruels de Marie Stuart et de Madame de Longueville.

Dès que l'humanité s'affirme dans une certaine forme sociale, toujours un type de femme caractérise l'époque d'une façon lumineuse et fait un heureux contraste avec les récits de batailles.

L'époque biblique a ses femmes, Sara, Rachel, Rebecca ; les temps héroïques produisent Hélène et Pénélope ; le siècle de Périclès s'accentue par Aspasie ; la vieille Gaule par Velléda ; les beaux temps de Rome par Lucrèce, Virginie, Cornélie, son impériale décadence par Cléopâtre, Messaline, Julie ; la fin du cycle grec, dans sa floraison Alexandrine par Hypathie. Le moyen âge se caractérise par le type naïf et lumineux de Jeanne d'Arc, par Héloïse, l'amante héroïque ; la renaissance par Diane de Poitiers, la reine Marguerite, Marie Stuart ; le siècle de Louis XIV, par l'épanouissement d'une corbeille de fleurs féminines, aux parfums divers, Sévigné, Longueville, Henriette d'Angleterre, Lavallière, Montespan, Main-

tenon et son amie, Ninon de Lenclos, l'honnête homme. La Régence et l'époque de Louis XV ont modelé ces femmes si jolies dans leurs grâces maniérées, si piquantes avec leurs mouches, si court vêtues, si légèrement lestées de morale et d'une allure si folle sur les petites mules qui chaussent leurs pieds mignons. Le siècle, en se faisant sérieux, nous donne mesdames du Châtelet, du Deffand, Geoffrin, Lespinasse, d'Epinay, Necker, sous l'aile de qui s'agite déjà l'enthousiaste Corinne. La Révolution nous montre, dans un nimbe de pourpre, madame Rolland, Charlotte Corday, Lucile Desmoulins, la noble et malheureuse Marie-Antoinette, mesdemoiselles de Fernig et madame de Lescure la Vendéenne.

La femme, nous ne saurions trop insister sur ce point, est le produit du milieu qui la façonne pour ainsi dire. Comment s'étonner de la variété de caractères qu'elle offre à l'observateur, puisqu'elle est le miroir d'époques et de situations si différentes. On conçoit, d'après cette même observation, que la Rochefoucauld, la Bruyère, etc., aient porté sur les femmes des jugements défavorables. Ils avaient raison comme observateurs des faits, s'ils avaient tort comme philosophes, appréciant la nature pro-

pre de la femme. Ils ont bien vu la surface et mal connu l'intérieur. Cette façon de procéder réduit presque à néant tout ce qu'on a écrit sur les femmes. On ne tient compte que de ce qu'on voit, et ce qu'on voit est le produit fatal de la société du moment. Il en résulte qu'on est aveugle sur le fond même de la nature féminine, qui reste caché par le vice de la société.

CHAPITRE XXXII

MADAME DE SÉVIGNÉ

Si l'on peut s'aventurer à chercher des analogies chez deux femmes, séparées par plus d'un siècle et des mœurs fort différentes, la femme de l'époque de Louis XIV, qui aurait le plus de rapports avec madame Rolland, serait sans contredit madame de Sévigné.

Je demande à ce que l'on m'entende pour qu'on ne se récrie pas de plus d'un côté à la fois.

Avant de rien dire sur le fond commun et intime de chacune de ces femmes illustres, voyons d'abord ce qui tient aux époques et caractérise les milieux où elles vécurent. Dans le domaine des sentiments, dans celui des idées générales, dans le domaine des faits, les physionomies des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles diffèrent singulièrement.

Lorsqu'on écarte les splendeurs, les triomphes et les magnifiques apparences dont les historiens superficiels se sont complu à remplir le règne de Louis XIV, lorsqu'on l'étudie par les contemporains à vue élevée, tels que Fénelon, Vauban, ou bien les exacts narrateurs des faits, tels que Saint-Simon, la princesse Palatine, on est contraint de reconnaître que la vie sociale du temps était encore fort triste et très-grossière. Le tableau est si laid que les lecteurs en soutiendraient difficilement la vue.

Le grand roi règne sur une foule de courtisans, couverts de riches habits, mais fort pauvres de sentiments, courbés sous l'étiquette, mais très-mal réglés dans leur for intérieur. La basse cupidité, l'ambition mesquine, les intrigues déloyales, la trahison impudente, des mœurs ignobles jusque chez les premiers personnages de la cour, c'est là ce qui forme le fond commun de cette société de si belle apparence. Il est incontestable que l'entourage galant de l'épicurienne Ninon de Lenclos, maintenu par le goût et l'esprit, mérite en comparaison d'être regardé comme une école *d'honnêteté*.

Corruption, sensualité, hypocrisie, voilà ce que nous trouvons en haut ; en bas, nous allons voir, comme toujours, ignorance et misère. Henri IV,

Sully, Olivier de Serres avaient commencé à développer sérieusement l'agriculture ; ce mouvement fut arrêté court par l'obligation, pour les possesseurs du sol, d'aller à Versailles, de servir le roi, et par des guerres incessantes. Colbert fit en vain de grands efforts en faveur de l'industrie et du commerce. La jalousie de Louvois, le fol orgueil du monarque, les dépenses de la cour et de la guerre, la révocation de l'édit de Nantes, qui chassa les protestants, les dragonnades qui achevèrent de ruiner le pays, les désastres de la fin du règne, tout explique la profonde détresse des populations.

Malgré son épaisse ignorance et son infatuation de lui-même, Louis XIV ne manquait ni de jugement ni de fermeté. Il comprit vite qu'il fallait un frein à ces instincts grossiers, une discipline à ces âmes violentes, incapables d'obéir à une loi morale. De là, son catholicisme étroit et de plus en plus austère en raison de l'âge, qui fait souvenir du catholicisme de Charles-Quint et de Philippe II. Mais le roi avait des passions. Il était lui-même gourmand, sensuel, tout-puissant. Les jésuites, seuls, et le malléable Bossuet (cet homme sans os, disait le janséniste Tréville),

pouvaient concilier les adultères du roi avec la forme religieuse. Naturellement, on dut sacrifier les jansénistes, ces naïfs stoïciens, qui voulaient que l'on fût d'abord vertueux soi-même, afin de gagner les âmes par l'exemple et le ciel par son propre mérite. Louis XIV trôna dans une grandeur et un ordre factices. A sa mort, au lever de ce voile d'hypocrisie, se découvrirent une misère hideuse, une corruption générale.

Dans ces temps malheureux, le sentiment de la patrie n'existe pas, on ne connaît que le roi ; celui de l'humanité n'apparaît qu'en quelques âmes d'élite. Et l'on conçoit que madame de Sévigné, malgré toute sa raison et ses bons sentiments, ne se sente en complet rapport avec ses semblables que lorsqu'il s'agit de personnes de sa caste. Le sentiment du juste et du vrai ne jette quelques lueurs qu'en un petit nombre d'esprits. Le sentiment religieux ne s'élève pas au-dessus du terre-à-terre de la religion dominante, à part quelques rares intelligences, Descartes, Gassendi et l'élite des jansénistes. Les liens de famille, eux-mêmes, sont durs et se ressentent de la puissance paternelle, romaine et féodale, puis de la corruption et de la grossièreté des mœurs.

Un Dieu qui fait grâce à qui il lui plaît, un roi de droit divin qui le représente et dont le bon plaisir fait loi, telles sont les idées générales qui obscurcissent, brouillent et remplissent toutes les cervelles.

Voilà, dans son ensemble, le milieu où vécut madame de Sévigné. Nous sommes encore loin du siècle de l'Encyclopédie, du siècle de Voltaire et de Rousseau. A quelle distance incommensurable ne nous reporte pas le mouvement intellectuel et moral qui fera éclater 89, et dont madame Rolland est la fille enthousiaste et réfléchie.

Heureusement, la jeune Marie de Rabutin, née sept ans après madame de Longueville (1626), vint précisément au monde à la bonne époque du XVII^e^ siècle, celle qu'avaient préparée les hautes vues d'Henri IV et le cruel génie de Richelieu, où fleurirent Descartes, Pascal, Corneille, Molière, la Fontaine, Turenne et le grand Condé. Son éducation fut meilleure qu'elle ne l'eût été quelques années plus tard. Orpheline dès l'enfance, elle fut élevée principalement sous la direction de son oncle, l'abbé de Coulanges, qu'elle appelle le *bien bon* et qui plus tard la *retira de l'abîme où l'avait jetée M. de Sévigné.*

Elle fut de bonne heure en relations intimes

avec MM. de Port-Royal et fréquenta assidûment l'hôtel de Rambouillet, ce premier salon lettré de notre France. Madame de Sévigné vécut dans la familiarité de son parent, le cardinal de Retz, de Ménage, de Segrais, de Chapelain, de Corbinelli, de madame de la Fayette et de la Rochefoucault Elle lisait Abadie, Nicole, Descartes et Pascal. Elle s'enthousiasmait pour Corneille, Bossuet et Bourdaloue. Elle goûtait vivement Molière, la Fontaine et Racine, parlait italien et même entendait un peu le latin.

Mariée à dix-huit ans à un jeune fou, plein de séve et de gaieté, elle eut le bonheur d'échapper à une ruine complète et de demeurer, à vingt-quatre ans, veuve et mère de deux enfants, vers la fin de 1650. Cet aimable fou l'avait fait beaucoup souffrir, car elle l'avait aimé. L'expérience fut suffisante. Dès cette époque, madame de Sévigné ne se sépara plus de son bon oncle et s'occupa avec lui de refaire sa fortune et de diriger l'éducation de ses enfants.

Comme on le voit, madame de Sévigné avait été quelque peu élevée à l'école du malheur Si l'instruction avait développé son intelligence, celui-ci mûrit son cœur et contribua au bon équilibre de sa nature morale.

Quoique étant du monde et même du monde de la cour, madame de Sévigné vécut beaucoup avec elle-même, avec les livres, et mena une vie sérieuse et occupée. Elle savait vivre aux champs et n'y pas mourir d'ennui. Malheureuse par son amour pour M. de Sévigné, elle se réfugia dans ses sentiments de mère, de reconnaissance filiale, d'amie loyale et fidèle, et maintint son cœur au-dessus des assauts très-vifs de la galanterie de son époque. Cette galanterie fort gâtée par l'intrigue, l'ambition, la sensualité, devait naturellement répugner à une femme d'un esprit aussi juste, d'un sentiment aussi délicat et d'un tact aussi fin. Elle éconduisit ainsi plus d'un amant et d'un épouseur : son cousin Bussy, Ménage, le beau Méré, ancien intime de madame de Maintenon, le comte du Lude, le prince de Conti, le le surintendant Fouquet, qui resta son ami et à l'infortune duquel elle ne fut pas moins attachée que le bon la Fontaine.

Le sentiment religieux de madame de Sévigné est teinté de jansénisme. C'était la couleur du temps. Mais il fut exempt du mysticisme et des puérilités où il entraîna plusieurs de ses contemporains. L'inscription placée par elle au fronton

de la chapelle des Rochers : *Soli Deo honor et gloria*, est encore un vivant témoignage de la hauteur où sa foi avait atteint.

En ceci, bien au-dessus de madame de Longueville, qui n'avait ni sa raison ni son caractère, elle ne connut point les extrêmes. Elle ne finit pas par être une pénitente carmélite, de même qu'elle n'avait pas commencé par être une héroïne des guerres et des amours de la Fronde.

Madame de Sévigné se montre encore fort au-dessus de madame de Maintenon, dont l'ambition avait corrompu le cœur et vicié l'intelligence, et qui finit par tomber, comme les âmes troublées ou malsaines, dans ces pratiques minutieuses, refuge des consciences hors d'elles-mêmes et qui ne peuvent plus se voir en face. On ne doit pas oublier jusqu'où fut poussée cette femme remarquable, jadis amie de Ninon et des libres esprits, par la logique de sa situation fausse. La révocation de l'édit de Nantes, les horribles dragonnades datent du commencement de son règne. Elle expiait ses fautes sur le dos du prochain, et partageait avec son royal amant, avec ses confesseurs jésuites, cette doctrine que la croix atteste le salut par le sang. Louis XIV en fit beaucoup verser dans le

but d'être agréable à Dieu. C'est ce qui, après le désastre de Ramiliès, lui arrachait ces paroles significatives : « Dieu aurait-il oublié tout ce que j'ai fait pour lui ? »

Si l'on y réfléchit, on trouvera qu'il a fallu que madame de Sévigné fût douée d'une raison bien droite, d'un grand sens moral et d'un sentiment religieux très-élevé, pour demeurer aussi ferme dans le fond philosophique de toute religion, au siècle des Longueville, des Lavallière, des Maintenon, dans lequel s'imposait de haut, par un roi absolu autant qu'ignorant, une doctrine étroite et dure aux autres, autant qu'elle était complaisante pour soi.

Maintenant, nous pouvons nous résumer sur la nature de l'auteur de ces lettres, d'une si abondante et franche séve d'esprit et de cœur qu'elle triomphe du temps, vivifie des détails le plus souvent sans valeur pour nous, et rend toujours aimable pendant dix volumes l'expression du même sentiment. Je ne conseillerai à personne d'essayer un semblable tour de force.

Pour peu qu'on ait étudié avec quelque soin ce qui nous reste de madame de Sévigné, il en ressort évidemment qu'elle était douée d'un caractère

non moins solide que bienveillant, d'un cœur noble et affectueux, qui ne se dément jamais. Amie sincère, nature droite, elle ne marchande ni sa reconnaissance à ceux qui l'aiment, ni son admiration à ce qui est bien. Mère tendre et dévouée, elle lâcha un peu la bride à sa belle passion pour sa fille, et trouva sur ce point une douceur naturelle à s'abandonner à l'élan de son cœur. Peut-être cet amour fiévreux a-t-il été la soupape de sûreté de cette âme passionnée. Franchement nous ne pouvons trouver en nous assez de rigueur pour la frapper d'un blâme. Sans doute cette passion la fit souffrir (cela est inévitable quand on aime fortement), et, selon la vraisemblance, son amour maternel abrégea sa vie. Mais madame de Sévigné est morte à soixante-dix ans; c'est une belle moyenne, et il faut convenir que la passion ne l'a pas trop maltraitée.

Son esprit juste, vif et pénétrant, était capable de réfléchir et de raisonner.

Son imagination mobile, ardente, montait aisément jusqu'à l'enthousiasme.

Chose fort remarquable pour son temps, madame de Sévigné a l'amour de la nature. Elle se complaît à promener ses pensées dans son mail des

Rochers, ou au clair de lune sous les vieux arbres de l'abbaye de Livry. Elle aime l'horreur des bois, le triomphe du printemps et le beau ciel de Provence. Assurément ce goût naïf et sain des beautés de la nature ne lui était pas venu dans les jardins de Versailles et de Saint-Germain. Madame de Sévigné est impressionnable, elle a des entrailles, mais elle a encore plus de cœur et de raison; c'est pourquoi elle est toujours demeurée maîtresse d'elle-même et a su diriger sa vie par de nobles sentiments, par des principes d'ordre et de dignité personnelle.

Plus d'un passage de ses lettres montre qu'elle est sur la pente des idées philosophiques, qu'elle se soumet avec peine à la religion dominante et qu'elle ne s'y résigne qu'en janséniste modérée, ce qui témoigne à la fois de la hauteur de son âme et de la justesse de son esprit.

Madame de Sévigné et madame Rolland ont bien des rapports, même physiquement. Ainsi, toutes deux sont bien faites, d'une taille avantageuse, d'un port aisé et gracieux. Toutes deux ont un beau teint qui décèle la richesse de leur organisation, l'air ouvert et franc, la mine éveillée et riante quoique modeste et contenue. Toutes deux

sont musiciennes et possèdent un son de voix pur et sympathique, surtout madame Rolland. En toutes deux la beauté tirait son plus grand charme de leur physionomie, de leur accent, de ce je ne sais quoi de vivant qui reflète l'être intérieur.

Si l'on regarde le moral, toutes deux ont un caractère bienveillant et ferme, un cœur affectueux et solide, une humeur douce et égale autant que vive et enjouée. Toutes deux sont ordonnées et aiment l'occupation, la culture de leur esprit et de leur âme. Chacune d'elles a mis son plus grand plaisir dans l'accomplissement de ses devoirs et y a puisé une grande sérénité. Douées d'une vive imagination, leur raison l'a toujours dominée. Quoique femmes jusqu'au bout des ongles par leur impressionnabilité, quoique faites pour l'amour par leur complexion et leur cœur, elles sont demeurées maîtresses d'elles-mêmes.

Il faut encore remarquer que ces deux femmes furent religieuses d'une façon analogue. La Providence et le Dieu de madame de Sévigné, la Divinité et l'Être suprême de madame Rolland, c'est bien la même affirmation, la même foi avec la différence des temps. Toutes deux furent enthousiastes et passionnées pour le Juste et le Bien, le

Vrai et le Beau, mais par la distance des temps et la différence des milieux, madame Rolland paraît bien plus grande, attendu que ces buts d'aspiration ont singulièrement grandi au XVIII^e siècle. La patrie, l'humanité, la justice, la vérité, l'idée religieuse ont acquis un sens qu'elles ne pouvaient avoir sous Louis XIV. C'est ici le cas d'admirer le progrès de l'espèce et combien il a d'action sur l'individu.

Voilà des traits qui sont pareils, et qui ne peuvent se refuser à l'une et à l'autre de ces femmes supérieures. Est-ce à dire que si, par un coup de baguette, nous avions pu transporter la jeune Manon Phlipon dans le berceau de la petite Marie de Rabutin et réciproquement, la première eût exactement reproduit la seconde?

Dieu nous garde de pousser à ce point la folie des comparaisons. Madame de Longueville n'eût pas été davantage Marie Stuart et l'infortunée reine d'Écosse la brillante héroïne de la Fronde. En faisant ressortir ces analogies, nous n'avons eu qu'un but, c'est de chercher à mieux approfondir le caractère de ces femmes illustres, afin de pénétrer plus avant la nature féminine elle-même et de constater avec plus de force l'influence toute-puissante sur elles du milieu social.

CHAPITRE XXXIII

DE L'AMOUR

—

VUES D'ENSEMBLE

1

Lorsque l'instinct parle seul, l'amour ne peut aller ni bien loin ni bien haut. Une telle passion n'est pas digne de l'homme : elle ne convient qu'aux bêtes et aux sociétés primitives. L'homme, resté sensuel, convoitera la femme jusqu'à la violence, jusqu'à la cruauté, à la façon de l'Asiatique et de l'Africain, à la façon d'Henri VIII d'Angleterre. Nous ne voyons pas encore là l'homme ; c'est la bête qui rugit et se jette sur sa proie.

Les joies tirées du domaine des sens sont courtes, superficielles. Au contraire, les voluptés qui émanent du sentiment et de l'idéal sont profondes et presque infinies. Salomon, au milieu de ses sept cents femmes et le sultan dans son harem, sont tristes et s'énervent, parce que leurs jouissances restent au-dessous de l'humanité. Le chevalier du moyen âge, le trouvère, le page et le poëte, n'ayant reçu de la dame de leur pensée qu'un baiser, un serrement de main, une écharpe, ont eu l'âme ravie d'émotions mille fois plus enivrantes et le cœur vivifié de sentiments mille fois plus durables.

Celui qui n'est pas tombé aux pieds d'une femme, en voyant en elle une adorable incarnation du Beau, du Bien et du Vrai, une vivante expression de ce qu'il y a de plus pur et de plus noble, de plus charmant et de meilleur au monde, celui qui ne s'est pas senti abandonné à ce rêve enchanté, celui qui n'a pas eu cette foi absolue dans la femme, celui-là n'a pas connu toute la puissance de l'amour.

Par allusion à la confiance qu'inspire l'amour, on a dit qu'il portait un bandeau. Ce n'est pas un bandeau qui aveugle l'amour, mais le plein

éblouissement de la lumière. L'amant voit en Beau, et ne voit que le Beau.

La femme, impressionnable et vibrante, qui ne s'appartient plus, mais est tout entière à l'émotion présente, la femme, écho du cœur qui soupire, miroir de ce que nous éprouvons, chair qui palpite à notre contact, yeux illuminés à la flamme qui nous brûle, cette femme, seule, peut nous faire boire à la coupe des célestes ivresses. De là sa puissance; car, qui peut oublier ces moments divins, cette prise suprême sur son âme?

En dehors de cette extase et de cette foi absolue en une créature comblée de toutes les perfections, il n'y a pas d'amour, dans l'acception propre du mot appliqué à l'espèce humaine. L'amour doit prendre tout l'homme; il faut qu'il corresponde à toutes les aspirations vers le Beau, le Bien et le Vrai. S'il n'en est pas ainsi, vous n'avez plus l'amour humain, mais une de ses dégradations.

L'homme commence par être sensible au Beau, il admire, il s'enthousiasme. Puis, il a besoin que l'être qu'il admire sans partage soit à la hauteur de ses meilleurs sentiments; il l'aime parce qu'il est Bon. Enfin, l'homme, qui vit de Vérité, veut

en voir le reflet dans l'être qu'il admire et qu'il aime. Pour lui, cet être est pur, ingénu, ouvert à la lumière et digne de la renfermer comme un vase d'élection. Tel est l'amour à sa plus haute puissance. Celui qui le ressent à ce degré jouit de tous les sentiments les plus doux et les plus généreux départis à l'espèce humaine : l'admiration, l'enthousiasme, la foi, la tendresse et la bienveillance. Le Bien et le Vrai lui apparaissent dans la splendeur du Beau.

La pierre de touche d'un amour digne de ce nom, c'est qu'il élève et ennoblisse ceux qui l'éprouvent.

II

L'animal a des époques de rut, pendant lesquelles la nature lui impose de travailler à la reproduction de son espèce. En dehors de ces époques, la bête est généralement étrangère à la loi qui rapproche les sexes. La conservation de l'espèce assurée, l'œuvre est accomplie.

Il n'en est pas ainsi de l'homme. Le feu de l'amour une fois allumé, il ne s'éteint plus qu'au

déclin de l'âge. Pourquoi cela? sinon, parce que chez l'homme l'amour n'a pas seulement pour objet la reproduction de l'espèce; sinon, parce que la nature n'a pas entendu faire de la femme une simple génératrice. L'amour, dans l'humanité, a de plus hautes fonctions, parce que l'homme est appelé à d'autres destinées que l'animal. L'amour doit vivifier le cœur, élever l'intelligence, et surexciter puissamment l'activité créatrice de l'homme.

C'est par l'inspiration secrète de l'amour que la femme éprouve le besoin de plaire, d'être aimée, et d'agir incessamment sur l'homme. C'est parce que l'homme est sensible à la beauté, à la douceur, à la faiblesse de la femme, qu'il dépouille sa rudesse primitive, qu'il s'humanise et qu'il accroît sans cesse ses facultés comme être sociable.

C'est par la femme que l'homme est quelque chose et c'est par elle qu'il fait le plus de choses.

III

Au point de vue le plus élevé, l'amour pourrait se définir : *la recherche du divin dans l'humanité.*

L'amour est tellement une aspiration vers la partie divine de la nature humaine, que ce qui fait le fond de l'amour, ce sont tous les sentiments supérieurs qui caractérisent nôtre espèce et lui appartiennent en commun. Le Beau, le Bien et le Vrai, voilà ce que nous aimons, ce pourquoi nous nous sentons capables des plus grands sacrifices, ce que nous portons en nous-mêmes, ce que nous recherchons dans les autres, ce que nous individualisons avec ivresse dans une créature dont la sympathie nous attire. Voilà ce qui remplit notre âme d'une douce et vivifiante chaleur et nous porte à la plus radieuse expansion, si bien que dans la nature tout nous semble splendide, tout nous est ami; si bien que tous les dévouements et tous les héroïsmes nous deviennent faciles.

Aussi l'amour nous fait-il simples et confiants

comme l'enfant : il nous rend cette foi naïve, cette admiration sans bornes, cette plénitude de joie de l'être en qui la vie surabonde. Nous sommes en cet état, mais avec des sentiments plus larges et un esprit nouveau. Nous nous faisons une si haute idée de l'objet aimé, que nous le comblons de toutes les perfections et que nous ne nous trouvons jamais dignes de lui. A tout prix, nous voulons être nobles, bons et sublimes comme lui.

A l'âge de la puberté, le jeune homme, frappé de l'étincelle électrique de l'amour, sent en lui un redoublement d'existence. Son imagination bouillonne, son cœur s'élargit, son cerveau reçoit une activité nouvelle. C'est comme s'il entrait dans une sphère supérieure; il ne se reconnaît plus. Son passé lui apparaît monotone, froid et décoloré; il lui semble qu'il ne vit réellement que depuis qu'il aime. C'est l'heure des sublimes enthousiasmes, des dévouements héroïques, des aspirations magnanimes.

Quelle admirable source de grandeur et de puissante activité! quel véhicule pour l'âme humaine! quelles vastes et grandioses perspectives tout à coup découvertes sur le monde et l'idéal!...

IV

Dans l'amour comme dans l'art, le phénomène est pareil. De même que l'artiste ne représente pas l'objet, mais l'image qu'il s'en fait, selon ses facultés particulières pour voir et pour exprimer, ainsi nous aimons, non en raison directe du mérite de l'objet qui nous enflamme, mais dans la mesure des forces qui nous portent à l'amour.

La source de l'amour est en nous-mêmes, non en l'objet qui le provoque et le dégage. C'est parce que nous ressentons le besoin d'admirer et d'aimer que nous sortons de nous-mêmes, cherchant où nous prendre. Si l'instinct est violent, si l'imagination est mobile, ardente, si l'intelligence est mal équilibrée, si le milieu est défavorable, souvent nous nous attacherons à un être tout autre que celui qui aurait correspondu à nos aspirations. De là, les désillusions, les souffrances, les abaissements et ces funestes passions qui tuent au lieu de vivifier.

Si la force et la qualité de notre amour viennent de nous, il est vrai toutefois que cette prise, toute-puissante sur notre âme par l'être que nous aimons, influence considérablement notre nature propre.

Il se produit ici des effets singuliers et qui sont tout opposés, selon les caractères et selon les sexes. La légère et sensuelle Manon Lescaut, qui emporte l'âme de Desgrieux dans les plis de son tablier, fait descendre son amant jusqu'à l'escroquerie et le rabaisse jusqu'au moment où, sous le coup du malheur et devant la persistance de cet amour invincible, son cœur s'ouvre enfin et l'élève elle-même aux sublimités du dévouement le plus complet.

Dans une de ses fictions les plus terribles et les plus poignantes, George Sand a rendu un effet de ce genre poussé jusqu'à l'extrême. *Leone Leoni* vous oppresse comme un affreux cauchemar. Heureusement le grand poëte a fait depuis tant de toiles fraîches, sereines, souriantes et grandioses, que le point noir dans son œuvre n'attire pas trop le regard. L'abbé Prévot nous a montré Manon se relevant par l'amour, George Sand nous a peint la femme abîmée par lui, aux pieds du plus

abominable gredin. Sans doute il y a du vrai dans le tableau, mais il fait horreur.

L'enivrement de l'amour peut être tel qu'on perde la vraie notion des choses. On vit dans le mal et l'on fait le mal, sans que la passion vous permette d'ouvrir les yeux. Ces effets se remarquent souvent chez les femmes. Qu'on se souvienne de ce qu'était Bothwell et de ce que fut pour lui l'intelligente et poétique Marie Stuart.

V

Quiconque a éprouvé un véritable amour a touché au septième ciel et plané dans l'éther. En cet instant suprême, le monde lui a paru lumineux, paradisiaque. A ce point, l'amour est le lyrisme de la vie.

Voilà pourquoi ceux qui ont aimé ont tant souffert. On ne peut se résoudre à descendre du ciel, à retomber à terre. On veut à tout prix persister dans l'extase. Aussi, faut-il les coups les plus rudes, les catastrophes les plus affreuses pour précipiter ces élus. La mort, la folie, des mala-

dies lentes ou terribles, des souffrances morales qui durent des années, parfois toujours, telles sont les compensations de cette joie sublime.

Cet état particulier d'enivrante extase, effet naturel d'un véritable amour, ne saurait durer.

Il semble être l'objet d'une conjuration. D'abord, il est comme incompatible avec la société actuelle. Les lois, les mœurs, les préjugés, l'hostilité des intérêts, les mauvais sentiments du grand nombre, tout fait obstacle à l'amour, tout lui est piége et poison.

Les amours, contrariés par l'absence ou d'autres causes, prolongent cet état d'exaltation, mêlé de souffrances aiguës et profondes. Ne jouissant presque jamais de leur amour, les amants entretiennent le feu sacré par des désirs inassouvis et par l'exercice des autres passions appelées en aide à la passion d'amour. Parfois, l'amour finit par passer ainsi à l'état de culte intérieur et de religion platonique. Pétrarque et surtout Héloïse nous en offrent de mémorables exemples.

Il y a plus, la nature elle-même, nous avons regret à le dire, est contraire à ce bel état de l'ivresse amoureuse. Hélas! toute flamme s'éteint, si grand qu'ait été l'incendie!

L'amour ne peut remplir toute la vie, car il ne

constitue pas à lui seul l'âme humaine; c'est en vain que, dans les ravissements où nous plonge cette noble passion, on s'écrie follement : Qu'importe l'univers, l'amour seul est bon, vivons pour aimer. Rien n'est plus faux.

On comprend qu'à un certain âge et à certains moments l'amour domine l'âme de l'homme. Mais l'exclusivisme de l'amour ne serait pas plus normal que l'exclusivisme de l'ambition, de la maternité ou de tout autre mobile de notre organisme. Chacun de nos sentiments n'a d'expansion régulière que lorsque, sans nuire à celle des autres mobiles de notre âme, il s'harmonise avec le sentiment supérieur d'ordre et de justice.

L'amour est encore soumis à la loi de transformation qui régit tout ce qui est. Cet état d'exaltation enthousiaste ne saurait persister. Plus une émotion est vive, moins elle est durable. Nos organes ne pourraient la supporter. Ceci est surtout sensible dans l'ordre physique. Nous ne pouvons jouir que fugitivement d'une odeur pénétrante. Notre ouïe ne peut supporter longtemps la musique qui a le plus d'action sur elle. Notre goût et notre estomac ne s'accommodent qu'en passant de mets très-rapides. Notre vue arrive bientôt à l'éblouis-

sement dans la contemplation d'un radieux coucher de soleil.

Le sentiment a bien une autre puissance sur l'homme que la sensation. Notre âme est plus faite pour lui que pour elle. C'est pourquoi l'amour où il n'entre guère que de l'instinct, dure si peu et finit si mal; tandis que celui qui est vivifié par le cœur et l'idéal, persiste longuement et ne subit que des transformations d'un ordre élevé.

Quoi qu'il en soit, l'amour le plus général et l'un des plus nobles et des plus puissants mobiles de l'âme humaine, est naturellement lié à la condition de la femme et aux progrès de la sociabilité. Primitivement, l'amour est presque tout instinctif; nous commençons à entrevoir ce qu'il sera dans l'avenir. Aujourd'hui, ce grand stimulant de l'activité humaine produit plus de maux que de biens, et pour la société, et pour ceux qu'atteint la flèche du divin archer. Il en est de même de l'ambition. Ces deux passions sont généralement en contradiction avec le devoir, plus ou moins bien entendu.

Dieu sait combien de lois ont été faites pour réglementer, contenir et même détruire l'amour. Cette tyrannique et ignorante folie a eu peu de succès, car on ne peut vaincre la nature. Aussi,

l'amour a-t-il protesté par des révoltes incessantes. Elles dureront jusqu'à ce qu'on soit assez éclairé pour faire un code social, conforme aux rapports naturels des êtres. Chercher en dehors de la nature propre de l'un et de l'autre, une règle de l'union de l'homme et de la femme, c'est déclarer son impuissance et se vouer à un labeur stérile.

Mais nous sommes encore loin du but. Il en est de l'amour comme de tous les autres mobiles de l'âme. Difforme, mutilé, enchaîné comme eux, il ne pourra avoir que dans l'avenir son libre et complet essor.

II

L'AMOUR EST-IL PLUS GRAND CHEZ L'HOMME QUE CHEZ LA FEMME?

I

Dans les sociétés primitives, où domine l'instinct, la génération, qui perpétue l'espèce, est visiblement la qualité capitale de la femme. D'autre part, l'appétit sexuel étant excité par la femme,

par ce patient toujours apte à le subir, on dut croire que l'amour était plus fort et plus profond chez elle que chez l'homme.

Or c'est le contraire de tout cela qui est vrai.

De même que le rôle de la femme en tant que génératrice est son côté le plus matériel et que c'est comme beauté que son influence sociale apparaît dans tout son éclat, ainsi, l'amour trouve en l'homme une sphère d'action plus haute et plus vaste que chez la femme. C'est la beauté de la femme qui est la cause de l'amour, mais c'est sur l'homme que l'amour exerce tout son empire.

Rien de plus évident. En effet, l'amour agit ici sur un organisme plus énergique, plus riche en facultés morales et intellectuelles, sur un être spécialement destiné à l'action et à la pensée, qui par conséquent doit recevoir de la passion une impulsion plus forte. Dans le pur domaine de l'instinct, ne voyons-nous pas le mâle, même chez les espèces les plus douces, animé d'une vigueur nouvelle, faire preuve d'un courage qui le transforme en lion, en héros, en martyr. Dans la sphère du sentiment et de l'intelligence, le phénomène a la même portée. L'amour surexcite l'homme, le revêt d'une force inconnue et lui communique une

puissance analogue à celle qu'il a reçue comme être instinctif. Voilà pourquoi les grands poëtes et les grands martyrs de l'amour sont des hommes.

De par la nature, il faut que l'homme s'affirme énergiquement, souverainement, sans quoi il ne peut rien en amour. Il n'en est pas ainsi de la femme ; il suffit qu'elle plaise et qu'il lui plaise d'accepter l'hommage. Cette situation est si vraie que la femme virago, la femme que son énergie exceptionnelle rapproche de l'homme, repousse celui-ci, tant elle est hors nature.

L'exquise sensibilité de la femme peut ici faire prendre le change à l'observateur superficiel. Toutes les femmes ont cet amour d'entrailles, cette disposition à la tendresse, qui tient à l'instinct maternel, à la faiblesse, à la compassion, à l'impressionnabilité. Chez elles, le besoin d'aimer est très-vif et à fleur de peau ; l'émotion est plus prompte mais moins profonde que chez l'homme. Sur le coup, la femme peut paraître avoir reçu une plus forte atteinte; mais, l'émotion passée elle se relèvera plutôt que l'homme. Elle est le roseau qui plie, lui le chêne qui rompt.

Les grandes passions sont plus rares chez l'une que chez l'autre. Par amour la femme fait des ac-

tes héroïques et meurt avec enthousiasme. Mais elle ne sentira pas si pesant le poids de la passion et ne le portera pas si loin. L'amour ne sera pas pour elle la muse mystérieuse et sacrée, la souveraine inspiratrice des œuvres du génie. Au contraire, combien de poëtes, d'artistes ont dû à l'amour les chefs-d'œuvre qui les immortalisent !

II

Il n'y a dans l'amour que ce qu'on y met, observe avec justesse madame Rolland, et l'objet de la flamme n'y est en vérité pour rien ou pour peu de chose.

L'amour développe ceux qu'il brûle de ses feux sacrés, mais il ne fera rien croître là où il n'y a pas de germe Or, que voyons-nous? l'homme possède, avec la vigueur physique, les facultés princières de l'intelligence et les sentiments supérieurs propres à l'espèce : la femme se distingue par l'impressionnabilité, le désir de plaire, l'instinct maternel, la faiblesse, la douceur, par la

beauté. Il en résulte que la femme met moins dans l'amour que ne le fait l'homme et qu'elle offre à la passion un foyer moins riche en éléments inflammables.

En outre, plaire, se faire aimer, telle est la première impulsion de la nature féminine. Et ne peut-on pas dire que le désir de plaire est opposé au besoin d'aimer, en ce sens que celui qui cherche à plaire agit à la façon de l'ambitieux. Soit d'instinct, soit qu'il en ait conscience, ses démarches sont combinées, calculées pour un résultat prévu d'avance. Celui qui aime est soumis dans son cœur, il n'est plus maître de ses actes, il s'est donné avec joie, avec enthousiasme. C'est ce qui achève de démontrer physiologiquement que l'amour a moins de prise sur la femme que sur l'homme.

Le sentiment profond de ces vérités a été traduit dans une formule qui les résume avec une merveilleuse clarté. « Les femmes sont plus heu-» reuses de l'amour qu'elles inspirent que de celui » qu'elles éprouvent. Les hommes sont tout le con-» traire. (Beauchêne.) » Pourquoi ? parce que généralement chez la femme le désir de plaire est plus vif que le besoin d'aimer, tandis que chez

l'homme, à un certain âge, il est normal que l'amour domine tous les autres sentiments.

Voulez-vous être aimé, aimez d'abord vous-même. Ce dicton a, comme tant d'autres, une vulgaire possession d'état et passe pour être digne d'être inscrit au livre de la sagesse des nations. Fruit d'une observation superficielle, cet aphorisme n'a qu'une valeur très-circonscrite.

Pour être aimé, qu'importe que vous aimiez, si vous ne plaisez pas? A quoi ont servi à Lavallière les belles larmes versées du fond de son cœur avec tant d'abondance? A quoi ont servi à tant d'amoureux transis, à tant de nobles cœurs et de hautes intelligences leurs souffrances amères, leurs lyriques élans et leurs flammes éternelles?

C'est le cas de rappeler ici l'amour de Beethoven et de Byron, dans leur première jeunesse, pour mesdemoiselles de Honrath et Maria Chaworth. Ces génies précoces souffrirent cruellement de leur belle passion pour leurs idoles et s'en souvinrent toute la vie. Celles-ci reçurent leur pur et juvénile encens avec autant de joie qu'elles comprirent peu le splendide élan de leurs naïfs adorateurs. L'immortel Dante n'eût sans doute pas été plus compris de Béatrix.

Chastelard, gentil poëte et beau chevalier, neveu de Bayard, aima longtemps Marie d'Écosse avec un bel et fol enthousiasme. Surpris dans la chambre de la reine, il fut condamné à mort, particulièrement par la volonté du politique Murray. Marie, qui se donna à Darnley et à Bothwell, le laissa mourir.

Voulez-vous être aimé, sachez plaire. Là est le secret de Célimène et de don Juan, et voilà comment ils font tant de conquêtes et de victimes.

Précisément, parce que la femme est destinée à se faire aimer, elle a reçu de la nature le don de charmer et le désir de plaire, désir normal qui domine tout son être et lui fait une auréole lumineuse. Si la femme n'était possédée de ce désir constant, elle serait moins aimée. Elle règne sur l'homme, non parce qu'elle l'aime, mais parce qu'elle lui plaît.

Dans l'ordre de la nature et au point de vue social, faire naître l'amour, développer les sentiments et les facultés de l'âme humaine, est d'une importance tellement capitale qu'il fallait que la stimulation fût énergique et continue.

III

Il est naturel que l'amour naisse plus difficilement chez la femme que chez l'homme, puisqu'elle est surtout destinée à se faire aimer. Si la femme porte au flanc l'aiguillon secret de l'amour, elle se dévouera et lui sacrifiera plus promptement que l'homme tous ses autres liens ou devoirs, attendu qu'elle ne possède pas d'aussi forts contre-poids en sentiments et en raison.

Dans le tourbillon de ses émotions, son choix dépendra de mille accidents. N'ayant pour guide que son impressionnabilité, il tombera souvent sur le moins digne. On peut aisément faire cette remarque que la plupart des femmes, qui se sont trouvées libres et souveraines maîtresses de leurs actions, ont mal placé leur amour. On ne sait pas si l'intelligente et poétique reine d'Ecosse aima Rizzio, mais il est certain qu'elle témoigna un moment de la passion pour un bélâtre imbécile, Darnley, et un hideux scélérat, Bothwell, tandis

qu'elle ne put être touchée par l'amour exalté et profond de Chastelard et de Douglas, qui moururent pour elle.

On pourra plus justement apprécier l'homme d'après la femme qu'il adore, qu'on ne pourra juger la femme d'après l'homme qu'elle idolâtre.

Le premier fondement de l'amour (mettant à part l'instinct), c'est l'admiration. La beauté la provoque chez l'homme ; chez la femme c'est une impression venue on ne sait comment. La femme, ici, semble être complétement le jouet de la fatalité. Or la beauté elle-même a moins de puissance que la fée merveilleuse, la folle du logis, l'imagination. Quelle réalité peut lutter contre cette magicienne ? Ses créations éthérées, impalpables, défient toute comparaison. Moins on sait, moins on raisonne et plus est grand le pouvoir de l'imagination. C'est ainsi que le merveilleux a tant d'empire sur l'enfant, la femme et les sociétés primitives.

Souvent on se demande comment telle femme a pu aimer tel homme. On ne trouve pas de motifs, parce qu'on oublie le coup de baguette de l'imagination, c'est un fond peu solide que celui-là. Cependant un amour fondé sur l'imagination per-

siste parfois de la part de la femme, de façon à surprendre. C'est que, plus le mirage a été magnifique, plus il en coûte de tomber de si haut et de revenir à la réalité. Puis l'amour-propre s'en mêle, on s'attache à sa création. Plus on lui a sacrifié, plus on a souffert, plus on a donné de soi à cette illusion qui fut toute-puissante, plus on y tient. Ainsi la mère aime avec plus de passion l'enfant qui lui a coûté le plus de peines. Et dans la femme, il y a toujours de la mère.

III

LEQUEL VAUT LE MIEUX POUR LA FEMME, AIMER OU PLAIRE ?

I

Les grands artistes, ces êtres doués avant tout d'une incomparable puissance d'impressionnabilité et d'expression, se caractérisent souvent par une personnalité absolue et tyrannique. Ils rapportent tout à eux et n'éprouvent que faiblement

le besoin de se donner aux autres par le cœur. Il semble que la nature, les ayant destinés à agir sur leurs semblables par le rayonnement de leurs facultés artistiques, elle les ait cuirassés d'un triple égoïsme pour mieux concentrer leurs forces.

Ils absorbent et prennent sans merci et sans reconnaissance, à la manière dont les fleurs boivent la rosée du ciel, aspirent les sucs nourriciers de la terre et reçoivent les soins de l'homme. Cette assimilation revêt un caractère de rigueur impersonnelle, comme serait une fonction normale. Voyez Gœthe.

Ainsi sont faites certaines âmes, ayant le don de charmer ; ces créatures agissent sur l'espèce d'une manière générale et n'ont avec elle de rapports réellement utiles que sous cette forme. Malheur à ceux qui, attirés, séduits, entraînés irrésistiblement, se donnent tout entiers à ces génies monstrueux : victimes, ils seront dévorés sans pitié et sans remords Tel le Minotaure de Crète prélevait chaque année la dîme des belles filles de l'Attique Telles les Sirènes, par l'attrait de leurs chants et de leur beauté, retenaient dans leur île les voyageurs, pour les changer bientôt en bêtes, comme les compagnons d'Ulysse

II

Régner par le droit divin du charme et par la grâce de la beauté, c'est réunir toutes les jouissances qui découlent du pouvoir à un plus haut degré qu'un roi du bon vieux temps.

Célimène a des trésors de puissance. Son royaume est sans limites, elle étend sans cesse ses conquêtes. Il lui suffit de paraître pour vaincre. Elle amasse toujours et accroit à l'infini ses richesses. Au faîte de la gloire féminine, la belle peut, comme Alexandre, ressentir toute la joie de l'orgueil couronné Le monde lui appartient : non pas le monde grossier qu'il faut garder avec des soldats et faire trembler de crainte ; mais le monde des volontés et des désirs, qui vibre d'enthousiasme et dans lequel on ne compte pas les sacrifices.

Cette joie a du rapport avec le contentement secret de l'ambitieux et de l'avare. Elle est concentrée et personnelle. Aussi cette joie, grande

autant que solitaire, est-elle en opposition avec la nature de la femme, qui vit d'expansion et de rayonnement. La concentration lui est non moins antipathique que la réflexion. Les dévouements spontanés et aveugles de la femme en sont la preuve.

Au reste, ce type de Célimène, analogue à ceux des avaleurs de royaumes, dompteurs de nations, fléaux de Dieu, des Harpagons, Gobseck et Schilock, est rare chez celles qui sont appelées à régner par le charme. Ces deux personnalités monstrueuses, la coquette et le conquérant, dans des ordres de faits si différents, seraient de trop lourds fardeaux pour le monde. Attila et Célimène nous offrent deux anomalies. Ces deux prodiges caractérisent la diversité des fonctions et celle des sexes dans les sociétés inférieures. La nature virile produit le conquérant féroce, pillard et dévastateur, la nature féminine nous donne Célimène et Laïs. Après tout, si les conquérants ont été nécessaires, *afin que les peuples fussent broyés pour être mêlés*, selon l'énergique expression de M. de Maistre, ne pourrait-on pas envisager à un semblable point de vue la mission des coquettes? Elles ont brûlé et dévasté le cœur de

l'homme, afin que l'âme humaine fût attendrie et exaltée par l'amour. Les coquettes ont brillé sur nos sociétés imparfaites, non comme des étoiles, mais à la manière des comètes, à la splendide chevelure, à la course errante et fantasque.

On rapporte que la belle Phryné, l'inspiratrice de Praxitèle, offrit aux Thébains de reconstruire leur ville, pourvu qu'on y mît cette inscription : *Alexandre a détruit Thèbes, Phryné l'a rebâtie.* Cette histoire nous plaît et la leçon est bonne. Elle fait ressortir dans un vigoureux relief le caractère propre à chacun des deux sexes. Le fort instinctif détruit ; la belle, même en ces époques mauvaises, garde toujours son rôle : *donner la vie.* Elle crée et conserve, quand l'homme agit encore comme une bête fauve.

III

Si le désir de plaire conduit à attirer, à absorber, l'amour trouve sa volupté d'une façon tout à fait inverse. La suprême et souveraine de joie

l'amour, c'est de sentir qu'on se donne tout entier.

Être aimé ! sans nul doute, c'est là ce que recherche celui qui aime; mais son premier besoin, c'est d'aimer lui-même. Quel bonheur plus grand que de croire en quelqu'un que l'on estime au-dessus de tous les hommages, que l'on admire comme un être supérieur à soi-même, supérieur à tout ce que l'on connaît dans le même ordre ?

L'amour envahit tout notre être dans ses instincts, dans ses facultés morales et intellectuelles. Il nous exalte et nous soulève au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de la terre. Est-il une ivresse plus douce et plus forte ?

Le philosophe grec qui disait : Je possède Laïs sans qu'elle me possède, ne comprenait rien à l'amour et, puisqu'il n'aimait pas, ne possédait pas grand'chose. Ce peu de chose, il eût pû l'acheter et l'amour n'a pas de prix. La courtisane dont la beauté séduit, peut-elle comparer sa joie à celle de l'homme fasciné, qui l'admire et croit en elle ? pauvre créature, qui ne connaît pas le suprême bonheur d'avoir foi en un être tellement parfait qu'on s'abandonne à lui avec enthousiasme.

Et faut-il s'étonner que la soif d'un si grand bonheur tourmente l'âme de l'homme, qu'il persiste dans sa recherche à travers tous les mécomptes et qu'il soit si facile de lui tendre des piéges toujours sûrs ?

Il n'en pourrait être autrement que si le cœur de l'homme cessait de battre et si l'idéal cessait d'illuminer son âme.

IV

Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Ainsi s'exprime Béranger, ce poëte à l'esprit pénétrant, à la raison si droite, au sens si ferme, que l'idéal chez lui s'est trouvé logé fort à l'étroit. Cette appréciation nette et concise est d'une incontestable vérité. C'est pour soi qu'on aime, c'est au profit du prochain qu'on est aimé.

Cependant, contraste merveilleux et qui témoigne de l'intime entrelacement de nos existences, celui qui aime se dévoue jusqu'à la mort et celui qui se

fait aimer rayonne en dehors de lui. En aimant, je me développe, mon horizon s'étend, mon cœur se dilate, je m'élève, je deviens meilleur. En me faisant aimer, je fais jaillir l'eau du rocher et naître toute une riche moisson. Plus je me ferai aimer, plus j'accroîtrai la valeur sociale de ceux qui sont dans ma sphère d'attraction.

La femme qu'anime le désir de plaire, a plus de chances aujourd'hui d'attirer les hommages que la femme au cœur tendre et ouvert, quelque aimable qu'elle soit. Une Montespan triomphera d'une Lavallière, comme une Maintenon finira par l'emporter sur une Montespan. Mais, à mesure que le jour se fait en nos âmes et que la société s'améliore, Lavallière trouve plus de sympathie, madame de Montespan moins d'hommages, et madame de Maintenon paraît une plus triste et plus laide expression de son sexe et de son temps.

Plaire est la première loi de la nature féminine, nous l'avons reconnu. Mais ce n'est pas à dire que cette faculté doive tourner contre la femme et contre la société. Il est naturel que cette flamme vive et ondoyante éclaire et réchauffe, non qu'elle brûle et détruise. Sous des influences sociales favorables, le désir de plaire, mieux réglé, deviendra

de plus en plus compatible avec l'amour et les sentiments supérieurs de justice et de bienveillance.

V

En se plaçant au point de vue le plus général, il est vrai de dire : l'homme aime, la femme plaît. A elle les plaisirs que procure le don de charmer, à lui les célestes voluptés qui émanent de l'amour. On se tue rarement par coquetterie, par ambition. Rien n'est plus commun que de quitter la vie par amour. On peut mesurer l'une et l'autre de ces joies à la douleur que cause leur perte.

Certes, en présence de cette inégalité dans le destin de deux êtres compléments l'un de l'autre et moitiés d'une même espèce, il semble de prime abord qu'en creusant au fond des choses on vienne de découvrir une criante injustice. Il en serait ainsi, et, dans le partage des joies permises au cœur humain, la femme serait lésée visiblement, si elle n'était mère.

La mère fait compensation à la femme et la rem-

plit au double. Ici, elle laisse déborder sa tendresse, comme elle prodigue son lait à l'enfant qui épuise son sein, sans cesse renouvelé par la bonne nature. En tant que mère, la femme jouit d'une source abondante et délicieuse d'affections; elle attise au foyer de son cœur les flammes les plus pures et les plus ardentes, au point de s'y consumer elle-même avec bonheur. Là est sa compensation, si large, si grande, qu'elle dépasse peut-être la part accordée à l'homme par les voluptés de l'amour. Aussi la maternelle nature a-t-elle donné par surcroît à l'homme les joies souveraines du penseur et du créateur dans la science, l'art et l'industrie.

Et maintenant, nous retrouvons l'équilibre dans la diversité et une sorte d'égalité dans les destins de deux êtres si différents, constituant chacun la moitié de l'espèce humaine.

La femme est belle et mère, l'homme est pensée et action. Comme beauté, la femme jouit des adorations de l'homme; comme mère, elle arrive au plein épanouissement de son cœur. L'homme, par la vigueur et la richesse de son organisme, ressent fortement les joies suprêmes de l'amour; il jouit de la femme en artiste; il agit sur le monde

avec la puissance créatrice du génie et du mâle en action.

Les parts sont belles, et l'une des moitiés de l'espèce n'a rien à envier à l'autre; car, homme ou femme, chacun a été satisfait selon sa mesure et comblé par le GRAND DONNEUR, suivant la religieuse expression de Montaigne.

CHAPITRE XXXIV

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Mademoiselle de Lespinasse est une des physionomies les plus intéressantes et les plus complexes, les plus hautes et les plus tourmentées, à coup sûr les plus féminines de toute la pléiade des femmes galantes et spirituelles du XVIII^e^ siècle.

Elle fut à la fois une femme raisonnable et passionnée, un esprit juste, éclairé, une âme fière et bienveillante, un cœur aimant et une créature impressionnable par delà toutes limites. Avec toutes ces qualités, dans un degré peu ordinaire, elle finit par tomber dans un abîme de passions folles et violentes, au point de s'y consumer et d'en mourir encore jeune. A la surface sa vie est très-digne, ordonnée par la raison et dirigée d'a-

près les convenances du monde ; au fond elle est fiévreuse, bouleversée, convulsive.

Nous n'avons pour connaître ce curieux spécimen de la nature féminine qu'une partie de ses lettres écrites au comte de Guibert, lettres publiées par la femme de ce dernier, trente ans après la mort de l'héroïne. Il faut y ajouter ce que nous en ont appris les contemporains qui l'ont fréquentée. C'est trop peu, sans doute, pour l'importance de ce type, qui eût beaucoup gagné à être peint d'après lui-même, et l'on doit regretter ici la perte des papiers et correspondances laissés par mademoiselle de Lespinasse. Cependant, ce qui reste est suffisant pour donner de cette femme remarquable une esquisse ressemblante.

Nous raconterons les principaux événements de l'existence de mademoiselle de Lespinasse, avant d'entreprendre l'examen de son caractère et des circonstances qui l'influencèrent si cruellement.

Julie de Lespinasse, née en 1732, était la fille adultérine d'une grande dame, qui, après l'avoir abandonnée, s'empressa, à la mort de son mari, de la rappeler près d'elle et de lui rendre, autant que faire se pouvait, la place d'une fille et l'affection d'une mère. Par malheur, madame la com-

tesse d'Albon fut surprise par la mort, avant d'avoir pu assurer, comme elle le désirait, la position de sa fille, à peine âgée de seize ans. Les enfants légitimes de madame d'Albon se conduisirent envers l'infortunée Julie avec une dureté révoltante. Ils la dépouillèrent sans pitié de ce qu'elle tenait de la tendresse de sa mère mourante et la chassèrent immédiatement du foyer domestique. Mademoiselle de Lespinasse se réfugia près de la personne qui avait pris soin de son enfance.

Peu de temps après, M. d'Albon s'entendit avec sa sœur, madame la comtesse de Vichy, pour déterminer la pauvre orpheline à accepter d'être l'institutrice des enfants de cette dernière. Le but de cette manœuvre était surtout de surveiller mademoiselle de Lespinasse, dont on pouvait craindre les revendications, puisqu'elle était née du vivant de M. le comte d'Albon. Mademoiselle de Lespinasse passa près de quatre ans à Chamrond, chez madame de Vichy, au milieu de personnes qui, voyant en elle un ennemi, l'entouraient de sentiments d'autant plus haineux qu'elles se sentaient plus injustes à son égard.

C'est dans cette triste situation que la marquise du Deffand, sœur du comte de Vichy, rencontra la

malheureuse jeune fille. La marquise lui témoigna de l'intérêt, et mademoiselle de Lespinasse répondit avec tant d'élan à cette première affection qui s'offrait à elle qu'une liaison sérieuse s'établit entre ces dames. Madame du Deffand songea à s'attacher sa jeune amie et à l'attirer près d'elle. Ce projet ne s'accomplit pas sans difficultés. Les craintes, toujours éveillées, de la famille d'Albon y mirent des obstacles. Ne pouvant plus supporter le séjour de Chamrond, mademoiselle de Lespinasse se retira à Lyon dans un couvent. Elle y demeura près d'un an, entretenant avec la marquise une correspondance suivie. Madame du Deffand y insiste à deux reprises d'une manière formelle sur ce point capital : que mademoiselle de Lespinasse doit oublier ce qu'elle est et prendre la résolution inébranlable de renoncer à toute tentative de changer d'état. C'est la condition indispensable à leur réunion.

Laissant de côté les craintes injurieuses de son amie, mademoiselle de Lespinasse vint la rejoindre à Paris. Cette liaison fut d'abord heureuse. La reconnaissance et la bonté naturelle de mademoiselle de Lespinasse la firent passer sur les exigences d'une femme spirituelle mais très-égoïste,

devenue aveugle, redoutant l'ennui et qu'il fallait toujours amuser : cela dura environ dix ans. Un beau jour, il advint que la vieille marquise, jalouse de l'esprit et de l'agrément de sa compagne, non moins que de la part d'affection qu'elle obtenait de son cercle intime, se brouilla mortellement avec elle. La conduite de madame du Deffand fut généralement blâmée. Elle porta un tel coup à mademoiselle de Lespinasse qu'elle tenta de s'empoisonner et de se délivrer à jamais d'une vie si malheureuse.

Sur ces entrefaites, d'Alembert, qui avait maintes fois témoigné à la pauvre Julie toute son estime et même lui avait donné des marques d'une affection plus tendre, tomba assez gravement malade. Il lui écrivit qu'il souffrait bien plus de ne pas la voir que de la fièvre. Mademoiselle de Lespinasse, qui appréciait depuis longtemps le noble caractère, le bon cœur, l'esprit vif et charmant du philosophe, prit bravement son parti et se rendit près du malade. Depuis cette époque, ils vécurent constamment l'un près de l'autre.

D'Alembert tenait un rang si élevé dans l'estime publique, il était à la fois un si honnête homme et un esprit si distingué, mademoiselle de

Lespinasse était si aimable, que tout le monde accepta cette situation. Il faut placer ici les meilleures années dévolues à cette femme si malheureuse et qui devait le devenir encore davantage. Cette espèce de mariage d'esprit et de cœur durait depuis quelques années, lorsque d'Alembert présenta à son amie le marquis de Mora, fils de l'ambassadeur d'Espagne. M. de Mora avait vingt-six ans, beaucoup d'acquis et de monde, d'excellentes manières, de la grandeur, de la générosité. Sa jeunesse donnait les plus belles espérances et promettait à son pays un homme remarquable. Mademoiselle de Lespinasse avait trente-cinq ans et d'Alembert touchait à la cinquantaine.

L'impression produite par M. de Mora sur mademoiselle de Lespinasse fut soudaine. Au bout d'une heure de conversation, elle sentit qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Cette impression fut réciproque. M. de Mora tomba éperdûment amoureux de Julie et cet amour persista, tendre, exalté, complet, jusqu'à sa mort.

Mademoiselle de Lespinasse paraît avoir avoué franchement sa passion à d'Alembert, qui fut au désespoir. Cependant il prit la chose en homme généreux, en philosophe, en ami tout dévoué.

Mademoiselle de Lespinasse ne le quitta point, et rien ne fut changé dans leur vie extérieure, d'Alembert se contentant de la part de sentiment que pouvait lui accorder son amie. En recevant la confidence de cette passion violente, l'honnête et sensible savant l'accepta sans doute comme une sorte de maladie fatale, qui ne pouvait détruire leur ancien attachement ni porter atteinte à l'affection profonde vouée à son unique amie, dans le cœur de laquelle il crut toujours tenir la première place. D'Alembert était d'une constitution délicate et se trouvait au point où, dans une pareille circonstance, Voltaire vit se transformer les liens intimes qui l'unissaient à madame du Châtelet. Le sentiment, l'estime, l'habitude d'une vie commune de l'esprit, composèrent désormais tous leurs rapports. Disons, en passant, que d'Alembert, cœur plus faible, imagination moins riche, tête moins vaste que Voltaire, souffrit beaucoup plus que lui, comme nous le verrons, de cette fatale extrémité *.

* Voltaire, qui vécut dix ans dans l'intimité de madame du Châtelet, lui demeura si tendrement attaché que, tant qu'elle vécut, il refusa toujours d'accéder aux instances de Frédéric et ne se rendit à Berlin qu'après la mort de son amie.

Nous ne pouvons ne pas faire remarquer à cette occasion

De quelque réserve que fût enveloppée la passion de M. de Mora pour mademoiselle de Lespinasse, leur amour finit par être connu du comte de Fuentès. Craignant les suites d'un attachement aussi sérieux, qui durait depuis six ans, il fit rappeler son fils par la cour de Madrid. Les deux amants ne devaient plus se revoir. La santé de M. de Mora alla en déclinant chaque jour davantage. Une correspondance passionnée entretint pendant deux ans le feu sacré en ces deux âmes également éprises. Tout occupé d'adoucir les chagrins de son amie, le noble et sensible d'Alembert allait lui-même chercher les lettres de M. de Mora pour que mademoiselle de Lespinasse pût les lire une heure plus tôt. Usant de son influence sur le célèbre médecin Lorry, il obtint de faire assigner Paris au jeune marquis, comme le lieu où sa maladie pouvait être le mieux combattue.

C'est encore par ce sentiment d'héroïque abné-

que Saint-Lambert eut cette singulière fortune d'être préféré à Voltaire et à Rousseau par les deux femmes qui furent le plus aimées de ces deux hommes de génie. Le poëte des *Saisons* était-il plus passionné et plus éloquent que Rousseau, plus aimable et plus spirituel, plus homme du monde et plus bienveillant que Voltaire? Personne ne voudrait le croire; mais il était plus jeune, gentilhomme et capitaine dans les gardes lorraines du bon roi Stanislas.

gation que d'Alembert, voulant distraire mademoiselle de Lespinasse, la conduisit un jour déjeuner à la campagne au Moulin-Joli. L'absence de M. de Mora durait depuis quelques mois. A bout de souffrances et d'agitations fiévreuses, mademoiselle de Lespinasse était réduite au dernier degré du désespoir. A ce déjeuner funeste, elle rencontra le comte de Guibert, jeune et brillant colonel, connu par des succès récents dans le monde et dans les lettres, aspirant à la double gloire de Condé et de Corneille; d'ailleurs relevant sa suffisance par les manières les plus courtoises et les plus élégantes.

Pour achever, il semblait menacé d'une lettre de cachet, dont il parlait avec l'insouciante gaieté de la jeunesse. Homme du meilleur monde et toujours désireux de plaire, surtout à une femme aussi distinguée et aussi influente dans un certain cercle que mademoiselle de Lespinasse, M. de Guibert prit plaisir à l'intéresser a sa personne Il n'y réussit que trop bien.

La malheureuse Julie devint victime d'une sorte d'incantation, à laquelle elle ne put résister. Subissant une impression qui suspendait ses douleurs et l'arrachait momentanément à des

tortures devenues intolérables, mademoiselle de Lespinasse s'abandonna, faible et inconsciente, au charme que cette apparition exerçait sur elle. Elle aima ou crut aimer M. de Guibert. Mais à peine fut-elle en proie à cette nouvelle émotion, qu'elle conçut d'elle-même une profonde horreur, et s'abîma dans des remords et des regrets infinis. Nourrissant dans son sein deux passions contraires, sa situation morale devint chaque jour plus cruelle, plus impossible. Elle la conduisit bientôt à une consomption douloureuse et pleine d'angoisses suprêmes. La pauvre Julie ne pouvait se procurer un peu de sommeil que par l'opium.

M. de Mora, qui avait langui à Madrid pendant près de deux ans, s'était mis en route malade, et mourait épuisé, à mi-chemin de Paris, au mois de mai 1774. M. de Guibert, qui n'avait jamais cessé d'aimer ailleurs, de courir le monde et de poursuivre la gloire et la fortune, se maria en 1775.

Les lettres de mademoiselle de Lespinasse font entrevoir l'étrange et cruelle situation de son âme. Répondant à l'un des rares billets de M. de Guibert, elle lui disait: « Cela va pis que jamais, mais cependant trop bien encore. » La pauvre femme

n'avait plus qu'un besoin, qu'une pensée, mourir. Son état était si horrible, qu'elle ne put jamais s'en ouvrir à d'Alembert. Il ne cessa point de lui témoigner le même dévouement et la plus tendre affection, au milieu des rudesses et des contre-coups qu'il recevait de cette agitation maladive. Enfin, les froideurs et l'injustice de M. de Guibert portèrent le dernier coup à ce cœur si éprouvé. Mademoiselle de Lespinasse, délivrée de son mauvais rêve, implora le pardon de d'Alembert, et mourut entre ses bras, au commencement de 1776, à moins de quarante-quatre ans.

Après cette rapide analyse, il nous reste à pénétrer cette nature féminine, digne d'une étude psychologique, et de montrer combien pesèrent sur elle les funestes circonstances de sa vie. Pour faire connaître son milieu, nous nous servirons le plus possible de témoignages contemporains, et pour initier aux mouvements de son cœur, nous aurons recours à ses lettres. A ce degré de passion, les cris de l'âme du patient peuvent seuls en révéler l'état. Cette histoire en ressortira plus vivante ; d'ailleurs, elle serait incomplète, si elle ne mettait en relief le mérite particulier de l'écrivain.

Voici d'abord quelques passages d'un *portrait* de mademoiselle de Lespinasse, dessiné sur sa demande par d'Alembert en 1771. On sait que ce jeu d'esprit était fort en usage à cette époque. L'héroïne a trente-neuf ans. Elle n'est pas encore séparée de M. de Mora et il n'est pas question de M. de Guibert.

« Vous avez beaucoup de noblesse et de grâce dans votre maintien ; de la physionomie et de l'âme dans tous vos traits. Votre esprit plaît par l'excellence de votre ton, la justesse de votre goût, par l'art que vous avez de dire à chacun ce qui lui plaît. Si vous plaisez à tout le monde, vous plaisez surtout aux gens aimables, et vous leur plaisez par l'effet qu'ils font sur vous, en voyant à quel point vous sentez leurs agréments. La finesse de goût jointe au désir de plaire fait qu'il n'y a en vous rien de *recherché* et non plus rien de *négligé*. Aussi peut-on dire que vous êtes très-*naturelle* et nullement *simple*.

» Vous jugez avec justice et avec justesse les livres où il n'y a qu'un degré médiocre de sentiment et de chaleur ; mais quand ces qualités dominent dans un ouvrage, il est parfait. J'ajouterai, pour vous consoler de cette censure, que

tout ce qui appartient au sentiment est un objet sur lequel vous ne vous trompez jamais et qu'on peut appeler votre domaine.

» Vous êtes franche par nature et discrète par réflexion. Vous êtes gaie par nature, et mélancolique par réflexion. Vous abhorrez la méchanceté et la sottise. Vous n'êtes nullement envieuse. Tous les êtres vous paraissent également à plaindre, et vous ne voudriez pas changer votre situation pour la leur.

» Quoique vous ne soyez pas toujours mélancolique, vous êtes pénétrée sans cesse d'un sentiment plus triste encore, c'est le dégoût de la vie. Ce dégoût vous quitte si peu que si, même dans un moment de gaieté, on vous proposait de mourir, vous y consentiriez sans peine. Ce sentiment continu tient à l'impression vive et profonde que vos chagrins vous ont laissée. Vos affections même et l'espèce de passion que vous y mettez ne le détruisent pas. On voit que la douleur vous a nourrie et que les affections ne font que vous consoler.

» Vous avez une surabondance de sensibilité que vous jetez à tous les passants. Aussi êtes-vous très-obligeante. Vous avez de l'humeur et de la sécheresse. Ce vilain défaut n'est pas l'ou-

vrage de la nature, mais, ce qui est affreux, l'ouvrage de l'art. A force d'être contrariée, choquée, blessée dans vos sentiments et vos goûts, vous vous êtes accoutumée à ne vous affecter de rien. En travaillant à être dure à vous-même, vous êtes devenue dure pour ceux qui vous aiment.

» Je ne connais personne qui plaise aussi généralement que vous et peu de personnes qui y soient plus sensibles. Vous ne refusez même pas de faire des avances quand on ne va pas au-devant de vous, et sur ce point votre fierté est sacrifiée à votre amour-propre. Assez sûre de conserver ceux que vous avez acquis, vous êtes principalement occupée à en acquérir d'autres. Vous n'êtes pas même, il faut en convenir, aussi difficile sur le choix qu'il vous conviendrait de l'être. La finesse et la justesse de votre tact devraient vous rendre délicate sur le genre et le choix de vos connaissances. L'envie d'avoir une cour, et ce qu'on appelle dans le monde des *amis*, vous a rendue d'assez bonne composition, et les ennuyeux ne vous déplaisent pas trop pourvu que ces ennuyeux-là vous soient dévoués.

» La seule chose sur laquelle vous soyez délicate

et délicate au point d'en être quelquefois *odieuse* (on voit qu'il est question de défendre mes propres foyers), c'est votre excessive sensibilité sur ce qu'on nomme le bon ton dans les manières et les discours. Le défaut de cette qualité vous paraît à peine effacé par le sentiment le plus tendre et le plus vrai. Il est des hommes en qui cette qualité supplée auprès de vous à toutes les autres. Vous les trouvez tels qu'ils sont, faibles, personnels, pleins d'airs, incapables d'un sentiment profond et suivi, mais aimables et pleins de grâces, et vous avez la plus grande disposition à les préférer à vos plus fidèles, à vos plus sincères amis. Avec un peu plus de soins et d'attention pour vous, ils éclipseraient tout à vos yeux et peut-être vous tiendraient lieu de tout. »

Ces extraits suffisent pour donner une idée généralement juste de la nature de mademoiselle de Lespinasse. On a pu y remarquer souvent une appréciation très-fine de ses qualités, aussi bien que l'indication des erreurs où ces mêmes qualités devaient la faire tomber. Voilà bien la femme impressionnable, très-sensible à tous les dehors, l'éminente virtuose en l'art de plaire, la femme naturelle, bonne, tendre et dévouée, mais ayant

été nourrie par la douleur au point que les affections ne peuvent la consoler, au point que son âme avide appelle les orages de la passion.

Il n'est qu'un passage de ce portrait où d'Alembert se trompe complétement, le voici :

» Je voudrais en vous de ces défauts qui rendent aimable, de ceux qui sont l'effet des passions, car j'avoue que j'aime les défauts de cette espèce. Mais, par malheur, ceux que j'ai à vous reprocher n'en sont pas et prouvent peut-être (je ne vous dis cela qu'à l'oreille) qu'il n'y a guère de passion en vous. »

Cette fausse appréciation est importante, car elle prouve que l'excellent d'Alembert n'avait pu satisfaire cette âme de feu et combler l'abîme de ce cœur à la fois rongé et exalté par la souffrance. Cette citation montre encore combien était juste et parfait le ton de cette femme toujours en scène, et combien était sincère et profond le culte que lui avait voué le philosophe, puisque jamais il ne vit en elle que ce qu'il plut à son amie de lui laisser voir.

Avant d'aller plus loin, il convient de dire ici quelques mots de d'Alembert et du caractère de sa liaison avec mademoiselle de Lespinasse.

Il l'avait connue pendant plusieurs années chez madame du Deffand et c'est peu à peu que le savant naïf s'éprit du charme de l'orpheline. A l'époque de sa rupture avec la marquise, d'Alembert lui avait offert ses services, sa bourse, peut-être sa main. J'ai déjà dit comment Julie courut au chevet de d'Alembert malade et depuis s'associa à son existence. Cette intimité, d'abord très-douce, si elle se trouva insuffisante pour l'un des partenaires, avait comblé l'autre et ne devint une souffrance qu'au bout de quelques années.

Je recueille ici quelques fragments de deux morceaux adressés par d'Alembert aux mânes de son amie. Ces fragments sont indispensables pour apprécier la nature du sentiment de d'Alembert.

» Tout, jusqu'à notre sort commun, semblait fait pour nous réunir. Tous deux sans parents, sans famille, ayant éprouvé dès le moment de notre naissance l'abandon, le malheur, l'injustice, la nature semblait nous avoir mis au monde pour nous chercher, pour nous tenir l'un à l'autre lieu de tout, pour nous servir d'appui mutuel, comme deux roseaux qui, battus par la tempête, se soutiennent en s'attachant l'un à l'autre.

» Vous m'avez dit tant de fois, et vous m'avez

encore avoué en soupirant, quelques mois avant de mourir, que de tous les sentiments que vous avez inspirés, le mien pour vous et le vôtre pour moi, étaient les seuls qui ne vous eussent pas rendu malheureuse.

» Pourquoi ce sentiment ne vous a-t-il pas suffi? Pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre!

» Pourquoi me répétiez-vous, dix mois avant votre mort, que j'étais toujours ce que vous chérissiez le plus, l'objet le plus nécessaire à votre bonheur, le seul qui vous attachât à la vie?

» Le seul instant où j'aurais pu vous montrer à découvert mon âme abattue a été l'instant funeste où, quelques heures avant de mourir, vous m'avez demandé ce pardon déchirant, dernier témoignage de votre amour, et dont le souvenir cher et cruel restera toujours au fond de mon cœur. Ah! que ne pouvez-vous encore m'entendre, et voir, comme vous l'avez vu tant de fois, votre sein baigné de mes pleurs! Vous saviez si bien aimer! Votre cœur en avait tant besoin! »

Huit mois avant sa mort, et quatre mois après le mariage de M. de Guibert, mademoiselle de

Lespinasse écrivait à ce dernier, au sujet de d'Alembert :

« Je vais tâcher de faire ma consolation de ce qui ferait le plaisir et le bonheur d'une autre. J'aimerai par reconnaissance ce qui devrait être mieux aimé, si je répondais à la chaleur et à la vivacité de l'amitié qu'on me témoigne. Depuis trois moïs j'ai à me reprocher de repousser avec froideur et avec dureté l'expression du plus vif intérêt, qui est la suite du sentiment le plus vrai, dont, malgré moi, j'ai reçu des preuves non équivoques; et vous savez si je dois être difficile en preuves.

« Je vous étonne sans doute... Hélas! cela me paraît aussi surprenant qu'à vous. Je reste confondue de ce qu'il y a encore sur la terre quelqu'un qui puisse mettre son plaisir et espérer son bonheur de la créature la plus triste et la plus faite pour repousser tout intérêt.

» L'excès du malheur a donc de l'attrait pour certaines âmes! Oui, je le sais; on a besoin de plaindre, de s'intéresser, de s'animer, et en approchant de moi on partage et on prend cette disposition sans que je le veuille. Depuis longtemps j'ai remarqué que cet homme ne me quittait jamais sans émotion; et il m'est intimement prouvé

que c'est le malheur, la maladie et la vieillesse qui me tiennent lieu auprès de lui de grâces, de jeunesse et d'agréments. »

Citons encore ces quelques lignes, prises dans sa correspondance avec Guibert.

« Si je ne vous paraissais pas trop ingrate, je vous dirais que je verrai partir avec une sorte de plaisir M. d'Alembert. Sa présence pèse sur mon âme, il me met mal avec moi-même. Je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus..... Je ne puis exprimer mon affection pour MM. d'Alembert et de Condorcet qu'en disant qu'ils sont identifiés avec moi. Ils me sont nécessaires comme l'air pour respirer; ils ne troublent pas mon âme, mais ils la remplissent. »

Marmontel, qui avait beaucoup vécu dans la société de mademoiselle de Lespinasse et de d'Alembert, s'exprime en ces termes au sujet de ce dernier :

« Jamais je n'aurais cru qu'un génie si fort, si beau par la raison et la sagesse, pût habiter le même corps avec un cœur aussi tendre, aussi aimant, aussi constant. Si on eût demandé qui avait l'âme assez stoïque pour supporter un malheur, tout le monde eût pensé que ce devait être d'Alem-

bert. Qu'on juge de mon étonnement, lorsque je le vis tout à fait inconsolable. Comme je lui rappelais combien son amie était changée dans les dernières années, il me répondit : Oui, elle était changée, mais moi je ne l'étais pas. Elle ne vivait pas pour moi, mais je vivais toujours pour elle. Ah ! que n'ais-je à souffrir de cette amertume qu'elle savait si bien faire oublier ! »

Le roi de Prusse avait adressé, sur la perte de mademoiselle de Lespinasse, une lettre fort touchante à d'Alembert, qui termine ainsi sa réponse :

« La vie, la gloire, l'étude elle-même, tout est devenu insipide pour moi ; je ne sens plus que la solitude de mon âme et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, épuisée par quarante ans de méditations, est privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines... Puisse le ciel ajouter à vos jours tous ceux que je voudrais qu'il retranchât aux miens ! »

Dans une exacte et courte notice sur sa vie et ses travaux, le malheureux philosophe laisse exhaler un dernier cri de douleur :

« L'amour n'a fait que le malheur de d'Alembert, et les chagrins qu'il lui a causés l'ont dé-

goûté longtemps des hommes, de la vie, et de l'étude même. Il s'était écrié, avec l'Aminte du Tasse : J'ai perdu tout le temps que j'ai passé sans aimer. Son âme avait besoin d'être remplie, non tourmentée. »

Telle fut la passion de l'homme de cœur, de l'esprit charmant, de l'honnête philosophe, du savant d'Alembert.

On voit que, si mademoiselle de Lespinasse aima jusqu'à la folie, d'Alembert aima avec une abnégation, un dévouement et une constance admirables. Il eut le bonheur d'avoir une foi absolue en une créature de son espèce, et la souffrance de mourir inconsolable de sa perte, en lui pardonnant les entraînements qui l'avaient éloignée de lui.

Maintenant, disons quelque chose du milieu où vécut mademoiselle de Lespinasse. Durant ses années de servitude près de madame du Deffand, et bien qu'elle n'y tînt par position qu'un rang secondaire, l'aimable Julie fut l'un des attraits les plus vifs du salon justement renommé de la marquise. Par sa liaison avec d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse devint le centre de relations plus variées et plus étendues. Hommes d'état, savants, artistes, ens de qualité et jolies femmes, se piquant des

plaisirs de l'esprit, étrangers de distinction, se soumettaient à son empire, recherchaient l'agrément de sa conversation et s'intéressaient vivement au spectacle de cette âme expansive, affectueuse et bienveillante. Citons entre autres Turgot, Malesherbes, Diderot, Condorcet, Marmontel, Gluck, Grétry, l'abbé Morellet, le poëte Roucher, Laharpe, le cardinal de Brienne, l'archevêque d'Aix, Boisgelin, l'abbé de Boismont, MM. de Schomberg, de Chatellux, de Saint-Chamans, d'Andrezi, mesdames Geoffrin, de Boufflers, de Chatillon, la duchesse d'Enville, l'abbé Galiani, lord Schelburne, Sterne.

A plus de vingt ans de distance, Marmontel, dans ses *Mémoires,* se rappelle ces réunions présidées par mademoiselle de Lespinasse ; la vigueur de la peinture témoigne de la forte impression reçue par l'auteur.

« A propos des grâces, parlons d'une personne qui en avait tous les dons dans l'esprit et dans le langage et qui était la seule femme que madame Geoffrin admettait à son dîner des gens de lettres, c'était l'amie de d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse ; étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'âme la

plus ardente et l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho.

» Ce feu, qui circulait dans ses veines et dans ses nerfs, et qui donnait à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps. Je marque ici la place qu'elle occupait à nos dîners, où sa présence était d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât (et personne ne parlait mieux), sans coquetterie, elle nous inspirait l'innocent désir de lui plaire...

» Nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante, ni mieux réglée que chez elle. La continuelle activité de son âme se communiquait à nos esprits, mais avec mesure ; son imagination en était le mobile, sa raison le régulateur.

» Ce n'était pas avec les niaiseries de la mode et de la vanité que tous les jours, durant quatre heures de conversation, sans longueur et sans vide, elle savait se rendre intéressante pour un cercle de bons esprits. Il est vrai qu'un de ses charmes était ce naturel brûlant, qui passionnait son langage et qui communiquait à ses opinions la chaleur, l'intérêt et l'éloquence du sentiment. »

Nous allons achever de faire connaître cette

femme remarquable en lui empruntant sa plume. Ce qui nous reste d'elle n'est que la moindre part de ce qu'elle a écrit, et nous ne pouvons ici en donner que quelques fragments. Toutefois, le talent de l'écrivain est si ferme et si vif, la femme est si naturelle et si intelligente, la passion qui l'anime est si forte, qu'il est impossible que le tableau ne soit pas saisissant. C'est une sorte de vivisection morale. On sent crier le sujet, et ces cris accusent la hauteur et la beauté de son âme, non moins que la dureté des circonstances où elle lutte et succombe.

Voici d'abord la peinture de la femme sensible, délicate, mobile, impressionnable, aimant les arts, cultivant son esprit, dédaignant la fortune et les puériles satisfaction de la vanité, aimant la vérité et la justice et désireuse du bien de ses semblables. Mademoiselle de Lespinasse est tout cela, mais à quel prix et à travers quelles destinées !

« Quelque jour je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévot et de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes qu'elle m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de choses à dire de leur éduca-

tion. La mienne mériterait d'être écrite par sa singularité. Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un récit qui vous intéresserait si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine. Ah! combien les hommes sont cruels! Les tigres sont encore bons auprès d'eux. Je devais naturellement me dévouer à haïr, j'ai mal rempli ma destinée; j'ai beaucoup aimé et bien peu haï. Mon Dieu, mon ami, j'ai cent ans. Cette vie qui paraît si uniforme et si monotone a été en proie à tous les malheurs et à toutes les vilaines passions qui animent les malhonnêtes gens.

» Cette mobilité d'âme que vous me reprochez et dont je conviens, ne me sert que lorsque je vous vois... Il est vrai que cette même mobilité, qui n'est qu'une malédiction de plus dans le malheur, est quelquefois la source de beaucoup de plaisirs dans une disposition calme; c'est peut-être même un moyen d'être aimable, parce que c'est une manière de faire jouir la vanité et de flatter l'amour-propre.

» Cent fois j'ai senti que je plaisais par l'impres-

sion que je recevais des agréments et de l'esprit des personnes avec qui j'étais ; et en général je ne suis aimée que parce qu'on croit et qu'on voit qu'on me fait effet ; ce n'est jamais par celui qu'on reçoit.

» Cela prouve tout à la fois et l'insuffisance de mon esprit et l'activité de mon âme ; et il n'y a, dans cette remarque, ni vanité, ni modestie, c'est la vérité.

» Il n'y a qu'une chose dans le monde qui me fasse du bien, c'est la musique : mais c'est un bien qu'un autre appellerait de la douleur. Je voudrais entendre dix fois par jour cet air, qui me déchire et me fait jouir de tout ce que je regrette : *J'ai perdu mon Eurydice.* Je vais sans cesse à Orphée et j'y suis seule.

» La musique répand dans mon sang, dans tout ce qui m'anime une douceur et une sensibilité si délicieuse, que je dirais presque qu'elle me fait jouir de mes regrets et de mon malheur.

» Je me demandais ce qui faisait qu'avec beaucoup d'esprit, de grâces et d'agréments, madame de Boufflers faisait, en général, aussi peu d'effet et surtout aussi peu d'impression. Je crois en avoir trouvé la raison. Ne convenez-vous pas qu'il y a

en tout un vrai de convention? Il y a le vrai de la peinture, le vrai du spectacle, le vrai du sentiment, le vrai de la conversation, etc. Eh bien ! madame de B*** n'a le vrai de rien, et cela explique comment elle a passé sa vie sans toucher ni intéresser, même les gens à qui elle a eu le plus d'envie de plaire.

» Voulez-vous voir le revers de la médaille? Vous connaissez une personne qui a été toute sa vie dénuée des agréments de la figure et des grâces qui peuvent plaire, intéresser et toucher, et cependant cette personne a eu plus de succès et a été mille fois plus aimée qu'elle ne pouvait le prétendre. Savez-vous le mot de tout cela? C'est qu'elle a toujours eu le *vrai* de tout, et qu'elle y a joint d'être vraie en tout.

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »

» Je ne suis point raisonnable, et c'est peut-être à force d'être passionnée que j'ai mis toute ma vie tant de raison à tout ce qui est soumis au jugement et à l'opinion des indifférents. Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, ma noblesse d'âme, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisais à une mémoire respectable et à la maison d'Albon ! Voilà comme le monde juge !

Voilà comme il voit ! Eh ! bon Dieu, sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges. Mon âme n'était pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent : tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force, ni honnêteté pour supporter la pauvreté et pour dédaigner les avantages de la vanité. J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que, s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel et l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà le climat que je voudrais habiter et non cet état tempéré dans lequel vivent les sots et les automates dont nous sommes environnés.

» La société ne me présente plus que deux intérêts : il faut que j'aime ou qu'on m'éclaire... Ce qui est moins que moi m'éteint et m'assomme, ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue. Il n'y a que ce qui est au-dessus de moi qui me soutienne et m'arrache à moi-même, et je dirai toujours comme cet ancien : *Mes amis, sauvez moi-même*. Tout cela prouve que la vanité est bien éteinte en moi, mais qu'elle est remplacée par un dégoût universel et mortel.

» Je crois vous avoir dit que j'étais allée aux

Invalides. J'en sortis navrée. Je ne faisais pas un pas que je ne visse le spectacle le plus douloureux : des aveugles, des gens mutilés, des plaies effrayantes, des membres brisés. Ah ! mon Dieu, me disais-je, que tout ce qui respire ici souffre ; et ce n'est pas là des maux d'imagination ; ce ne sont pas des gens qui s'aiment et qui se tourmentent en s'aimant ; ce n'est pas la privation des lettres, ce ne sont même pas les regrets d'avoir perdu ce qui leur était le plus cher, ce sont des maux physiques qui soumettent également tous les hommes.

» Et, cependant, je suis encore plus malheureuse que tout ce que je vois, car je pourrais consoler, soulager ces malheureux à force de soins et d'argent, et eux ne savent pas seulement la langue des maux que je souffre.

» Comment ne pas se trouver soulagée, en pensant que tant de malheureux vont l'être (par l'abolition de la corvée)! Il n'y a plus que ce genre d'intérêt qui aille jusqu'à mon cœur. Le malheur ! ah ! que ce mot a d'empire sur moi !

» Comment n'être pas désolé d'être né sous un gouvernement comme celui-ci ? Pour moi, faible et malheureuse créature que je suis, si j'avais à

renaître, j'aimerais mieux être le dernier membre de la Chambre des communes que d'être même le roi de France. » (A la suite d'une conversation avec lord Schelburne.)

Nous répétons que la lyre de la moderne Sapho a été brisée. Nous n'avons d'elle que quelques accents, aucuns ne sont l'écho de l'amour heureux; cependant à leur lyrisme, à leur puissance, on pourra juger du degré de passion dont brûla cette âme de feu. Ils justifient ce que M. de Mora lui écrivait : « Oh! les Espagnoles ne sont pas dignes d'être vos écolières. Votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces du pôle. » Mademoiselle de Lespinasse était digne d'avoir pour devise cette pensée qui lui revient souvent : *J'aime pour vivre et je vis pour aimer.*

« Il n'y a qu'une seule chose qui soit au-dessus de l'opinion, qui soit restée sans tache comme le soleil et qui en ait la chaleur, qui vivifie l'âme, qui l'éclaire, qui la soutient, qui la rend plus forte et plus grande. Ah! mon ami, ai-je besoin de nommer ce présent de la nature? Mais quand il ne fait pas le bonheur de l'âme qu'il remplit, il faut mourir.

» Si vous aimiez un peu plus les enfants, je vous dirais que je crois avoir observé que ce qui plaît à un certain point a toujours quelque analogie avec eux. Ils ont tant de grâces, de moelleux et de naturel!

» Mais, voyez quelle horrible personnalité. Voilà trois pages pleines de moi et cependant je crois que c'est de vous que je suis occupée.

» Ah! mon Dieu! que la passion m'est naturelle, et que la raison m'est étrangère! Mon ami, jamais on ne s'est fait voir avec cet abandon, mais comment pourrais-je vous cacher mes plus secrètes pensées? Elles sont remplies de vous; et comment pourrais-je vivre si j'avais à me reprocher d'usurper votre estime ou votre opinion? Non, mon ami, voyez-moi telle que je suis et accordez-moi, non pas ce que je mérite, mais ce qu'il faut pour m'empêcher de mourir de douleur ou pour m'en donner le courage; car je ne sais si je sais encore ce que je préférerais, de vous devoir la mort ou la vie.

» Votre présence a un tel empire, une telle force, qu'elle me donne une existence nouvelle. Je suis si animée, si pénétrée de l'impression que je reçois, que je ne puis plus être heureuse ou mal-

heureuse que par vous. J'aime, je jouis, je crains, je souffre, sans qu'il entre jamais dans ces diverses dispositions ni un souvenir du passé, ni une prévoyance de l'avenir. Le besoin de vous voir est le besoin de mon âme, comme le besoin de respirer est celui de mes poumons.

» La passion n'a pas d'avenir; aussi en vous disant : Je vous aime, je vous dis tout ce que je sais et tout ce que je sens.

» Ah! quand on est malheureux, c'est alors qu'il est affreux de n'aimer que faiblement, car c'est en nous que nous trouvons la véritable force et rien n'en donne autant que la passion. Les sentiments d'un autre nous plaisent, nous touchent. Il n'y a que le nôtre qui nous soutienne.

» Mais cette ressource manque à presque tout le monde. Presque tout ce qui existe n'aime que parce qu'il est aimé. Ah! mon Dieu la pauvre manière ! qu'elle laisse petit et faible! Mais cela ne tient ni à la volonté ni à la pensée. Ainsi il serait aussi insensé de chercher à exciter que de travailler à éteindre.

» Oh! combien j'ai été aimée ! une âme de feu, pleine d'énergie qui avait tout jugé, tout apprécié et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'était aban-

donnée au besoin et au plaisir d'aimer. Mon ami, voilà comme j'étais aimée.

» Plusieurs années s'étaient écoulées, remplies du charme et de la douleur inséparables d'une passion aussi forte que profonde, lorsque vous êtes venu verser du poison dans mon cœur, ravager mon âme par le trouble et le remords. Mon Dieu! que ne m'avez-vous point fait souffrir!

» Vous m'arrachiez à mon sentiment et je voyais que vous n'étiez pas à moi. Comprenez-vous toute l'horreur de ma situation? Comment vit-on au milieu de tant de maux? Comment trouve-t-on encore de la douceur à dire, mon ami, je vous aime, mais avec tant de vérité et de tendresse qu'il n'est pas possible que votre âme soit froide en m'écoutant?

» Cette âme de feu et de douleur, c'est votre création. Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir. Oui, vous devriez m'aimer à la folie, car je n'exige rien et je pardonne tout. Je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

» Vous savez bien que quand je vous hais, c'est que je vous aime avec un degré de passion qui égare ma raison

» Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir, je n'ai aucune sorte de confiance en vous ; vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une âme honnête : vous me privez peut-être pour jamais de la seule consolation que le ciel accordait aux jours qui me restent à vivre. Enfin, que vous dirai-je? vous avez tout rempli ; le passé, le présent, l'avenir ne me présentent plus que douleurs, regrets et remords. Eh bien! mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité.

» O mon ami! je ne sais si j'ai mieux aimé; mais celui qui a pu me rendre infidèle et coupable, celui pour qui je vis après avoir perdu l'objet et l'intérêt de tous mes moments, à coup sûr, c'est celui qui a eu le plus d'empire sur mon âme; c'est celui qui m'a ôté la liberté de vivre pour un autre et de mourir lorsqu'il ne me restait ni espérance ni désir.

» Sans doute, j'ai été retenue par le même charme qui m'avait entraînée vers vous, par ce charme tout-puissant attaché à votre présence,

qui enivre mon âme, qui l'égare à un tel excès, qu'il en efface jusqu'au souvenir de mes maux. Mon ami ! avec trois mots vous me créez une âme nouvelle, vous la remplissez d'un intérêt si vif, d'un sentiment si tendre et si profond que j'en perds la faculté de me rappeler le passé et de prévoir l'avenir.

» Oh ! que de douceurs et de plaisirs peut encore éprouver une âme enivrée de passion ! mon ami, je le sens, ma vie tient à ma folie. Si je devenais calme, si j'étais rendue à la raison, je ne pourrais pas vivre vingt-quatre heures.

» Savez-vous le premier besoin de mon âme lorsqu'elle a été agitée par le plaisir ou la douleur ? C'est d'écrire à M. de Mora. Je le ranime, je le rappelle à la vie, mon cœur se repose sur le sien, mon âme se verse dans la sienne. La chaleur, la rapidité de mon sang brave la mort ; car, je le vois, il vit, il respire pour moi, il m'entend, ma tête s'exalte et s'égare au point de n'avoir plus besoin d'illusion. C'est la vérité même, oui, vous ne m'êtes pas plus présent, pas plus sensible que ne vient de me l'être pendant une heure M. de Mora. O divine créature ! il m'a pardonné, il m'aimait.

» Ce que je viens d'éprouver est encore une suite de la secousse que mon âme a reçue cette après-dînée. Mon Dieu! il faut chérir, adorer le talent, qui semble vous donner une nouvelle existence. (Après une lecture de Roucher).

» Je n'ose plus vous dire : je vous aime; je n'en sais plus rien. Je ne sais si c'est vous ou la mort que j'implore : j'ai besoin d'être secourue, d'être délivrée du malheur qui me tue.

» Je sens que je désire avec passion de vos nouvelles et je sens aussi, mais d'une manière active, que j'ai besoin de mourir.

» Qu'il serait doux, en effet, d'être aimée de vous! mais mon âme ne pourrait plus atteindre à ce degré de bonheur; ce serait trop. Quelques instants, quelques éclairs de plaisir, c'est assez pour les malheureux. Ils respirent et reprennent courage pour souffrir.

» Ce besoin de *vivre fort* (expression de M. de Guibert) est, je crois, le besoin des damnés. Cela me rappelle un mot de passion qui me fit bien plaisir. *Si jamais,* me disait-on (cet *on* est là pour M. de Mora), *je pouvais redevenir calme, c'est alors que je serais sur la roue.* »

Encore une dernière citation pour clore cette

série, c'est une lettre tout entière. Elle est courte, mais aussi éloquente dans son genre que celle de César.

« De tous les instants de ma vie, je souffre, je vous aime et je vous attends. »

Quelque profond et mortel que fût le trouble apporté chez mademoiselle de Lespinasse par la passion, elle avait l'esprit trop juste et trop éclairé pour ne pas voir et sa folie et le véritable caractère de M. de Guibert. Cela ressort de plusieurs passages de sa correspondance, et je crois bon de mettre ceux-ci sous les yeux du lecteur. Ils termineront la saisissante peinture que cette femme infortunée nous a laissée d'elle-même.

« J'attache assez d'intérêt à notre liaison, pour être pressée de savoir ce qu'il y a eu de surprise et de méprise dans ce qui nous a rapprochés l'un et l'autre. L'on dit qu'il n'y a rien de plus fort et de mieux fondé que les sentiments dont on ne peut se rendre compte; si cela est, je dois compter sur votre amitié. »

Mademoiselle de Lespinasse confond ici les sentiments avec les impressions. Pour une femme, l'émotion est bientôt du sentiment, sentiment féminin, entendons-nous. C'est ce qui est arrivé à

mademoiselle de Lespinasse en présence de M. de Guibert. Les sentiments de cette sorte ne sont si forts que parce qu'ils sont fondés sur un besoin impérieux ou une irrésistible illusion de notre esprit. Mais passons. La pauvre Julie va nous le dire elle-même.

« Oui, en honneur, je pense que c'est un malheur dans ma vie que cette journée que j'ai passée, il y a un an, au Moulin-Joli. J'étais bien éloignée d'avoir besoin de former une nouvelle liaison. Ma vie et mon âme étaient tellement remplies que j'étais bien éloignée de désirer un nouvel intérêt... Mais cela est pitoyable! est-ce que nous sommes libres?

» Mon ami, expliquez-moi, si vous pouvez, comment on peut conserver pour vous le moindre sentiment, lorsqu'on est certain, mais certain jusqu'à l'évidence que ce que vous appelez votre sentiment est dénué d'intérêt, d'attention, d'amitié, et enfin de tout ce qui répond à une âme sensible et attachée..... Pour moi, comme vous voyez, je ne suis pas votre dupe, mais je suis bien pis que tout cela. Je pourrais vous dire dans tous les instants :

« Ne pouvant m'aveugler, vous m'avez su séduire. »

Quelle malédiction, mon Dieu!... »

» Il y a deux mois, je n'avais pas de sacrifice à lui (M. de Mora) faire. Je n'aimais pas davantage, mais j'aimais mieux. Oh ! il me le pardonnera ! J'avais tant souffert ! mon corps et mon âme étaient si épuisés par la durée de la douleur. Les nouvelles que j'en recevais me jetaient quelquefois dans l'égarement. C'est alors que je vous ai vu, c'est alors que vous avez ranimé mon âme. Vous y avez fait pénétrer le plaisir. Je ne sais lequel m'était le plus doux, ou de vous le devoir ou de le sentir.

» Depuis un an, je suis sur la roue. Vous seul, peut-être, avez eu le pouvoir de suspendre quelques instants ma douleur, et ce bien d'un moment m'a attachée à vous pour jamais.

» Je ne m'abuse point : mes souvenirs, mes regrets même me sont plus chers, plus intimes et plus sacrés que le sentiment violent que j'ai eu pour vous et que le désir que j'avais de vous le voir partager.

» Le sentiment que j'avais pour vous n'était point parfait. D'abord, j'avais à me le reprocher, il me coûtait des remords; et puis je ne sais si c'était le trouble de ma conscience, mais j'étais sans cesse agitée de troubles que je condam-

nais. Je connaissais la jalousie, l'inquiétude, la défiance. Cette manière d'aimer était si étrangère à mon âme qu'elle en faisait le tourment. Mon ami, je vous aimais trop ou pas assez.

» Je me sens moins coupable parce que je me sens punie. Je trouve quelque douceur à penser que lui seul (M. de Mora) m'aura fait connaître le bonheur.

» Vous êtes jeune, vous avez connu l'amour, vous en avez souffert, et vous en avez conclu que vous étiez sensible; et cela n'est pas vrai.

» Vous êtes ardent, passionné, vous seriez capable de tout ce qui est fort, de tout ce qui est grand, mais vous ne ferez jamais que des choses de mouvement, c'est-à-dire des actions, des actes détachés, et ce n'est pas comme cela que procèdent la sensibilité et la tendresse. Elles attachent, elles lient, elles remplissent toute la vie, elles ne laissent place qu'aux vertus douces et paisibles, elles fuient l'éclat : tout ce qui les sépare et les éloigne de leur objet leur paraît malheur et tyrannie. Je vous l'ai déjà dit, la nature ne vous a pas fait pour être heureux, elle vous a condamné à être grand.

» Nous en sommes convenus, la sensibilité est

le partage de la médiocrité, et votre caractère vous commande d'être grand. »

Peu de femmes ont possédé à un plus haut degré que mademoiselle de Lespinasse le désir de plaire. Elle n'est point coquette, mais elle éprouve le désir de plaire dans toutes les racines de son être et c'est pourquoi elle y réussit en perfection. Tous ceux qui la fréquentent s'attachent à elle et l'aiment. Quoique dominée par ce désir, signe caractéristique du génie féminin, l'âme de mademoiselle de Lespinasse déborde de bienveillance et de généreux sentiments. Aussi ne craint-elle point de s'abandonner tout entière à la vie du cœur. Il faut qu'elle aime elle-même avec ardeur, avec folie et jusqu'à en mourir.

Si peu de femmes ont été aussi vivement animées par le désir de plaire et le besoin d'aimer, en aucune non plus nous ne voyons se manifester avec plus d'éclat l'impressionnabilité particulière à la nature féminine. Nous devons d'autant plus le remarquer ici, qu'il ne s'agit pas d'une coquette, ni d'une petite dame ayant éteint sa lanterne comme une vierge folle, mais d'une femme admirablement douée du côté de l'esprit et du cœur. Cet exemple est d'une haute si-

gnification pour l'étude de la nature féminine.

Certes, c'est un étrange destin que celui de cette femme infortunée. Comme le Phèdre antique, mademoiselle de Lespinasse est la victime de la fatalité. La passion la dévore et la tue. La malheureuse en a conscience, elle le voit et ne peut réagir contre sa destinée. Sa nature propre, aussi bien que les circonstances de sa vie, la poussent à l'abîme d'une façon irrésistible.

Enfant, jeune fille, elle vit peu près de sa mère et dans une situation fausse. Aucun épanchement ne lui est permis, au sein d'une famille, qui bientôt va s'acharner à sa ruine. Comme amie, dès qu'elle compte pour quelque chose, dès qu'on s'aperçoit qu'elle occupe aussi les autres, madame du Deffand la prend en horreur et devient son ennemie. Mademoiselle de Lespinasse rencontre en d'Alembert une affection vraie et profonde. Mais elle a beaucoup souffert, elle a trente ans, sa sensibilité est exaltée, son cœur meurtri est réellement malade d'amour comprimé. L'affection de d'Alembert lui est douce et bonne, mais ne peut la guérir. La réaction est toujours égale à l'action. Alors s'offre M. de Mora, dont la passion l'emporte dans une ivresse suprême qui dure six

ans. Une séparation cruelle vient plonger dans un abîme de douleurs cette femme si profondément atteinte pendant sa jeunesse. Cette séparation rouvre toutes les blessures de son cœur et le met à nu. Dans l'égarement de la souffrance, la tête affaiblie et exaltée comme dans la fièvre, elle se laisse toucher par M. de Guibert qui l'arrache un moment à elle-même. Elle boit le philtre comme on boit l'oubli de la douleur. A peine a-t-elle touché à ce breuvage funeste qu'elle ressent toutes les tortures imaginables : remords et regrets, mépris de soi-même, nécessité de fermer son cœur à la confiance, à la sincérité; troubles d'esprit, angoisses morales, doute, jalousie, froideurs, injustices de la part de celui qu'elle aime. Enfin, à bout de forces, consumée par le feu de la passion, elle appelle la mort et n'attend de repos que de son froid baiser. Elle meurt et, à ce moment suprême, reconnaît que le meilleur et le plus généreux sentiment qu'elle ait inspiré, c'est celui de d'Alembert qui mourra lui-même, inconsolable de la perte de cette femme à laquelle il s'était uniquement dévoué.

Mademoiselle de Lespinasse meurt, consumée par la passion, abîmée de remords et de désespoir,

mais, phénomène remarquable, en glorifiant l'amour, en déclarant solennellement que, quoiqu'elle ait souffert, elle a vécu parce qu'elle a aimé de toute sa force; que, si elle ne regrette pas la vie, elle ne la maudit pas; enfin que, si elle était à recommencer, elle choisirait encore l'amour, qui l'a foudroyée mais qui l'a fait vivre. Précieuse et suprême confession d'une âme noble et forte, que les circonstances ont torturée, mais qui, dans sa clairvoyance et le souvenir des joies éprouvées, reconnaît la bonté de la nature et bénit la vie.

Il importe encore de remarquer que mademoiselle de Lespinasse, qui ne put être ni fille, ni sœur, ni amie, ni épouse, à qui tout ces sentiments furent refusés dans sa jeunesse opprimée, ne connut pas le bonheur d'être mère. Cette floraison complète du cœur féminin, cette cause suprême d'apaisement et d'équilibre, ce dictame souverain des peines de la femme, lui fit absolument défaut.

Sans vouloir établir ici de comparaison, ce complément de la femme ne manqua ni à madame de Sévigné, ni à madame Roland. Nul doute qu'il ne contribua puissamment à affermir le moral, à fortifier la raison de ces femmes illus-

tres. Non-seulement elles furent mères, mais elles eurent encore le bonheur de développer leur âme sous d'autres formes. Et tout fut refusé à l'orpheline sans fortune comme sans famille.

Cette observation doit peser fortement dans la balance d'un juge équitable.

Il est une autre considération sur laquelle nous devons insister. Dans ce qui nous reste de mademoiselle de Lespinasse, nous ne voyons pas grande trace du sentiment religieux. Le milieu où elle vécut en est certainement la cause. Ce milieu était généralement raisonneur et déiste, mais surtout préoccupé de sa lutte contre le fanatisme et l'intolérance des religions dominantes. Rousseau représente presque seul avec puissance le sentiment religieux en dehors des formes dogmatiques. Mademoiselle de Lespinasse en était enthousiaste et l'auteur de l'*Émile* aurait pu sur ce point toucher l'amie de d'Alembert, comme il enflamma quelques années plus tard la grande âme de madame Roland. Mais, je le répète, nous ne trouvons en mademoiselle de Lespinasse aucune trace d'un sentiment religieux quelque peu prononcé. Son esprit semble être demeuré dans cette région intermédiaire, qui sépare le déisme très-arrêté de

Voltaire du naturalisme tout à fait radical de d'Holbach. Son âme est moins haute et moins sereine que celle de ces dames, comme sa vie fut moins ordonnée.

Voici encore qui est à la décharge de mademoiselle de Lespinasse et qui tient à l'imperfection de la société. D'Alembert, secrétaire de l'Académie des sciences, l'un des directeurs de l'*Encyclopédie*, a l'emploi de ses facultés. Il se sent vivant par les labeurs de l'esprit, mademoiselle de Lespinasse est oisive. Ses remarquables facultés n'ont guère plus d'emploi régulier que son cœur n'en eut comme mère. Or l'oisiveté, mortelle à l'homme, est aussi nuisible à la femme. Si la faim est la mauvaise conseillère du corps, l'oisiveté est le malfaisant génie de l'esprit et du cœur.

Par nos mœurs sociales, par le vice de son éducation, la femme trouve difficilement une sphère d'activité. Que fera-t-elle donc de ce *besoin de sortir de soi-même*, qui correspond aux énergies comprimées de notre corps et de notre âme? Le plus souvent il lui arrivera, comme à mademoiselle de Lespinasse, de se jeter à corps perdu dans une passion, la première venue. Cette passion l'occupera, lui causera des émotions, des

troubles, des regrets, des remords. Elle s'y attachera comme on s'attache à ce qui fait vivre et nous donne l'emploi de nos facultés. Dans certaines extrémités et à certaine hauteur, un homme se plongera dans le travail ; une femme se jettera par la fenêtre ou dans une passion absurde, à moins qu'elle ne tombe en religion, solution plus douce et plus commune.

C'est le cas de rapporter ici cette réflexion d'un observateur fantaisiste, que distingue parfois une pénétration aussi juste que profonde. Voici le passage de Stendal (Beyle) : « Il y a cinquante mille femmes en France qui par leur fortune sont dispensées de tout travail, mais sans travail il n'y a pas de bonheur. (Je prie le lecteur de prendre garde à cette maxime, qui, pour être ainsi jetée au courant de la plume, n'en est pas moins digne de toute son attention.) Les passions portent elles-mêmes à des travaux et à des travaux très-rudes, qui emploient toute l'activité de l'âme. »

C'est ainsi que d'Alembert, qui vivait par la science et donnait carrière à ses hautes facultés, se trouvait relativement heureux au port commun, tandis que mademoiselle de Lespinasse, impropre à se nourrir du pain des forts, en proie à une acti-

vité dévorante et sans but, a terminé misérablement sa courte existence.

Il est impossible de ne pas être touché des peines de cœur de d'Alembert et de mademoiselle de Lespinasse, comme aussi de ne pas être frappé du contraste que présentent ces deux natures distinguées. En d'Alembert, les sentiments et l'intelligence l'emportent sur les instincts; en mademoiselle de Lespinasse, le besoin d'aimer sur le désir de plaire; tous deux sont des créatures bien douées, et représentent leur sexe avec un certain relief. Mademoiselle de Lespinasse possède même à un degré assez rare les facultés de l'esprit. Cependant, ici, éclate une infériorité réelle entre les deux sexes. Sous le rapport de la vigueur intellectuelle, de la force morale, de l'équilibre de la personne humaine, l'avantage est visiblement du côté de l'homme. La faiblesse particulière à la femme se manifeste d'une façon remarquable.

Ce qu'admire, ce qu'aime, ce pourquoi se dévoue d'Alembert, il le voit toujours noble, grand et pur à travers tous les nuages et toutes les souffrances. Aussi ne se partage-t-il pas et meurt-il fidèle à sa passion.

Mademoiselle de Lespinasse est la victime de

son impressionnabilité et la proie vivante des émotions qui l'assiégent. Elle n'y peut résister. Elle veut aimer et admirer le grand, le beau et le vrai, mais elle prend les vessies pour des lanternes. Et quand son jugement si net lui montre la triste vérité, elle la reconnaît, non pour repousser le mirage trompeur, mais pour en subir les conséquences en victime résignée. Elle juge M. de Guibert ce qu'il est, un jeune ambitienx à dehors séduisants, qui ne l'aime pas, mais qui exerce sur elle une influence à laquelle elle obéit passivement.

Manifestement, le sens moral et l'idéal ont plus de force chez d'Alembert.

Et puis, voyez, sous cette influence tyrannique, le changement qui s'opère en la pauvre femme. Naturellement gaie, expansive, franche, sincère, amie de la justice et de la vérité, douce et bienveillante, elle devient triste, sombre, cachée, sèche et dure, trompeuse, injuste et presque méchante, jusqu'à avoir horreur d'elle-même, et implorer la mort comme une délivrance. Pauvre femme! combien elle a dû souffrir en raison même du rang élevé qu'on ne saurait lui refuser dans l'échelle féminine.

Mademoiselle de Lespinasse est très-naturelle et très-vraie, très-affectueuse et très-intelligente; c'est pourquoi elle accuse avec plus de force et de relief le caractère particulier de la femme, qui subit et subit souverainement l'empire des circonstances. Son impressionnabilité, sa plasticité en font en quelque sorte une esclave, que dis-je, une victime dévouée.

A un point de vue général, on peut envisager mademoiselle de Lespinasse comme un type (irrégulier à cause des circonstances) de son sexe dans une de ses manifestations les plus importantes. Par son vif et constant désir de plaire, elle attire fortement; par son excessive impressionnabilité, elle est une lyre vivante qui résonne aussitôt qu'on l'approche; par son esprit net, fin, ardent, cultivé, elle fait jaillir la lumière autour d'elle; par sa haute bienveillance, par ses sentiments affectueux, elle vivifie les âmes en épanchant la sienne. Elle ne fut pas mère, mais elle fut très-femme et, à ce titre, exerça une influence considérable sur la société choisie dans laquelle elle vécut. Ce phénomène de sociabilité d'ordre supérieur est d'autant plus remarquable que mademoiselle de Lespinasse n'était pas douée de cette

beauté radieuse qui triomphait en Ninon et en madame Récamier.

Mademoiselle de Lespinasse n'avait point de beauté dans le sens ordinaire du mot. On ne l'eût pas remarquée dans la rue ou au spectacle. Mais elle avait un charme incomparable que lui donnaient une taille élégante, un maintien gracieux, un ton exquis, une affabilité très-attachante, un esprit vif, une imagination ardente, le goût des arts et des lettres, une humeur douce et même gaie, bien qu'estompée de teintes mélancoliques, beaucoup de bienveillance, de naturel, de franchise, un cœur très-aimant, enfin une physionomie mobile qui exprimait tout cela et reflétait son âme.

Quand on a un parti pris et qu'on procède couramment d'après les idées acceptées autour de soi, qu'on habite Bénarès ou Damas, Rome ou Genève, rien de plus facile et aussi de plus puéril que de juger l'existence de quelqu'un et de le condamner. C'est bientôt fait ; cette manière, qui est celle de la plupart des gens, a cet avantage de ne pas beaucoup tourmenter l'esprit du juge. Mais l'humble philosophe et le patient physiologiste sont tenus d'y apporter plus de soins et d'y mettre

d'autres formes. C'est sans doute grand'pitié, car il en est peu qui leur sachent gré de leur étude consciencieuse.

Quoi qu'il en soit, au jugement de Bénarès, Damas, Rome ou Genève, Julie de Lespinasse est assurément une grande pécheresse, digne de tous les châtiments et en particulier des feux de l'enfer.

Comment, misérable, lui crierait-on en ces divers lieux et dans mille autres encore, où l'on porte son bonnet d'une certaine manière à laquelle on tient, parce qu'elle est nécessairement la seule bonne et agréable à Dieu, comment, misérable, vous avez eu le bonheur de trouver un honnête homme, un cœur d'or, quoiqu'il fût philosophe, qui vous a aimée fidèlement, et de ce non contente, vous vous jetez à corps perdu dans les bras d'un jeune homme, que nous voulons bien accepter pour la fleur des pois de toutes les Espagnes, mais est-ce là une raison suffisante pour trahir votre foi et rendre au sieur d'Alembert le mal pour le bien?

Ce premier crime devait en amener un second beaucoup plus horrible. Ce bel amour si vanté, si saint, qui vous transporte au point d'en

mourir de joie et de douleur, aboutit à vous faire choir honteusement aux pieds d'un brillant officier, qui vous accepte comme un passe-temps, qui a des maîtresses, qui se marie, qui est tout occupé de gloire et de fortune et de mille autres choses que d'une femme surannée et folle. Vous vous vautrez sans pudeur dans la fange des passions jusqu'à en perdre la raison et la vie. Vous ne méritez que l'exécration des honnêtes gens. Vous êtes la honte de votre sexe. Puisse votre mémoire périr à jamais avec le souvenir de votre immoralité ! Vous avez été malheureuse. C'était trop juste, et Dieu, qui vous a jugée, vous a sans doute punie selon vos mérites. *Amen.*

Nous le redisons, la tâche du philosophe et du physiologiste est moins aisée. Ils ne peuvent le prendre de si haut avec la nature humaine et trancher les questions au nom d'un dogme, de même qu'un bonze ou un casuiste. En présence de la nature et de ses manifestations, ils s'inclinent tout d'abord et cherchent à en pénétrer les lois. Ils les expliquent quand ils peuvent, autrement ils s'abstiennent de rien condamner dans l'œuvre de la création et s'accusent plutôt d'impuissance. Et, par exemple, c'est ainsi qu'ils ont

reconnu que les êtres sont toujours en rapport avec leurs milieux, qu'ils en sont l'expression normale et qu'ils ne pourraient être autres que ce qu'ils sont. Oui, même les monstres, la tératologie nous l'enseigne, sont la manifestation régulière des circonstances où ils se sont produits.

Nous ferons comme eux, ou plutôt nous les avons imités, en présentant au lecteur ce joli monstre si vivant, qui fut mademoiselle de Lespinasse.

Nous ne la trouvons point parfaite (hélas! qui de nous est parfait?); nous avons même fait ressortir de notre mieux ses fautes, ses erreurs, aussi bien que les souffrances qu'elle causa et celles qu'elle ressentit en elle-même et dont elle mourut. Mais nous la trouvons excusable et lui accordons les circonstances atténuantes. Car nous sommes convaincu que si mademoiselle de Lespinasse avait eu une famille qui l'eût aimée et qu'elle eût pu aimer; si son cœur avait pu s'épanouir comme mère sous le regard des dieux protecteurs du foyer domestique; si elle avait eu tout ce qui lui a manqué à titre de fille, d'épouse, de mère et de membre d'une société, providence de tous ses enfants, mademoiselle de Lespinasse n'eût pas été la

tragique héroïne que nous connaissons. Nous n'aurions pû faire une étude de la nature féminine et de la société de son temps sur ses membres palpitants, sur son âme déchirée, sur son cœur noyé de larmes, abîme où quelques gouttes d'ambroisie céleste se mêlent à tant de flots d'absinthe. Que la terre lui soit légère, ainsi qu'à tous ceux qui ont aimé et souffert! Ainsi soit-il.

Tel est notre sentiment. Aussi sommes-nous heureux de terminer cette étude par quelques lignes de M. Sainte-Beuve sur mademoiselle de Lespinasse. Ce témoignage de sympathie nous assure que nous ne serons pas seul à plaindre sa destinée et à juger avec indulgence l'amie de d'Alembert.

« Il est impossible de rencontrer de tels êtres victimes d'une passion sacrée et capables d'une douleur si généreuse, sans éprouver un sentiment de respect et d'admiration, au milieu de la profonde pitié qu'ils nous inspirent. »

CHAPITRE XXXV

RÉSUMÉ EN FORME D'AXIOMES

I

POINT DE VUE SPÉCIAL A LA FEMME

Être femme, c'est plaire, c'est attirer par le charme et régner par la grâce.

—

Toute femme se croit, est ou doit être belle : tel est l'ordre de la nature.

—

La beauté est tellement la première raison d'être de la femme que, si la beauté lui manque, ses

qualités s'effacent, et que, lorsqu'elle resplendit, ses imperfections disparaissent.

—

La femme veut plaire à tout prix : son instinct l'avertit que là est l'empire.

—

Si, lorsqu'on regarde la société, le désir de plaire est un élément de la plus haute importance, il faut reconnaître que, sous le rapport du bonheur de l'individu, la prédominance sans contre-poids de ce désir est généralement funeste.

—

Chez la femme, la sensibilité est si exquise, l'émotion s'accentue par des nuances si justes et si délicates, qu'elle peut mettre toute sa vie dans un regard. Ce n'est qu'un moment, mais ce moment est splendide comme un lever de soleil.

—

La femme est un moyen terme entre l'homme et l'enfant : elle tient beaucoup de celui-ci, et c'est là un de ses plus grands charmes.

—

Comme l'enfant, mobile, impressionnable, elle est toute au présent, qui la fait triste ou gaie, sombre ou lumineuse.

—

Comme l'enfant encore, curieuse, ardente, elle côtoie l'abîme par innocence, par besoin d'émotions, ou brûle ses blanches ailes à la lampe, cherchant le jour à la manière d'un papillon.

—

Quoi qu'il arrive, il est rare qu'elle ne garde pas de l'enfant l'air candide et ingénu.

—

Le visage de la femme ne ment si bien que parce qu'il n'est pas fait pour le mensonge.

—

Maîtresse de ses sens, mais stimulée par le désir de plaire, la femme laisse percer sous le voile de la chasteté une pudeur virginale qui relève l'éclat de ses charmes.

—

Le plus souvent la mère triomphe de la femme, quelquefois la femme efface la mère, parce que le désir de plaire l'emporte sur le cœur. De même, chez quelques hommes, l'ambition personnelle tue les sentiments de bienveillance et de justice.

—

La femme n'arrive au plein épanouissement du cœur que par la maternité.

—

La femme a pour le luxe un attrait naturel et partant invincible. Ce n'est pas un effet de la loi des contraires, mais de la loi des semblables.

—

Le luxe sied à la femme. Elle y est dans son élément à un double titre, pour la délicatesse de son organisme et par ce qu'elle est la mère de l'amour.

—

Luxe signifie surabondance, et c'est ainsi que chez tous les êtres l'amour est le luxe de la vie. Au printemps la nature l'exprime avec magnificence.

—

Maladie, hiver, pauvreté, c'est tout l'opposé de la vie, de l'amour et du luxe. Aussi la femme ne peut-elle apparaître dans l'espèce que quand l'humanité est puissante par la science, l'art et l'industrie.

—

Qui dit femme, dit luxe : elle en est la véritable expression dans l'espèce humaine.

—

Madeleine est le produit fatal d'une société pauvre et de mœurs grossières.

Qui l'outrage, est un ignorant, un barbare ou un pharisien.

Qui la plaint, est homme.

Qui la relève, imite Jésus le divin.

—

Autant les perceptions de la femme sont vives et nettes, autant sa réflexion est courte, et grande son impuissance à raisonner.

—

La femme a les clartés soudaines et les aveuglements profonds de la passion.

—

La méditation lui répugne, et la poursuite désintéressée du Vrai, du Bien et du Beau n'est pas son fait. Elle manque d'idéal.

—

Si dans l'ordre de l'intelligence, généraliser, abstraire, est impossible à la femme, dans l'ordre des sentiments, elle ne peut s'élever à la justice à cause de la prédominance de son impressionnabilité, de son désir de plaire et des instincts conservateurs de l'espèce.

—

L'homme se caractérise par l'action et la pensée ; la femme, par la beauté et la maternité.

—

C'est par la femme que l'homme est quelque chose, et c'est pour elle qu'il fait le plus de choses.

II

AXIOMES RELATIFS A L'AMOUR

Pour l'homme, le premier (non le plus noble et le plus fort) aiguillon de l'amour, ce sont les sens; pour la femme, c'est le désir de plaire.

—

Lorsque l'instinct parle seul, l'amour ne peut aller bien loin ni bien haut.

—

Les joies tirées du domaine des sens sont courtes et superficielles; les voluptés qui émanent du sentiment sont profondes et presque infinies.

—

Ce n'est pas un bandeau qui aveugle l'amour, mais le plein éblouissement de la lumière. L'amant voit en beau et ne voit que le Beau.

—

L'amour nous fait simples et confiants comme est l'enfant; il nous en donne l'admiration naïve et cette plénitude de joie de l'être en qui la vie surabonde.

—

La pierre de touche d'un amour digne de ce nom, c'est qu'il ennoblisse ceux qui l'éprouvent.

—

Les souffrances de l'amour sont en proportion de ses joies : plus haut est le vol, plus profonde est la chute.

—

L'amour ne constitue pas à lui seul l'âme humaine, et l'état de sublime extase dont il est la cause ne saurait persister.

—

Les transformations que subit l'amour sont en rapport avec la valeur des êtres qu'il a unis.

—

L'amour est plus grand chez l'homme que chez la femme, attendu que dans le premier il frappe

un organisme plus puissant et qu'en la seconde l'impressionnabilité et le désir de plaire jettent de l'eau sur le feu.

—

L'homme seul a chanté et immortalisé l'amour par des chefs-d'œuvre, parce que lui seul l'a ressenti dans toute sa poésie.

—

Le pouvoir de la femme sur l'homme tient essentiellement à ce que l'amour le pénètre profondément, et qu'elle est, pour lui, la source d'une joie souveraine.

—

En ce qui touche le cœur, la nature paye au double à la mère ce qu'elle donne en moins à la femme.

—

L'idéal de la femme étant faible et son désir de plaire très-vif, son choix dépendra surtout de son impressionnabilité et de l'occasion.

—

On courra moins risque de se tromper, en ap-

préciant un homme d'après la femme qu'il adore qu'en jugeant une femme d'après l'homme qu'elle idolâtre.

—

Dans les sociétés inférieures, de même que la nature virile produit le guerrier, la nature féminine produit la coquette.

—

Le conquérant détruit et absorbe, la coquette n'aime pas : ni l'un ni l'autre ne peuvent se donner.

—

Ces personnalités monstrueuses doivent un jour disparaître, comme toutes les anomalies.

—

Le désir de plaire est une flamme qui doit vivifier, non détruire.

—

Naturellement lié au sort de la femme, l'amour s'élève en raison de la liberté dont elle jouit et du progrès de la sociabilité. Enchaîné, sans contre-

poids aujourd'hui, l'amour n'aura d'essor normal que dans l'avenir.

—

Envisagé à son point de vue supérieur, l'amour est la cause la plus générale de l'ennoblissement de l'âme humaine et peut se définir : La recherche du divin dans l'humanité.

III

AXIOMES AU POINT DE VUE SOCIAL

La condition sociale de la femme marque exactement le degré de civilisation d'un peuple.

—

La manière d'être de l'homme pour la femme témoigne pour ou contre lui.

—

De même que la femme est le premier moule

de l'homme, elle est ensuite sa contre-épreuve la plus nette.

—

Si l'homme ne se montre ni affectueux, ni compatissant, ni bon, ni juste envers la femme, pourquoi le sera-t-il? qu'attendre de celui que n'ont pu toucher la douceur et la faiblesse, le charme et la grâce?

—

Dans les sociétés primitives, la femme n'exerce aucune influence, parce qu'elle n'a d'autre valeur que celle de génératrice.

—

La femme a deux fonctions capitales : la maternité, la beauté. Comme mère elle crée l'enfant, comme beauté elle fait l'homme.

—

L'action de l'homme s'exerce sur le monde et la société. L'action de la femme a l'homme pour objet.

—

N'étaient la femme et l'enfant, créatures faibles,

gracieuses et mobiles, qui lui révèlent son espèce sous un aspect différent du sien, l'homme serait demeuré brut et sauvage.

—

C'est au rayonnement de la femme, c'est à la lumière de l'amour que l'idéal de l'homme s'exalte pour le Beau, le Vrai et le Juste.

—

La société n'eût pas fait un progrès par l'initiative de la femme, comme il est vrai de reconnaître que sans l'action de la beauté et de la faiblesse de la femme, toute-puissante sur lui, l'homme vivrait encore dans les forêts, tatoué et couvert de peaux de bêtes.

—

Tant que les sociétés humaines seront sous l'empire de l'instinct et de la violence, la femme sera fausse et rusée. Elle est le produit le plus délicat du milieu social, et l'instrument le plus sensible qui en marque le caractère.

—

Quand la justice, la fraternité et la paix, quand

le travail, devenu fonction normale de l'homme, seront enfin la loi de ce monde, la femme sera tout à fait belle et pure.

—

Alors la conscience de la femme acquierra un degré de pureté égale à sa beauté; elle sera diamant. Alors son action sur l'homme opérera des prodiges, et l'amour sera élevé à toute sa puissance.

—

L'avénement du règne de la femme par le charme correspond au gouvernement de l'homme par la science et le travail.

CHAPITRE XXXVI

A MADAME AUDOUYN DE POMPÉRY

SOUVENIR

Chère grand'mère, je ne vous connais que par tradition; mais, telle qu'une fleur au suave et doux parfum, vous avez laissé après vous un gracieux souvenir.

Je l'ai recueilli précieusement en ceux qui vous avaient aimée. J'en ai trouvé des traces plus vivantes encore dans vos lettres si naturelles, si courantes et qui, à travers votre aimable piété, portent si bien l'empreinte du XVIII^e^ siècle. O nature! ô sentiment! C'est du Greuze, moins la manière, qui se remarque parfois chez le peintre.

Personne ne sera étonné d'apprendre que Bernardin de Saint-Pierre eût désiré vous épouser,

d'après le portrait charmant que, sur sa demande, vous lui fîtes de votre personne.

« Comment m'y prendre pour vous dire que je » ne suis pas jolie? C'est un cruel aveu à faire » pour une personne qui voudrait que vous prissiez d'elle une idée agréable. Mais j'aime mieux » risquer de vous déplaire que de vous tromper. » Me voilà donc telle que je suis.

» J'ai la bouche grande, les dents assez blanches, le nez long et aquilin, le front de » moyenne grandeur, d'assez beaux cheveux couleur châtain, les cils de même, ainsi que les » sourcils, qui ne sont pas très-marqués; les yeux » bleus, le regard passablement expressif. On » dit qu'il est à la fois vif et tendre. J'ai le teint » assez blanc et une légère nuance de couleur. » Tout l'agrément de ma physionomie dépend de » la situation de mon âme. Le contentement intérieur, la gaieté franche et surtout la douce » sensibilité, me donnent une expression qui me » change totalement. Aussi, avec une figure » très-ordinaire, il arrive quelquefois qu'on me » trouve agréable et je suis persuadée que, si j'avais le bonheur de vous voir, je serais jolie ce » jour-là. »

Oui, chère grand'mère, vous fûtes une femme, une vraie femme. Vous n'avez brillé que dans une sphère modeste. Vous en avez été l'ornement et la joie par votre charme, par vos talents de poëte spirituel et délicat, de musicienne inspirée, émue. Vous en avez été le lien par votre bienveillance, votre cœur tendre et votre tact exquis.

Vous avez eu la grâce de votre état. Vous avez passé à travers les orages d'une époque tourmentée, qui ne vous a pas épargnée et que vous ne compreniez pas. Vous êtes demeurée jusqu'à la fin ce que vous fûtes toujours, bonne et douce, affectueuse et dévouée.

Aussi, votre cher souvenir m'est-il naturellement revenu plus vif, en écrivant ce livre consacré à votre sexe. Comment aurais-je pu oublier que vous en avez été une charmante expression? Comment n'en pas garder au fond de mon cœur quelque légitime orgueil et filiale mémoire?

FIN

APPENDICE

MADAME DE SÉVIGNÉ

(NOTES ET EXTRAITS)

Malgré sa grande renommée madame de Sévigné est peu et mal connue. Celà tient d'abord au grand nombre de ses lettres; hélas! il nous en manque pourtant beaucoup. La plupart des lecteurs craignent de s'embarquer avec la spirituelle marquise pour un si long voyage, pensant qu'il aura de la monotonie et qu'ils n'en retireront pas autant de fruit qu'ils feront de dépense de temps. Ils se contentent d'une notice et d'un choix de quelques lettres. Ensuite le lecteur, le plus souvent, ne prend pas garde à l'époque, au milieu où vivait madame de Sévigné, milieu dont il faut tenir grand compte pour apprécier justement le caractère de l'auteur de ces lettres célèbres.

La nature de madame de Sévigné ne peut se révéler

qu'à celui qui est entré dans sa familiarité et qui a trouvé du plaisir à vivre de sa vie ; qu'à celui qui se met au courant de son monde, de ses entours, des habitudes et des sentiments de la société où elle a vécu.

C'est pourquoi l'on rencontre souvent des personnes qui reprochent à madame de Sévigné de n'avoir pas de cœur et ne manquent pas à ce sujet de citer ce qu'elle écrit sur les affreuses punitions et supplices infligés à la Bretagne par le duc de Chaulnes, en 1675. D'autres ne craindront pas de la trouver prude, affectée, sensible comme une petite fille à la moindre attention de la part du roi. Enfin il en est qui vont jusqu'à lui refuser d'avoir véritablement aimé sa fille, ajoutant que toute cette montre de sentiment n'est que fadaise, envie de paraître et de se faire louer.

Assurément, ces accusations ne peuvent paraître que bien étranges autant que peu fondées, à tout homme ayant vécu dans l'intimité de cette admirable femme. Aussi cette note et ces extraits ne leur sont-ils pas destinés, mais bien à ceux qui ne la connaissent que superficiellement. Au reste, il y a toujours plaisir à retrouver l'empreinte de cette aimable femme, et, d'autre part, sa valeur d'écrivain est si grande qu'on ne peut guère en parler sans en donner quelque preuve.

Dans ces courts extraits, les premiers sont relatifs à ses habitudes, à la pratique de la vie, les seconds à ses sentiments, les autres à ses idées religieuses et les derniers à ce qu'on lui a souvent reproché, son insensibilité prétendue aux maux dont fut affligée la Bretagne en 1675.

I

« Quand je commence une lettre, j'ignore si elle sera longue ou courte; j'écris tout ce qui plaît et tant qu'il plaît à mon esprit et à ma plume. Il m'est impossible d'avoir d'autre règle et je m'en trouve bien.

» J'ai apporté ici quantité de livres choisis; on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier. J'ai toute une tablette de dévotion. Eh! quelle dévotion! quel point de vue pour honorer notre religion! L'autre est toute d'histoires admirables, l'autre de poésies, et de nouvelles et de mémoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors; il serait digne de vous, ma fille.

» Quand je suis seule ici, je fais mes affaires, je lis, j'écris, je me promène. Quand j'ai quelque compagnie, je travaille.

» Je vais essayer de n'être pas servie si fort à ma mode et d'être dans la solitude. J'aimerai à connaître la docilité de mon esprit, et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez.

» Ce serait une belle chose que je ne susse vivre qu'avec les gens qui me sont agréables. Je m'occuperai à payer mes dettes, à manger mes provisions; je penserai beaucoup à vous; je lirai, j'écrirai, je marcherai, je travaillerai, je recevrai de vos lettres. Hélas! la vie ne se passe que trop! on respire partout.

» Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger. Je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop

jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps. Mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se corriger et regagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables.

» Je trouve les âmes des paysans plus droites que des lignes, aimant la vertu, comme naturellement les chevaux trottent.

» On va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations et qu'on ne perde point courage. »

II

« Je trouve donc que le style de la Calprenède est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme a de la glu : la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et les succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille.

» Il n'y a que les sentiments du cœur qui me paraissent dignes de considération : c'est en leur faveur qu'on pardonne tout ; c'est un fonds qui nous console et nous paye suffisamment. Ce n'est donc que par crainte que ce fonds ne soit altéré qu'on est blessé de la part des choses.

» L'amour est quelquefois bien inutile de s'amuser à de si sottes gens. Je voudrais qu'il ne fût que pour les gens choisis, aussi bien que tous ses effets, qui me paraissent trop communs et trop répandus.

» J'ai une santé au-dessus de toutes les craintes ; je vivrai pour vous aimer et j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'est-à-dire à toute la joie et à toute

la douleur, à tous les agréments et à toutes les mortelles inquiétudes que cette passion peut me donner.

» Ah ! mon enfant, je voudrais bien vous voir un peu, vous embrasser, vous entendre, vour voir passer, si c'est trop demander que le reste. Cela fait plaisir d'avoir un ami comme d'Hacqueville, à qui rien de bon, rien de solide ne manque. Si vous nous aviez défendu de parler de vous ensemble, nous serions bien embarrassés, car cette conversation nous est si naturelle que nous y tombons insensiblement ; c'est un penchant si doux qu'on y revient sans peine ; et, quand après avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je prends la parole d'un bon ton et je lui dis : Mais disons donc un pauvre mot de ma fille.

» Il me semble que depuis votre départ je suis toute nue ; on m'a dépouillée de tout ce qui me rendait aimable. Je n'ose plus voir le monde et, quoiqu'on ait pour m'y mettre, j'ai passé ces jours-ci comme un loup-garou ne pouvant faire autrement. Peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens.

» Je n'ai pas sur le cœur de m'être amusée depuis votre départ. On ne me trouve guère avancée de ne pouvoir encore recevoir de vos lettres sans pleurer. Je ne le puis, ma fille, mais ne souhaitez pas que je le puisse. Aimez mes tendresses, aimez mes faiblesses : pour moi, je les aime mieux que les sentiments de Sénèque et d'Epictète. Vous m'êtes toute chose, ma chère enfant, je ne connais que vous. »

III

« Au reste, ma fille, une de mes grandes envies ce serait d'être dévote. J'en tourmente La Mousse (l'abbé

de La Mousse, son parent) tous les jours. Je ne suis ni à Dieu ni au diable ; cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable parce qu'on craint Dieu et qu'au fond on a un principe de religion ; on n'est point à Dieu, parce que sa loi paraît dure et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela compose les tièdes dont le grand nombre ne m'étonne point du tout ; j'entre dans leurs raisons, cependant Dieu les hait. Il faut donc sortir de cet état et voilà la difficulté.

» Vous me demandez si je suis dévote. Hélas ! non, dont je suis très-fâchée. Mais il me semble que je me détache en quelque sorte de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladie donnent le temps de faire de grandes réflexions. Mais ce que je retranche sur le public, il me semble que je vous le redonne. Ainsi, je n'avance guère dans le pays du détachement, car vous savez que le droit du jeu serait de commencer par effacer un peu ce qui tient le plus au cœur.

. . . . . .

» Il est vrai qu'il ne faudrait s'attacher à rien et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et petites choses ; mais le moyen ? Il faut donc toujours avoir cette morale dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir.

. . . . . .

» Je crains que cette trappe, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites Maisons. »

Madame de Sévigné était, non pas dévote, mais religieuse. On voit cependant avec quelle verdeur enjouée elle cause de l'état de son âme avec sa fille.

On ne doit jamais l'oublier, ses lettres sont, pour madame de Sévigné, sa récréation, son plaisir, que dis-je,

la satisfaction de sa passion la plus forte. Aussi y est elle tout abandonnée, voulant à la fois amuser sa fille, lui ôter toute inquiétude à son endroit et se découvrir elle-même autant qu'il est possible. Je le rappelle ici, avant de citer ce qu'elle raconte des terribles exécutions faites en Bretagne.

Il faut se souvenir encore qu'elle était très-liée avec le duc et la duchesse de Chaulnes et que le secret des lettres n'était point gardé dans le bon temps de Louis XIV. Le grand roi n'aimait ni la critique ni la contradiction. Il fallait l'adorer comme le soleil. On sait ce qu'il en coûta à Fénelon, à Vauban, à Catinat d'avoir osé mettre quelque réserve dans leur admiration.

Quant à nous, il nous est impossible de ne pas voir à travers l'allure dégagée dont madame de Sévigné écrit sur toutes ces misères, combien elle est profondément affligée de cet horrible spectacle. Il nous paraît même que le refus de recevoir la visite de M. de Chaulnes, qu'elle accueillit aux Rochers en d'autres circonstances, tient à ce sentiment forcément dissimulé sous l'apparence de la politesse.

IV

« Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes? Il y a présentement cinq mille hommes, car il en est venu encore de Nantes! On a fait une taxe de cent mille écus sur le bourgeois; et si on ne trouve point cette somme dans vingt-quatre heures, elle sera doublée et exigible par les

soldats. On a chassé et banni toute une grande rue et défendu de les accueillir sur peine de la vie, de sorte qu'on voyait tous ces miserables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer en pleurs au sortir de la ville, sans avoir de nourriture et de quoi se coucher.

» Avant-hier, on roua un violon qui avait commencé la danse et la pillerie du papier timbré Il a été écartelé après sa mort et ses quatre quartiers exposés aux quatre coins de la ville. On a pris soixante bourgeois, on commence demain à pendre.

» Tous les villages contribuent pour nourrir les troupes, et l'on sauve son pain, en sauvant ses denrées ; autrefois on les vendait et l'on avait de l'argent; mais ce n'est plus la mode, tout cela est changé.

» Vous pouvez compter qu'il n'y a plus de Bretagne, et c'est dommage. »

« Octobre 1675.

» Il est vrai que la *penderie* me parait un rafraîchissement. J'ai une autre idée de la justice depuis que je suis en ce pays. Vos galériens me paraissent une société d'honnêtes gens, qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. Nous vous en avons bien envoyé par centaines; ceux qui sont demeurés, sont plus malheureux que ceux-là.

» Nous sommes étonnés qu'en aucun lieu du monde on puisse aimer un gouverneur.

» Cette province est dans une grande désolation.

» M. de Pommereuil est reçu comme un dieu, et c'est avec raison ; il apporte l'ordre et la justice pour régler dix mille hommes, qui sans lui nous égorgeraient tous.

» Pour nos soldats on gagnerait beaucoup si c'étaient des cordeliers ; ils s'amusent à voler, ils mirent

l'autre jour un petit enfant à la broche ; mais d'autres désordres, point de nouvelles.

» M. de Chaulnes m'a écrit qu'il voulait venir me voir. Je lui dis tout bonnement de n'en rien faire et que je renonce à l'honneur que j'en recevrais, par l'embarras qu'il me donnerait ; que ce n'est point ici comme à Paris où un chapon suffisait à tant de bonne compagnie.

» Vous jugez superficiellement de celui qui gouverne cette province : non, vous ne feriez point comme il a fait et le service du roi ne le voudrait pas.

» Il s'en faut de beaucoup que je n'aie peur de ces troupes ; mais je prends part à la tristesse et à la désolation de toute la province.

» La duchesse de Chaulnes me reçut avec joie et m'entretint deux heures avec affection et empressement pour me conter toute leur conduite depuis six mois, et tout ce qu'elle a souffert, et les horribles périls où elle s'est trouvée : elle sait que je trafique en plusieurs endroits et que je pouvais avoir été instruite par des gens qui m'auraient dit tout le contraire. Je la remerciai fort de sa confiance et de l'honneur qu'elle me faisait de vouloir m'instruire. En un mot, cette province a grand tort ; mais elle est rudement punie et au point de ne s'en remettre jamais.

» Je fais une allée nouvelle qui m'occupe ; je paye mes ouvriers en blé et ne trouve rien de solide que de s'amuser et de se détourner de la triste méditation de nos misères. »

MADAME ROLAND*

(NOTES ET EXTRAITS)

Ami lecteur, nous allons faire preuve ici d'un grand désintéressement. Après vous avoir entretenu de madame Roland, nous allons vous la montrer elle-même. C'est la situation d'un pauvre lithographe, qui, après vous avoir exhibé sa pierre, vous découvre tout à coup la maîtresse toile du divin Raphaël ou du splendide Titien. Mais ce n'est pas pour nous que nous avons écrit. Il s'agit de faire luire le plus de lumière sur le bien, le vrai et le beau.

Prenez et lisez. La grande âme de madame Roland va elle-même se manifester et parler à la vôtre. Vous recueillerez certainement plus de fruit de cette communion que de tout ce que nous avons pu vous dire.

Je prie le lecteur de se souvenir que les lettres de madame Roland sont celles d'une jeune fille de vingt ans. On pourrait l'oublier devant la maturité de son esprit, et ce serait dommage, car on ne lui rendrait pas toute la

* Mieux vaut tard que jamais. Nous nous empressons de relever une faute typographique importante. Madame Roland écrit toujours son nom par une seule *l*.

justice qui lui est due. Dans les citations auxquelles nous avons dû nous restreindre, nous avons voulu rassembler un petit nombre de pages, où madame Roland se peint elle-même et révèle les principaux traits de la nature. Nous avons eu recours à deux sources : les mémoires de la prisonnière et les lettres de la jeune fille. Madame Roland est toujours la même, son caractère ne se dément pas. M. Sainte-Beuve l'avait déjà remarqué dans son étude sur cette femme illustre.

« Un éloge bien rare à donner aux grandes et glorieuses existences tout à fait particulier à madame Roland, c'est que plus on va au fond de sa vie, de ses lettres, plus l'ensemble paraît simple : toujours le même langage, les mêmes pensées sans réserve; pas un repli, nulle complication ou de vœux, ou de passions ou de tendances diverses. »

On trouvera chez la jeune fille les idées, les sentiments et les aspirations de la femme mûrie par l'expérience de la vie et sur le point d'aller au supplice.

Pour rendre ce portrait plus facile à saisir, nous avons placé sous quelques titres les traits épars et les coups de pinceau échappés de sa main aux diverses époques de sa vie.

IMPRESSIONNABILITÉ

« Tu remarques avec justesse que les objets sensibles me maîtrisent et me font des impressions plus vives que celles que tu reçois. Je suis tout à fait femme sur l'article. Les différents aspects d'une campagne me transportent. Les chefs-d'œuvre de l'art me ravissent; la vue d'un être souffrant me déchire; les sons de la musique

me pénètrent. Que j'entre dans une église où le service divin se fasse avec décence et dignité : le spectacle d'une foule attentive, le chant harmonieux et simple des hymnes, l'odeur suave de l'encens captivent alors mes sens et mon cœur. Mon imagination s'échauffe et je deviens dévote comme les poëtes sont enthousiastes. »

(A Mlle Cannet, avril 1777.)

« Les dispositions du temps ont sur nous de fortes influences; pour moi, j'avoue avec humilité qu'elles me modifient sans cesse. Je ne me crois pas plus malheureuse pour cela. Dans tous les cas, on retrouve la loi consolante des compensations. Si les sombres voiles dont s'enveloppe l'astre du jour, dérobent à mon existence le coloris de la gaieté, un seul de ses rayons échappés me paraît un sourire de la nature et me rappelle aux douces sensations. Je me souviens toujours de l'effet singulier que produisit sur moi un bouquet de violettes à Noël. J'étais, lorsque je le reçus, dans cette situation d'âme qu'apporte souvent une saison favorable au sérieux de l'esprit; mon imagination sommeillait; je pensais froidement, et je ne sentais guère. Tout à coup la couleur de ces violettes, leur parfum délicat vinrent frapper mes organes : ce fut un réveil à la vie. Un doux frémissement parcourut tous mes membres, l'activité déploya ses puissances; de riantes images naquirent en foule, une teinte rose se répandit sur l'horizon du jour, mon courage fut animé, et je devins en effet capable de plus de choses. Dis-le bien à ta sœur, nous sommes tributaires de nos alentours; ils agissent même à notre insu. »

(A Mlle Cannet, décembre 1776.)

« Je n'ai point eu de bals cette année, mais j'ai dansé

en famille, en plaisantant ; j'ai fait beaucoup de folies, et j'ai eu toutes les peines imaginables pour recevoir gravement les cendres. Si d'autres épreuves ne me l'avaient appris déjà, je me serais convaincue que je dois à la retraite seule et aux études qu'elle a favorisées, le sérieux qui semble m'appartenir. Dans une situation brillante qui m'aurait forcée d'être répandue, je serais toute autre. Cette sensibilité que des idées fortes ont exaltée et nourrie, et qui me fait aujourd'hui un caractère à moi, répartie alors sur une infinité de petits objets, m'aurait rendue sémillante et frivole. Je suis encore prête à le devenir dans l'occasion : si c'est un défaut, il fait au moins ressource, et c'est ce qui m'en console. »

(A Mlle CANNET, février 1777.)

« Je prends la plume machinalement : j'ignore ce que je vais écrire ; je ne sais même pas si j'ai quelque chose à te dire. La douceur et la beauté du temps, la sérénité du ciel, l'éclat brillant du midi me donnent ces émotions, cette langueur voluptueuse que le touchant spectacle de la nature communique aux âmes sensibles. J'ai plus de sensations que de pensées ; semblable à ces jeunes êtres qui, parvenus aux portes de l'adolescence, vont naître une seconde fois et entrer dans une nouvelle vie, le sentiment m'occupe avant la réflexion. Tiens, je vais chercher tes lettres et me laisser bercer quelque temps par les jolis et tendres passages que j'y saurai bien trouver ; puis, je reprendrai la plume. Ah ! si tu étais là dans ce moment, j'aurais bien de la joie à t'embrasser et à pleurer !...

» J'ai fini ma lecture, jamais baume plus délicieux ne coula dans mon cœur..... »

(A Mlle CANNET, juillet 1773.)

SENTIMENTS AFFECTUEUX

« O sentiment ! tu vivifies l'univers ; tu fais le caractère distinctif de l'homme. Le sentiment est dans le moral ce que le mouvement est dans le physique ; sans ces deux phénomènes, on verrait dans chaque ordre une conformité pire encore que le chaos. Tous deux décèlent l'auteur intelligent qui imprima l'un à la matière, et doua de l'autre l'être formé à son image. La faculté d'aimer est le plus noble privilège de l'homme. Non, tous nos sentiments ne sont pas resserrés dans la bassesse de l'intérêt personnel. Il est des idées innées de justice, un amour naturel du beau, que le méchant même respecte intérieurement lorsqu'il persécute la vertu. »

(A Mlle Cannet, janvier 1774.)

« Il est joli de quitter son déjeuner pour répondre à son amie, et de pouvoir laisser honnêtement la compagnie d'une personne, sous prétexte de lire une dépêche que l'on reçoit, cela est délicieux ; je parie que tu m'envies ce bonheur, et que tu voudrais bien que mes lettres arrivassent assez à propos pour te rendre quelquefois ce service. — Je suis ravie de la gronde que tu me fais ; elle m'a occasionné un éclat de rire et un tressaillement de joie, qui, si j'avais été vue, m'auraient valu ce nom de folle dont tu veux que je te gratifie. Ta petite réception bourrue me plaît infiniment, et je t'embrasserais quatre ou cinq fois sous le menton pour t'en remercier si tu n'étais pas si loin. —

Avec tout cela voyez un peu le désagrément de cette chienne d'écriture ; les phrases jetées sur le papier s'y refroidissent au point que telle qui eût été bien doucette à entendre, fait mal au cœur quand on la lit. Par exemple, si tu m'avais entendue prononcer celle en question, le ton, l'air, le sourire, le coup d'œil, ce je ne sais quoi de toute la personne qui a tant d'éloquence, te l'eussent fait prendre bien autrement. »

(A Mlle Cannet, octobre 1775.)

« C'est pour moi un grand plaisir d'aimer, mais » l'absence de ce plaisir n'est pas une privation, ce n'est » pas un besoin, c'est un acte volontaire ; mes senti- » ments sont libres, je te les voue dans la plénitude de » ma volonté. »

« Cela me paraît fort bien dit ; seulement je trouve que la pensée manque de justesse ; car le *pourquoi* du sentiment n'est pas dans la volonté : on ne sent point parce qu'on veut sentir, mais par ce qu'on est affecté ; et, malgré toute ta bonne et généreuse volonté pour moi, je te défierais bien de m'aimer si je ne te plaisais pas.

» Les besoins, l'intérêt, le plaisir ont réuni les hommes en société : ce sont les mêmes motifs encore qui forment les liaisons particulières ; ajoutez-y cependant ce goût naturel, ce penchant involontaire pour le beau, le juste et l'honnête, qui nous porte vers eux, indépendamment de la réflexion et d'une vue distincte des choses.

» C'est cette espèce d'estime qui appartient essentiellement à l'amitié et qui en fait uniquement un lien propre à l'homme. »

(Décembre, 1774.)

« Il est bon de pouvoir se suffire à soi-même, mais mettons cette faculté en réserve pour les circonstances

extraordinaires. Oh! je veux avoir besoin de l'amitié, de ses doux épanchements, de ses secours, de son appui; je veux lui devoir un plaisir pour lui en faire hommage. C'est dans le cœur de mon amie que je veux apprendre à estimer les hommes. L'attachement sincère et motivé pour un individu de l'espèce est un lien de plus avec l'espèce tout entière, c'est une alliance spéciale qui nous identifie plus parfaitement avec la famille universelle.

» L'engagement de l'amitié est le plus saint des contrats; il oblige les deux parties à se rendre sans cesse plus dignes l'une de l'autre par l'acquis et la perfection des vertus. »

(A Mlle Cannet, juillet 1775.)

« Je ne sais ce qu'est l'amitié pour tant de gens qui parlent d'elle; mais c'est à mes yeux le plus doux sentiment qui puisse lier les cœurs. Fondée sur la conformité des principes, le rapport des goûts, la convenance des caractères, elle se nourrit de confiance et s'assure par les épreuves. Soutien de la raison qu'elle embellit, consolation des maux qu'elle partage, elle rend la pratique du bien plus facile, et nous aide à combattre les passions dont la vertu peut exiger le sacrifice. »

(A Bancal, 1791.)

« L'estime la mieux établie, la délicatesse et le sentiment me conduiront à l'autel, ou bien je n'irai jamais. Je suis à l'âge où l'on connaît l'empire des sens, et je t'assure que leurs impulsions brutales ne l'emporteront jamais sur les nobles conseils du cœur et de la raison. Si l'amour me prenait par les yeux, je mourrais de honte avant de lui céder. »

(A Mlle Cannet, octobre 1776.)

« L'amour n'existe plus. Peu s'en faut que je ne regrette cette douce erreur. Jamais mon âme ne fut plus grande, plus exaltée, plus belle que lorsqu'elle se trouvait sous son empire. Dieux ! quelle énergie ! quel ressort ! persuadée que l'objet de mon affection était au-dessus de tout ce qui existait, jalouse de le mériter par mon élévation, je me sentais capable de ce que l'héroïsme peut faire entreprendre de surprenant et de sublime. Chaque vertu me paraissait une grâce nouvelle qui pouvait m'embellir. Je jouissais de l'idée que j'excitais en lui la même émulation, les mêmes transports, mes élans étaient d'autant plus fréquents et plus rapides que le silence les contraignait toujours. »

(A Mlle Cannet, décembre 1776.)

PHILOSOPHIE PRATIQUE

« Ma vie s'écoule dans une retraite tranquille, autour de laquelle circule sans cesse un tourbillon qui m'est indifférent. J'ouvre chaque matin des yeux satisfaits au jour heureux qui me luit ; mon extrême sensibilité me rend propres tous les biens qui m'environnent et m'en fait trouver jusque dans les maux que j'aperçois et que je partage avec attendrissement. Une imagination vive, aisément émue par les beautés naturelles et les plaisirs les plus simples, me rend délicieuses des impressions émoussées pour bien d'autres. Tandis qu'il faut une grande dépense de soins et de richesses pour satisfaire un opulent misérable, je goûte sans frais de plus grands plaisirs que les siens : un air doux et sain, un beau ciel, un bouquet de violettes, une tendre rêverie, ce

souvenir de Sophie, que me faut-il de plus? Mes matinées s'écoulent avec un peu de travail et de lecture ; après un repas frugal et joyeux, j'entre dans ce petit cabinet placé sur le bord de la Seine, où je viens solitairement m'occuper selon mon goût. Je prends la plume, je pense, je rêve, j'écris. L'avidité de connaître avec laquelle je suis née, fait que je m'applique sans cesse à acquérir au profit du cœur et de l'esprit. Puis, quand la fraîcheur de l'air, la retraite du soleil, le calme de la nature viennent inviter à des occupations moins sérieuses, unissant ma voix à un doux instrument je me récrée par les charmes de l'harmonie. »

(A Mlle CANNET, mars 1775.)

« C'est dans l'économie de nos affections, dans l'harmonie qui résulte de nos actions avec ce que nous croyons être nos devoirs, que consiste le bonheur. Aussi la sincérité avec moi-même, et l'accord de ma conduite avec le système que je me serai fait (tel qu'il puisse être), sera dans tous les temps l'objet de mes soins, le but de mes efforts. »

(A Mlle CANNET, avril 1776.)

« Je l'ai dit et je le répète, je hais une philosophie qui isole l'homme. Je resserre, je multiplie les liens qui l'unissent à son espèce ; et si la religion chrétienne me paraît l'emporter sur toute autre, à quelques égards, c'est principalement par cette fraternité qu'elle établit, qu'elle prêche et qu'elle inspire. L'union, l'amour universels, voilà ma folie. Si j'avais vu le bon abbé de Saint-Pierre, je crois que j'aurais embrassé ses genoux en pleurant, comme j'aurais fait peut-être de ceux de Rousseau si sa femme m'avait permis de lui parler. »

(A Mlle CANNET, 1776.)

« C'est dans la retraite que les idées s'épurent et

s'élèvent. A force de voir les hommes et de se taire par contrainte sur leurs préjugés, on s'affaiblit avec eux. Il faut fermer sa porte et raisonnner avec soi pour conserver tout son bon sens et toute son énergie. Il faut aussi se communiquer pour ne pas prendre cette austérité, ou plutôt cette âpreté que produit souvent la froide spéculation. Mais je ne pense pas que ce dernier excès devienne jamais le mien : mes penchants et mon caractère m'en éloignent également. Je n'aime la solitude que pour y nourrir à mon aise les sentiments que je puis ensuite mettre en action, en pratique, au milieu de mes semblables. »

(A Mlle Cannet, avril 1777.)

« Je ne veux pas être savante dans le sens qu'on l'entend ordinairement ; je cherche encore moins à le paraître. Ce serait joindre une prétention misérable à une opulence ridicule. J'ai du dégoût pour cette richesse de mots, de petits faits, etc., qui grossissent les ressources de la mémoire, sans perfectionner le bon sens, ni purifier les inclinations. Être sage et heureuse fait toute mon ambition ; il faut pour cela plus de vertu que de science. »

(A Mlle Cannet, mars 1778.)

« Il fut un temps où je ne me trouvais contente qu'avec un livre ou une plume à la main : je suis présentement aussi satisfaite de l'emploi de mon temps lorsque j'ai cousu une chemise à mon père, ou additionné un compte de dépense qu'après avoir fait une lecture profonde. Je ne me soucie nullement d'être savante, je veux être bonne et heureuse : voilà ma grande affaire. Un sens droit, un cœur honnête, que faut-il de plus ? »

(A Mlle Cannet, mai 1778.)

« Assise au coin du feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma petite et chère famille, écrivant à un ami tandis que la neige tombe sur tant de malheureux accablés de misères et de chagrins, je m'attendris sur leur sort, je me replie doucement sur le mien, et je compte en ce moment pour rien les contrariétés de relations ou de circonstances qui sembleraient quelquefois en attérer la félicité. »

(A M. Bosc, novembre 1786. — Villefranche.)

« Quelque Dieu plaça dans mon âme nn principe de félicité, qui renaît perpétuellement et qui s'y développe malgré les coups du sort. J'ai mal vu ou j'ai cela de commun avec ceux de mon espèce. »

(A Mlle Cannet, juillet 1777.)

« Je suis avide de bonheur, je l'attache au bien que je fais et je n'ai même pas besoin de gloire. Je ne sais dans le monde de rôle qui me convienne que celui de la providence. Je permets aux malins de regarder cet aveu comme une impertinence, car il doit y ressembler ; mais ceux qui me connaissent, n'y verront rien que de sincère comme moi-même.

(*Mémoires.*)

« Me voilà donc en prison! Ici, je m'assieds et me recueille profondément.

» Je ne donnerais pas les moments qui suivirent pour

ceux que d'autres estimeraient les plus doux de ma vie ; je ne perdrai jamais leur souvenir.

» Ils m'ont fait goûter dans une situation critique, avec un avenir orageux, incertain, tout le prix de la force et de l'honnêteté dans la sincérité d'une bonne conscience et d'un grand courage. Jusque-là, poussée par les événements, mes actions dans cette crise avaient été le résultat d'un vif sentiment qui entraîne : quelle douceur que d'en justifier tous les effets par la raison !

» Je rappelai le passé, je calculai les événements futurs ; et, si je trouvai en écoutant ce cœur sensible, quelque affection trop puissante, je n'en découvris pas une qui dût me faire rougir, pas une qui ne servît d'aliment à mon courage et qu'il ne sût encore dominer. Je me consacrai, pour ainsi dire, volontairement à ma destinée telle qu'elle pût être ; je défiai ses rigueurs et m'établis dans cette disposition où l'on ne cherche plus que le bon emploi du présent, sans inquiétude ultérieure.

» J'ai éprouvé, toutes les fois que j'ai été malade, une sorte de calme particulier et qui tient sans doute à une façon de voir ainsi qu'à une loi que je me suis faite d'adoucir toujours la nécessité, loin de me révolter contre elle.

» Du moment où je me mets au lit, il me semble que tout devoir cesse, et qu'aucune sollicitude n'a de prise sur moi. Je ne suis plus tenue qu'à être là et à y demeurer avec résignation, ce que je fais de fort bonne grâce.

» Je donne carrière à mon imagination, j'appelle les impressions douces, les souvenirs agréables, les sentiments heureux. Plus d'efforts, plus de calculs, plus de raison ; toute à la nature et paisible comme elle, je souffre sans impatience ou me repose et m'égaye.

» Je trouve que la prison produit sur moi à peu près

le même effet que la maladie. Je ne suis aussi tenue qu'à être là, et qu'est-ce que cela me coûte? ma compagnie n'est pas si mauvaise! »

(*Mémoires.*)

« La fermeté ne consiste pas seulement à s'élever au-dessus des circonstances par l'effort de la volonté, mais à s'y maintenir par un régime et des soins convenables. La sagesse se compose de tous les actes utiles à sa conservation et à son exercice.

» Lorsque des événements fâcheux ou irritants viennent me surprendre, je ne me borne pas à me rappeler les maximes de la philosophie pour soutenir mon courage. Je ménage à mon esprit des distractions agréables et je ne néglige point les préceptes de l'hygiène pour me conserver dans un juste équilibre.

» Je distribuai donc mes journées avec une sorte de régularité. Le matin, j'étudiais l'anglais dans l'excellent essai Schaftesbury sur la vertu, et j'expliquais des vers de Thompson. La saine métaphysique de l'un, les descriptions enchantées de l'autre, me transportaient tour à tour dans les régions intellectuelles et au milieu des scènes les plus touchantes de la nature.

» La raison de Schaftesbury fortifiait la mienne; ses pensées favorisaient la méditation. La sensibilité de Thompson, ses tableaux riants ou sublimes pénétraient mon cœur et charmaient mon imagination. Je dessinais ensuite jusqu'au dîner. »

(*Mémoires.*)

VIE PRATIQUE

« Je n'ai jamais compris que les soins domestiques puissent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelle que considérable que soit sa maison ; car, dès lors, il y a plus de monde pour les partager. Il ne s'agit que d'une sage répartition et d'un peu de vigilance. Je me suis trouvée à cet égard dans plusieurs situations différentes. Rien ne se faisait chez moi sans que je ne l'eusse ordonné, et, lorsque ces soins m'occupaient davantage, ils ne m'ont jamais pris guère plus de deux heures par jour.

» On a toujours du loisir quand on sait s'occuper ; ce sont les gens qui ne font rien qui manquent de temps pour tout. »

(*Mémoires.*)

« La résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune, les habitudes laborieuses qui font couler si doucement les heures, ce goût délicat d'une âme saine qui trouve dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur des dédommagements inconnus au vulgaire, tels étaient mes trésors.

» Je n'étais pas toujours sans mélancolie, mais elle avait ses charmes, et, si je n'étais point heureuse, j'avais en moi tout ce qu'il fallait pour l'être. Je pouvais m'enorgueillir de savoir me passer de ce qui me manquait d'ailleurs. »

(*Mémoires.*)

« J'ai toujours été femme, comme on dit, jusqu'au bout des ongles, et quand on est bien femme on n'a besoin d'autre chose Je n'y prétends pas le moindre mérite.

» J'ai eu le bonheur d'aimer beaucoup mon mari, à quoi m'aurait servi un talent d'artiste? A rien qu'à l'aimer un peu moins, car il aurait bien fallu m'aimer un peu moi et mon talent, et je vous assure qu'il ne peut y avoir à tout cela qu'à aimer son mari. »

(*Mémoires.*)

« Je veux pour ma fille des talents ordinaires, qui n'inspirent pas aux autres plus d'admiration qu'à elle de vanité; je veux qu'elle plaise par l'ensemble sans étonner jamais au premier coup d'œil, et qu'elle sache mieux attacher par des qualités que briller par des agréments. »

(*Mémoires.*)

« Oh! la douce chose que l'étude! Elle fait oublier les chagrins de la vie, elle remplit l'âme, l'élève au-dessus de l'adversité, elle embellit la solitude, fait valoir la simplicité, nous attache au vrai, règle l'application de notre estime, nous rend plus agréables à nous-mêmes et plus capables d'être utiles aux autres. »

(*Mémoires.*)

« Les conférences se tenaient en ma présence sans que j'y prisse aucune part. Placée hors du cercle et près d'une table, je travaillais des mains ou faisais des lettres. Je ne perdais pas un mot de ce qui se disait, et il m'arrivait de me mordre les lèvres pour ne pas dire le mien.

» Ce qui me frappa davantage et me fit une peine singulière, c'est cette espèce de parlage et de légèreté au moyen desquels des hommes de bon sens passent trois ou quatre heures sans rien résumer.

» J'aurais quelquefois soufflété d'impatience ces sages que j'apprenais chaque jour à estimer pour l'honnêteté de leur âme, la pureté de leurs intentions : excellents raisonneurs, tous philosophes, savants politiques en discussion, mais n'entendant rien à mener les hommes et par conséquent à influer dans une assemblée. Ils faisaient ordinairemeat en pure perte de la science et de l'esprit. »

(*Mémoires.*)

« La force d'âme, soutenue de la justesse d'esprit qui apprécie chaque chose, de cette étendue de vue qui pénètre dans l'avenir, et dont la réunion compose le caractère, on la cherche partout, on ne la trouve nulle part. »

(*Mémoires.*)

« J'ai pris pour Tacite une sorte de passion; je le relis pour la quatrième fois de ma vie avec un goût tout nouveau, je le saurai par cœur. Je ne puis me coucher sans en avoir savouré quelques pages.

. . . . . .

« En révolution, celui qui compte la vie pour quelque chose, comptera pour rien vertu, honneur et patrie. »

(*Mémoires.*)

Le passage suivant rappelle le moment où madame Roland cherche à pénétrer dans la Convention, envahie au 31 mai :

« J'étais effectivement dans cette disposition d'âme qui rend éloquent : pénétrée d'indignation, au-dessus de toute crainte, enflammée pour mon pays dont je voyais la ruine, tout ce que j'aime au monde exposé aux derniers dangers, sentant fortement, m'exprimant avec facilité, trop fière pour ne pas le faire avec noblesse, j'avais les plus grands intérêts à traiter, quelques moyens pour les défendre, et j'étais dans une situation unique pour le faire avec avantage. »

(*Mémoires.*)

VUES GÉNÉRALES SUR LA SOCIÉTÉ

« L'universalité m'occupe, la belle chimère de l'Utile (s'il faut l'appeler chimère) me plaît et m'enivre. Un nouveau jour a lui pour mon âme, mes sentiments ont pris une extension proportionnée à ces points de vue sous lesquels je n'avais pas encore envisagé l'ensemble. Je serais assez insensible à la perte d'une de mes petites possessions, et je m'attendrirais très-sérieusement sur le sort de quelque malheureux des antipodes que je n'aurais jamais vu. »

(A Mlle Cannet, févr. 1774).

« Je conviens avec toi que l'imperfection et l'inconséquence semblent être le partage de l'homme, non parce que différents motifs le poussent, car un unique ressort nous meut tous (c'est le désir d'être heureux), mais parce que ses lumières sont trop bornées. Il n'est donc pas inutile de subtiliser et de raisonner pour chercher à les étendre et à les perfectionner. Tous les hommes seront vertueux quand ils seront forcés d'être tels,

c'est-à-dire quand l'intérêt particulier se trouvera d'accord avec l'interêt général. C'est l'ouvrage des lois et du gouvernement que cette réunion parfaite;.. et nous voyons que les mœurs les plus corrompues sont celles des pays où l'opposition est le plus directe entre le bien général et l'intérêt du puissant, entre les intérêts des particuliers et le bien public. Mais ce problème d'une législation parfaite n'est pas encore résolu. Si j'avais cent voix, je crierais à tous les coins de l'univers pour encourager les grands génies et les bons philosophes à le chercher. »

(A Mlle Cannet, août 1774.)

« Près d'ici, la justice,le glaive en main,déploie l'appareil des derniers supplices : deux criminels de vingt ans subissent ceux de la roue et du feu. Un parricide... Je me désole à ces scènes d'horreurs. Il est des âmes atroces dont on ne soupçonnerait pas l'existence; je ne trouve rien de si triste comme d'être forcée de le reconnaître. O Dieu! père des humains, est-ce là ton ouvrage? Non. Je ne crois pas que l'homme naisse si méchant : ce sont des passions non réprimées ou mal dirigées par l'éducation, qui produisent ces effets contre lesquels la loi est forcée de sévir avec la dernière rigueur. Des penchants violents, des imaginations fortes, des caractères fermes, différemment modifiés, font ou les âmes sublimes et énergiques dans la vertu, ou les âmes abominables et atroces dans le crime.

»... Nous recevons trois éducations qui se contredisent réciproquement. Écoliers équivoques de nos pères, de nos maîtres et du monde, nous rejetons les principes de tous trois, ou nous en composons un résultat factice. Nous sommes fort heureux que les lois, d'une part, et l'honneur, de l'autre, retiennent à peu près tous les ci-

toyens dans le devoir et en fassent sinon des hommes de bien, du moins des hommes tranquilles.»

(A Mlle Cannet, décemb. 1774.)

« Environnée de mes semblables, placée au milieu d'une société dont le bonheur général me paraît l'objet légitime de chacun de ses membres, je désire être heureuse *de la* manière la plus convenable au bien de mes frères. Tel est mon premier sentiment, telle est ma disposition habituelle et dominante; voici sur quoi je les appuie.

» Le bien commun est et doit être le but de toute association, de toute liaison possible. L'homme né bon, libre et heureux, ne s'est uni à l'homme que pour trouver des secours et des avantages qui perfectionnent ses facultés et son bonheur.

» La sociabilité une fois établie, l'avantage du plus grand nombre devient la règle pour juger du meilleur. Les degrés de l'utilité publique forment l'échelle sur laquelle on doit mesurer les vertus; si les législateurs eussent suivi cette gradation, ils n'auraient point erré comme ils ont fait tous. Par malheur, le bandeau de l'ignorance était sur leurs yeux, et ce sont leurs erreurs qui, divisant les hommes entre eux par l'opposition qu'elles ont mise entre leurs intérêts, ont rendu les hommes méchants et dépravés. »

(A Mlle Cannet, avril 1776.)

SENTIMENT DE LA NATURE

« Il avait fait beau tous ces jours derniers : l'air était doux, les oiseaux chantaient; on voyait sur les arbres

le bourgeon rougeâtre s'échapper des extrémités des branches; tu sais combien ces nuances m'affectent; en vérité, je ne conçois pas comment l'on peut être malheureux au printemps. Je ne suis pas surprise que dans certains climats favorisés, la gaieté fasse un des caractères distinctifs des habitants. La température douce et saine, la beauté d'un ciel pur et sans nuage, l'aspect d'une nature animée et riante entretiennent les humeurs dans un juste équilibre, flattent les sens, portent à l'âme des impressions délicieuses. Le soleil, les eaux, la terre et ses productions frappent mes yeux depuis vingt-quatre ans : le concours de ces grands objets est encore nouveau pour moi. Jamais un azur resplendissant n'attire mes regards sans m'émouvoir et m'attendrir. Je ne sais quoi de calme, de doux et d'imposant dans cette voûte majestueuse, suspend, arrête, fait évanouir les idées tristes, les sensations fâcheuses et m'établit dans une situation d'esprit paisible et agréable. »

(A Mlle Cannet, mars 1778.)

« La vue d'une fleur caresse mon imagination et flatte mes sens à un point inexprimable. Elle réveille avec volupté le sentiment de mon existence. Sous le tranquille abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres. Dans l'étroite enceinte d'une prison, j'oublie l'injustice des hommes, leurs sottises, et mes maux avec des livres et des fleurs. »

(*Mémoires.*)

« Aimable Meudon ! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages, en bénissant l'auteur de mon existence... Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les moments de la chaleur : là, tandis que mon père couché sur l'herbe, ma mère doucement appuyée sur un

amas de feuilles que j'avais préparé, se livraient au sommeil de l'après-dîner, je contemplais la majesté de tes bois silencieux, j'admirais la nature, j'adorais la Providence dont je sentais les bienfaits. Le feu du sentiment colorait mes joues humides, et les charmes du paradis terrestre existaient pour moi dans tes asiles champêtres ! »

(*Mémoires.*)

SENTIMENT RELIGIEUX

« Il en est de la religion comme de tant d'autres institutions humaines ; elle ne change point l'esprit d'un individu, elle s'assimile à sa nature, s'élève ou s'abaisse avec lui. »

(*Mémoires.*)

« Je conviens de la satisfaction que doit éprouver le vrai chrétien. Quels grands objets ! quelles grandes espérances ! rien n'est si beau à contempler, ni si doux à croire ! si je pouvais cesser de penser, et ne faire que sentir, je serais tout à l'heure bien dévote ! »

(A Mlle Cannet, juillet 1776.)

« Il faut avouer que la religion catholique, très-peu convenable à un jugement sain, éclairé par des connaissances et soumettant les objets de ses croyances aux règles du raisonnement, est très-propre à captiver l'imagination, qu'elle frappe par le grand et le terrible, en même temps qu'elle occupe les sens par des cérémonies mystérieuses, alternativement douces et mélancoliques.

» L'éternité toujours présente à l'esprit de ses sectateurs, les appelle à la contemplation. Elle les rend sévères appreciateurs du bien et du mal, tandis que des pratiques journalières, des rites imposants viennent soulager l'attention, la soutenir et présenter des moyens faciles de toujours s'avancer vers le but proposé. »

(*Mémoires.*)

« J'ai bien vu les nuages qu'on pouvait jeter sur l'existence d'un Dieu, je sens qu'on peut douter ; mais je trouve de plus fortes raisons pour croire ; et le sentiment vient encore ajouter au poids qui fait pencher la balance. — Malgré tous les désordres apparents qu'on trouve dans l'univers, je vois une liaison, une harmonie, qui m'annoncent un dessein : il faut une intelligence d'où dérivent les autres intelligences ; il faut une volonté qui nécessite, une puissance qui fasse agir. Sans comprendre sa nature ni prononcer sur elle, je reconnais une première cause ; j'adore un Dieu vrai, juste et bon, je révère en lui les qualités par lesquelles je veux lui ressembler. J'aime la vertu parce qu'elle entre dans ses vues, dans l'accomplissement de ses desseins : je veux être heureuse de la manière la plus utile au bien de mes frères, et la plus conforme à la volonté de l'Être parfait.

» Dans la diversité infinie des religions qui se partagent l'empire des esprits, le christianisme est sans contredit ce qu'il y a de plus respectable. Sa morale est sublime et pure, je l'aime et je la révère... J'adopte le culte établi, parce que dans l'obscurité qui m'environne, il y aurait de l'imprudence et de la folie à vouloir choisir, surtout quand, sous la bannière que l'on suit, les préceptes de conduite secondent à merveille les principes de vertus qui maintiennent la sociabilité ; je

remplis les exercices du culte le mieux qu'il m'est possible et je dis à l'Être tout bon :

» Dieu saint, je te reconnais, je t'adore et je t'aime; je veux être à jamais fidèle aux lois sacrées de la justice: je me soumets à ces pratiques pour te prouver le désir que j'ai de te plaire. Si tu es l'auteur de leur établissement, accepte mon hommage et éclaire mon esprit. »

» La connaissance de la vérité, l'amour constant du bien, voilà les seules choses que je demande à Dieu, les seules que je désire. Attentive à remplir mes devoirs, à épurer sans cesse mes sentiments, je reste en paix dans un doute que je ne puis résoudre; j'accepte provisoirement, je marche bonnement sous les yeux de ce père céleste que je ne regarde jamais en tremblant, parce que je l'aime plus que je ne le crains. »

(A Mlle Cannet, avril 1776.)

« Toutes les fois que je me promène dans le recueillement et la paix de mon âme, au milieu d'une campagne dont je savoure tous les charmes, je trouve qu'il est délicieux de devoir ces biens à une intelligence suprême. Ce n'est que dans la poussière du cabinet, en pâlissant sur les livres ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche et qu'une triste raison s'élève avec les nuages du doute ou les vapeurs destructives de l'incrédulité. Comme on aime Rousseau ! comme on le trouve sage et vrai, quand on le met en tiers seulement avec la nature et soi ! »

(A M. Bosc, au clos La Platière, 1786.)

« Suis-je donc au monde pour dépenser mon existence en soins frivoles, en sentiments tumultueux. Ah ! sans doute j'ai une meilleure destination? Cette admiration

qui m'enflamme pour tout ce qui est beau, sage, grand et généreux, m'apprend que je suis appelée à le pratiquer.

» Les devoirs sublimes et ravissants d'épouse et de mère seront un jour les miens. C'est à me rendre capable de les remplir que doivent être employées mes jeunes années. Il faut que j'étudie leur importance, que j'apprenne, en réglant mes propres inclinations, comment diriger un jour celles de mes enfants. Il faut que dans l'habitude de me commander, le soin d'orner mon esprit, je m'assure le moyen de faire le bonheur de la plus douce des sociétés, d'abreuver de félicité le mortel qui méritera mon cœur, de faire rejaillir sur tout ce qui nous environnera, celle dont je le comblerai et qui devra être tout entière mon ouvrage.

» Mon sein s'agitait à ces pensées, mon cœur ému, gonflé, attendri, me faisait verser des larmes abondantes. Il s'élevait alors à l'intelligence suprême, à cette cause première, cette providence, que sais-je? à ce principe du sentiment et de la pensée qu'il avait besoin de croire et de reconnaître.

» O toi, qui m'as placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte et la plus convenable au bien de mes frères!

» Cette prière naïve, simple comme le cœur qui la dictait, est devenue ma seule prière. Je la prononçai avec transport dans les circonstances brillantes de ma vie, je la répète dans les fers avec résignation, convaincue que la paix avec soi-même, la soumission à la nécessité sont les éléments du bonheur et constituent la véritable indépendance du sage et du héros. »

(*Mémoires.*)

« Divinité, être suprême, âme du monde, principe de ce que je sens de grand, de bon et d'heureux, toi, dont je crois à l'existence, parce qu'il faut que j'émane de quelque chose de meilleur que ce que je vois, je vais me réunir à ton essence!

» Adieu, mon enfant, mon époux, ma bonne, mes amis ; adieu, soleil, dont les rayons brillants portaient la sérénité dans mon âme comme ils la rappelaient dans les cieux. Adieu, campagnes solitaires dont le spectacle m'a si souvent émue ; et vous, rustiques habitants de Thésée, qui bénissiez ma présence, dont j'essuyais les sueurs, adoucissais la misère et soignais les maladies, adieu. Adieu, cabinets paisibles où j'ai nourri mon esprit de la vérité, captivé mon imagination par l'étude et appris, dans le silence de la méditation, à commander mes sens et mépriser la vanité. »

(*Mémoires.*)

Voici une dernière citation de madame Roland où elle résume sa vie. Cette citation est extraite d'une lettre à M. Champagneux écrite à la veille de marcher au supplice.

« Ces cahiers peignent mes dix-huit premières années. C'est le temps le plus doux de ma vie. Je n'imagine point d'époque, dans celle d'aucun individu, remplie d'occupations plus aimables, d'études plus chères, d'affections plus douces. Je n'y eus point de passion ; tout y fut prématuré, mais sage et calme, comme les matinées des jours les plus sereins du printemps.

» Les années suivantes me firent connaître l'adversité (sa mère meurt, son père se dérange et se ruine ; elle

est obligée de se réfugier dans un couvent avec cinq cents livres par an) et développèrent des forces dont le sentiment me rendait supérieure à la mauvaise fortune. Celles qui vinrent après furent laborieuses et marquées par le bonheur sévère de remplir des devoirs domestiques très-multipliés, dans une existence honorable mais austère.

» Enfin, arrivèrent les jours de la Révolution, et avec eux les développements de tout mon caractère et les occasions de l'exercer.

» J'ai connu ces sentiments généreux et terribles qui ne s'enflamment jamais davantage que dans les bouleversements politiques et la confusion de tous les rapports sociaux. Je n'ai point été infidèle à mes principes, et l'atteinte même des passions, j'ai le droit de le dire, n'a guère fait qu'éprouver mon courage.

» Somme totale, j'ai eu plus de vertus que de plaisirs.. Je pourrais même être un exemple d'indigence de ces derniers, si les premières n'en avaient qui leur son propres et dont la sévérité a des charmes consolateurs. »

(*Lettre à* M. CHAMPAGNEUX, 3 ou 4 octobre 93.)

Lorsque se terminait l'impression de ce livre, on a annoncé la vente de cinq lettres autographes de Mme Roland à Buzot, écrites de sa prison.

Nous trouvons dans les citations du catalogue de cette vente quelques passages qui confirment ce que nous avons dit nous-mêmes, après avoir vu le manuscrit des mémoires :

« Mon ami, ne nous égarons point jusqu'à frapper le sein de notre mère, en disant du mal de cette vertu qu'on achette, il est vrai, par de cruels sacrifices, mais

qui les paye, à son tour, par des dédommagements d'un si grand prix. Dis-moi, connais-tu des moments plus doux que ceux passés dans l'innocence et le charme d'une affection que la nature avoue et que règle la délicatesse, et qui fait hommage au devoir des privations qu'il lui impose, et se nourrit de la force même de les supporter?

» Je m'honore de t'aimer et d'être chérie de toi... Connois-tu de plus grands avantages que celui d'être supérieur à l'adversité, à la mort?... As-tu jamais mieux éprouvé ces effets que par l'attachement qui nous lie malgré les contradictions de la société?...

» Comme je chéris les fers où il m'est libre de t'aimer sans partage!... Je ne veux point pénétrer les desseins du ciel, je ne me permettrai pas de former de coupables vœux, mais je le remercie d'avoir substitué mes chaînes présentes à celles que je portois auparavant, et ce changement me paroît un commencement de faveur; s'il ne doit pas m'accorder davantage, qu'il me conserve cette situation jusqu'à mon entière délivrance d'un monde livré à l'injustice et au malheur.

» ... Je me suis fait apporter il y a quatre jours *this dear picture* que, par une sorte de superstition, je ne voulois pas mettre dans une prison; mais pourquoi donc la refuser, cette douce image, faible et précieux dédommagement de la présence de l'objet? Elle est sur mon cœur, cachée à tous les yeux, sentie à tous les moments et souvent baignée de mes larmes... »

TABLE DES MATIERES

Préface 1

CHAPITRE I. L'Étoile 5

II. Apologue 11

III. Impressionnabilité de la femme 16

IV. La Femme et la société actuelle 28

V. De la beauté humaine 38

VI. Ninon de Lenclos 52

VII. Madame Récamier 66

VIII. Vues d'ensemble sur l'action sociale de Ninon de Lenclos et de madame Récamier 75

IX. Du désir de plaire 79

X. La Séduction 90

XI. De la double création de la femme par l'homme et de l'homme par la femme 94

XII. De l'égalité de la femme et de l'homme 99

XIII. Du malheur d'être belle 103

XIV. Marie Stuart 107

XV. De l'Orgueil féminin 120

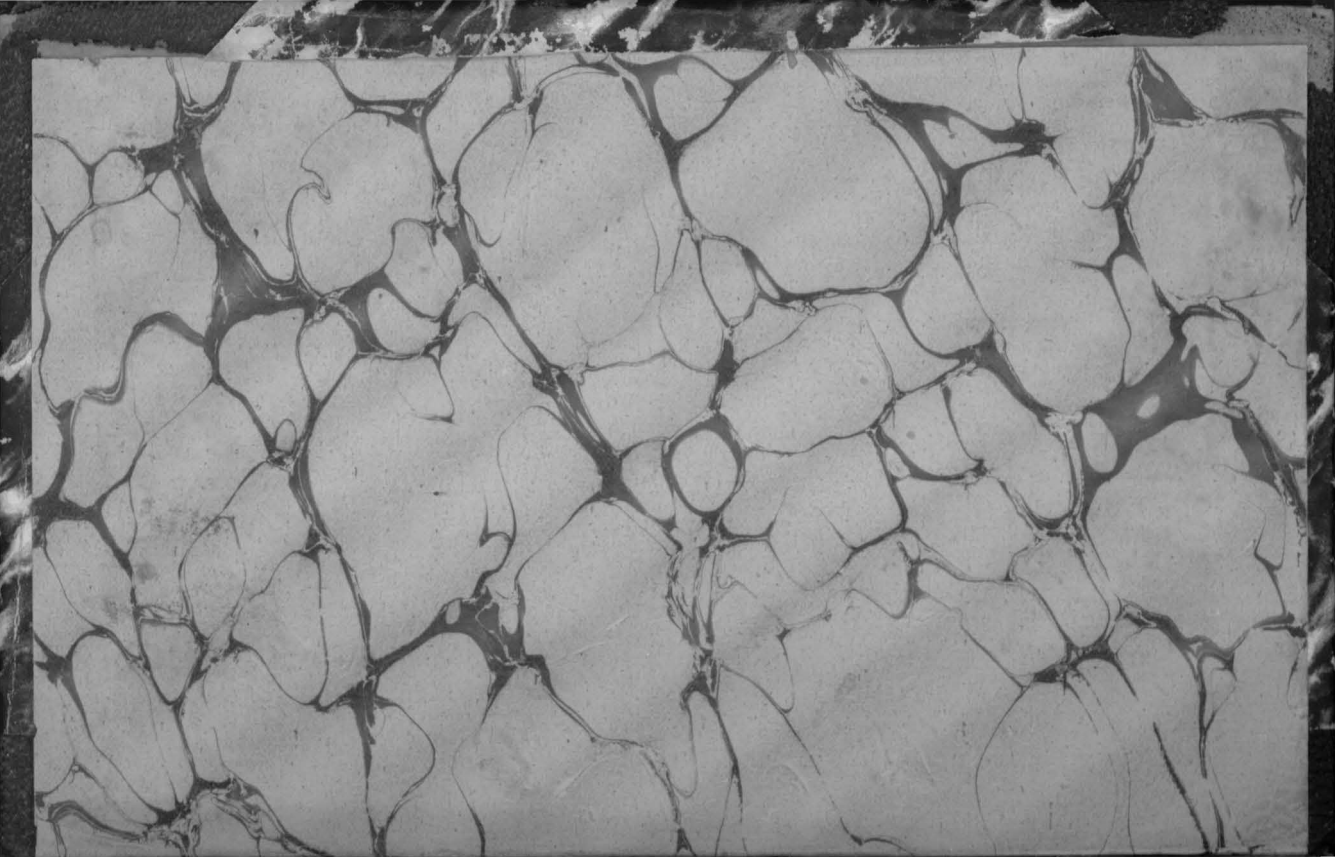
XVI. Le Triomphe de don Juan 124

XVII. Le Mensonge de la femme 129

XVIII. Iniquités du jugement des hommes sur les femmes 138

XIX. De l'Idéal en ce qui regarde la femme 144

CHAP. XX. Pourquoi les femmes ont beaucoup de religion et peu de moralité..... 148
XXI. L'inégalité du sens moral chez les deux sexes est en rapport avec la différence des fonctions..... 152
XXII. Madame de Longueville..... 156
XXIII. La Cantinière et la Sœur de charité..... 166
XXIV. La Ménagère et la Pythonisse..... 173
XXV. La Savante, l'Artiste et l'Industrielle..... 177
XXVI. La Laide et la Vieille..... 183
XXVII. Liberté de la femme..... 187
XXVIII. Madeleine..... 191
XXIX. La Femme dans l'avenir..... 201
XXX. Madame Roland..... 213
XXXI. Considérations générales à propos de madame Roland..... 230
XXXII. Madame de Sévigné..... 236
XXXIII. De l'Amour..... 249
XXXIV. Mademoiselle de Lespinasse..... 282
XXXV. Résumé en forme d'axiomes..... 338
XXXVI. Souvenir à madame Audouyn de Pompery, ma grand'mère..... 352
Appendice. Madame de Sévigné..... 355
— Madame Roland..... 364

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE POITIERS

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.